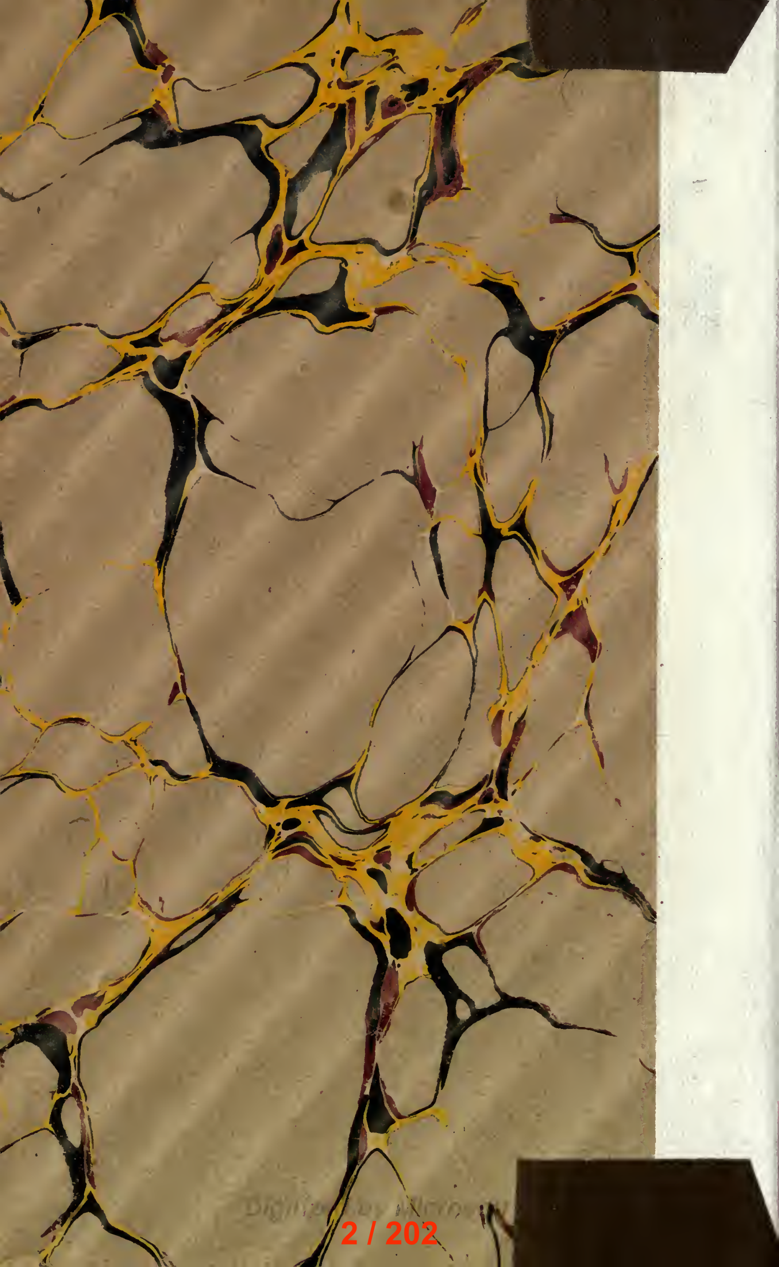
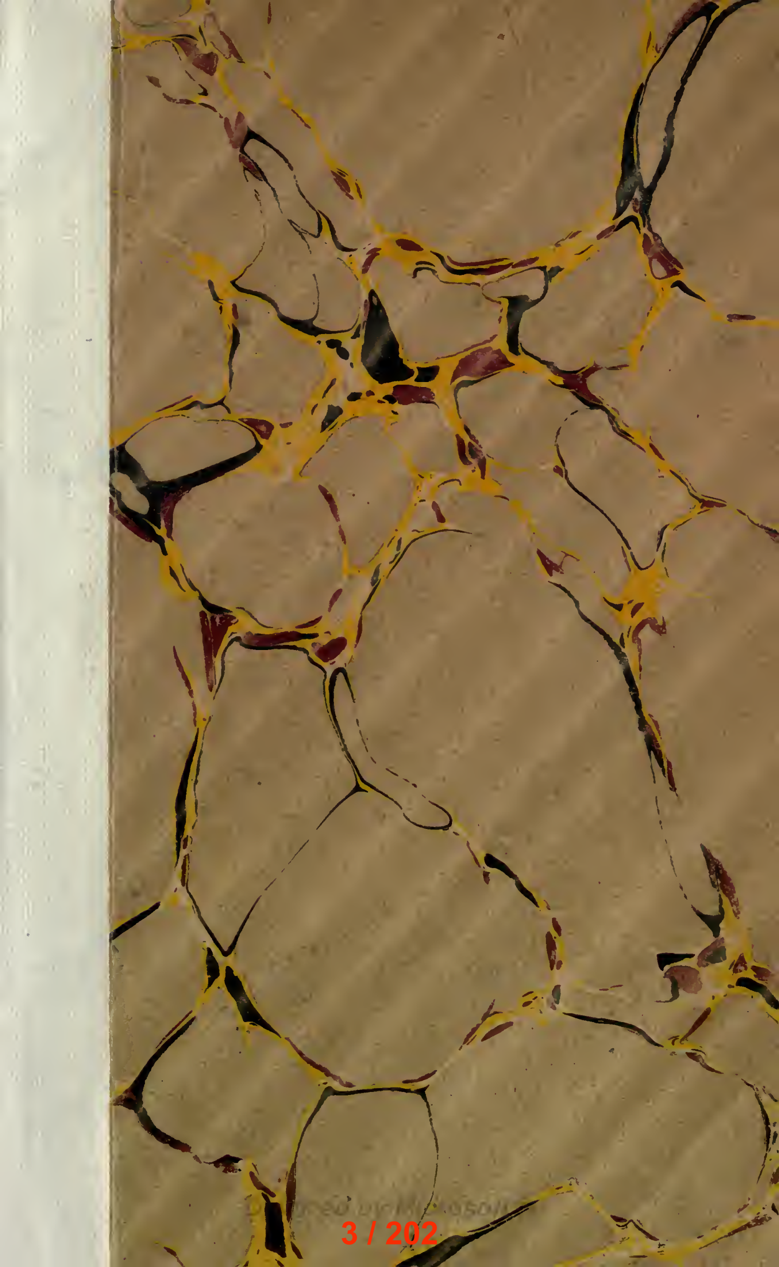

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01500751 1





BEAUMARCHAIS

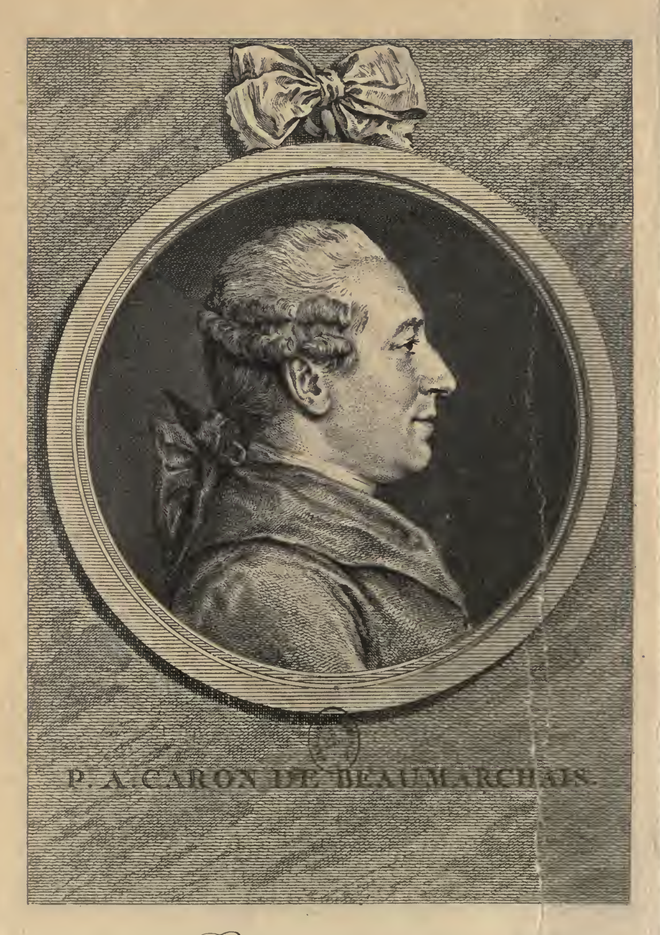
VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.
MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.
TURGOT, par M. *Léon Say*, député, de l'Académie française.
THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.
D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.
VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.
MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.
MADAME DE LA FAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.
RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.
STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.
ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.
BOILEAU, par M. *G. Lanson*.
CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet*.
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillee*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*, député.
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau*.
LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller*.
LA FONTAINE, par M. *Georges Lafenestre*, de l'Institut.
MALHERBE, par le duc *de Broglie*, de l'Académie française.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . . . 2 fr.

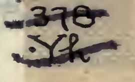
Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 146-97.



Beaumarchais

Reproduction du portrait de Cochin gravé par Saint Aubin

1773



LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

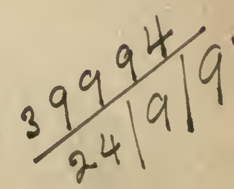
BEAUMARCHAIS

PAR

ANDRÉ HALLAYS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897



BEAUMARCHAIS

CHAPITRE I

LA VIE ET LES AVENTURES DE BEAUMARCHAIS

I

Pierre-Augustin Caron naquit à Paris le 24 janvier 1732. Son père André-Charles Caron était horloger, rue Saint-Denis, presque en face de la rue de la Ferronnerie. L'auteur du *Barbier* est donc « fils des Halles » ainsi que Molière et Regnard.

L'horloger Caron appartenait à une famille calviniste de la Brie. Il abjura la religion réformée, fut reçu maître horloger à Paris, et de son mariage avec Louise-Nicole Pichon il eut dix enfants. C'était un fort honnête homme, instruit et entreprenant. Il savait la mécanique et avait le goût des inventions. Sen-

sible selon la mode de son temps, il appelait volontiers son fils Grandisson. Il était fort religieux, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de tourner de petits vers galants, d'aimer la musique et les propos salés. On retrouvera tous ces traits vivement accusés dans la physionomie de Beaumarchais. Exceptons pourtant le sentiment religieux : Figaro ne doit rien à Calvin.

Il y eut toujours entre le père et le fils une tendre intimité : leurs lettres en témoignent. Et c'est une des pages les plus charmantes des mémoires contre Goëzman que celle où Beaumarchais, répondant à qui lui reproche l'état de son père, s'interrompt soudain : « ... Mais je m'arrête; car je le sens derrière moi qui regarde ce que j'écris et rit en m'embrassant ».

En contant le voyage en Espagne, nous retrouverons deux des sœurs de Beaumarchais : Marie-Josèphe Caron, mariée à l'architecte Guilbert, et Marie-Louise, la fiancée de Clavijo. Mais celles qui furent le plus souvent mêlées aux aventures de sa vie étaient les deux cadettes : Marie-Julie et Jeanne-Marguerite. La première ne se maria point, et jusqu'à son dernier jour demeura la conseillère et la collaboratrice de son frère. Elle était à la fois grave et enjouée : elle composait des chansons et des noëls, jouait de la harpe et du violoncelle, savait l'italien et l'espagnol, tournait des lettres

pleines d'esprit et de gaillardise, excellait dans la comédie de société, et l'on a d'elle un opuscule intitulé : *L'existence réfléchie ou Un coup d'œil moral sur le prix de la vie*. Très pieuse, elle écrivit une paraphrase du *Miserere*; mais, quelques heures avant sa mort, elle composa un couplet railleur sur un air de contredanse, et, réunie autour de son lit, sa famille lui répondit par des impromptus. Quand le fils de l'horloger s'appela de Beaumarchais, Julie prit le même nom. Ce qui fit dire un jour au conseiller Goëzman : « Le sieur Caron a emprunté à l'une de ses femmes le nom de Beaumarchais, qu'il a prêté à l'une de ses sœurs ». Quant à Jeanne-Marguerite, surnommée Tonton, puis Mlle de Boisgarnier, elle devint la femme de l'avocat Miron. C'était une personne d'esprit qui chantait et pinçait de la harpe à ravir; elle était de toutes les représentations d'Étioles et jouait son rôle dans les « parades » composées par son frère.

Le père Caron, qui avait perdu trois fils, voulut que le dernier survivant, Pierre-Augustin, fût horloger. Aussi ne l'envoya-t-il étudier ni à l'Université, ni chez les jésuites, ce que l'ami Gudin déplore : « Car, dit-il, Aristophane, Plaute, Térence auraient enflammé sa jeune imagination : la gloire des lettres lui eût paru la plus belle; sa vie eût été toute différente ». Les regrets de Gudin sont d'un excellent humaniste. Mais on a peine à les par-

tager si l'on songe qu'une éducation classique plus soignée aurait pu faire de Beaumarchais un simple homme de lettres. Seules les nécessités d'une vie aventureuse lui donnèrent et cette fougue d'imagination et cette science de l'intrigue qui font l'originalité de ses œuvres.

Ce fut dans une école de métier, établie à Alfort, que l'enfant apprit quelques éléments de latin. Souvent, il s'échappait à travers champs et courait jusqu'au couvent des Minimes de Vincennes. Là, un vieux moine lui donnait à goûter, assaisonnant le goûter d'un sermon. Et l'écolier admirait, dans la sacristie, le *Jugement dernier* de Jean Cousin, qu'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre. Quarante-cinq ans plus tard, Beaumarchais se plaisait à évoquer ces souvenirs d'enfance.

Revenu dans l'atelier paternel, l'apprenti tomba amoureux. Il avait treize ans : l'âge de Chérubin! Sa « folle amie » se maria. D'abord il voulut se tuer, puis réfléchit, ajourna son projet et écrivit enfin à ses sœurs que, malgré les perfidies de la traîtresse, il lui semblait qu' « un compagnon d'un sexe différent ne laisserait pas de répandre des charmes dans sa vie privée. » Il ajoutait : « Moi qui devrais détester tout ce qui porte cotillon ou cornette! Mais patience! me voici hors de leurs pattes; le meilleur est de n'y pas rentrer. » Ces derniers mots durent faire sourire Beaumarchais, lorsque, âgé de soixante-

six ans, il retrouva dans les papiers de ses sœurs et annota de sa main ce « premier, mauvais et littéraire écrit par un polisson de treize ans, au sortir du collège ». Car de leurs pattes il n'était point encore sorti; à la vérité, il n'en sortit jamais.

Ce garçon horloger eut une adolescence orageuse. Les cabarets des Halles étaient bien près de la rue Saint-Denis et la vie y était plus joyeuse que derrière les « quatre vitrages » d'une boutique. Pour payer les soupers et les escapades, il fallut faire des dettes : même des montres disparurent de l'atelier paternel. Puis, le jeune Caron ne rentrait au logis que pour assourdir de musique la famille et les voisins. Bref, un jour, son père le chassa de la maison. Plus tard on conta qu'il battit alors le pavé de Paris et fit sur les places des tours de gobelets. Quoi qu'il en fût, le bannissement ne dura pas longtemps. La mère intercéda et le père consentit au retour du prodigue. Mais par les conditions qu'il lui imposa (on possède le texte de cet étrange traité) on peut juger que la « chaleur du sang » avait mené loin le turbulent apprenti. Celui-ci signa toutes les clauses « dans la ferme volonté de les exécuter, avec le secours du Seigneur ». Et il les exécuta. Car à vingt ans il était devenu un artisan très habile : il avait même inventé un nouveau système d'échappement pour les montres.

Cette invention fut l'occasion de son premier

procès. Un sieur Lepaute lui disputa la priorité de sa découverte. Le différend fut soumis à l'Académie des sciences. Pierre-Augustin obtint gain de cause, après avoir mis le public dans la confidence de la querelle et inséré sa défense dans le *Mercure*. C'était le premier appel de Beaumarchais à l'opinion.

On le manda bientôt à Versailles. Il avait exécuté pour Mme de Pompadour une « montre de bague » de quatre lignes de diamètre. Le roi voulut posséder la pareille. Les courtisans suivirent l'exemple de Louis XV. Puis Pierre-Augustin Caron construisit une petite pendule pour Madame Victoire et fut présenté à Mesdames.

Mais les commandes de la cour et le titre d' « horloger du roi » satisfaisaient mal son ambition. Fort à propos, une heureuse aventure lui permit de pousser un peu plus loin sa fortune.

Une belle dame qui l'avait remarqué à Versailles vint, un jour, dans sa boutique de la rue Saint-Denis et le pria de réparer une montre brisée. « Le jeune artiste, dit Gudin, brigua l'honneur de reporter la montre, aussitôt qu'il en aurait réparé le désordre. » On n'était pas d'humeur à le lui refuser, et, quelques mois après, le mari de la dame, M. Francquet, « contrôleur clerc d'office de la maison du roi », était heureux d'obliger l'aimable horloger, en lui cédant sa charge pour peu d'argent. Ce fut ainsi que, le 9 novembre 1755, Pierre-Augustin Caron

fut nommé « contrôleur clerc d'office » : le revenu de la charge était médiocre, mais l'honneur n'était pas mince, puisque le « contrôleur », l'épée au côté, précédait *la viande du roi.* Francquet, déjà malade, s'en fut se soigner à la campagne : il mourut bientôt d'apoplexie.

Mme Francquet avait sur les bras des affaires compliquées. Le successeur de son mari se chargea de les régler. Pour amener à composition des débiteurs peu délicats, il conçut alors le projet d'une surprenante comédie où lui-même s'était réservé le rôle du confesseur de la veuve et où il devait apparaître sous le nom et la robe de l'abbé d'Arpajon de Sainte-Foix. Lorsqu'au cours du procès Kornman, ses ennemis lui reprochèrent cette fourberie, il affirma qu'il n'avait été Gil Blas que d'intention et que sa belle comédie n'avait jamais été mise en scène. Faute de preuves, croyons Beaumarchais.

Moins d'un an après la mort de Francquet, sa veuve, qui était riche, épousait Pierre-Augustin Caron : il était de dix ans plus jeune qu'elle et ne possédait rien que « sa haute stature, sa taille svelte et bien prise, la régularité de ses traits, son teint vif et animé, son regard assuré ». Ce mariage semblait devoir fixer sa position. Malheureusement, au bout de dix mois, la femme mourut, enlevée en quelques heures par une fièvre putride. Par contrat de mariage, le mari s'était fait donner toute la fortune; mais, ce

contrat n'ayant pas été *insinué*, d'interminables procès s'ensuivirent et il finit par perdre tout droit sur l'héritage. L'aventure ne lui avait en somme rapporté qu'une charge et un nom : car dès lors, il s'appela Beaumarchais du nom d'un petit fief ayant appartenu à sa femme. Il faut ajouter que personne ne sut jamais en quelle province de France était située la terre de Beaumarchais.

Job, mon patron, semblable est notre histoire;
J'avais des biens, je n'ai plus un denier;
Et comme toi je chante ici la gloire
Du Roi des rois, assis sur mon fumier.

Jusqu'à ce point la copie est parfaite :
Reste à montrer le diable et ses agents,
Me tourmentant et pillant ma retraite,
Pour faire voir les anges bienfaisants.

Les « agents du diable », c'étaient les avocats et les procureurs des parents de sa femme. Quant aux « anges bienfaisants », c'étaient « Mesdames de France » auxquelles il adressait cet étrange « placet » versifié, afin de leur rappeler qu'elles avaient « un jour promis de s'occuper de lui et de sa fortune ». Elles exaucèrent sa prière.

Beaumarchais, venu pour la première fois à Versailles comme horloger, y reparut en qualité de musicien. Son grand talent de harpiste le fit admettre dans le cercle intime des filles de Louis XV. On sait que celles-ci raffolaient de musique. Selon

Mme Campan, Mme Adélaïde avait appris à jouer de tous les instruments, depuis le cor jusqu'à la guimbarde. Beaumarchais donna des leçons aux princesses, composa pour elles de la musique, organisa de petits concerts auxquels assistaient chaque semaine le roi, la reine et le dauphin : il plut par son esprit et ses chansons. On disait à la cour que le roi, impatient de l'entendre jouer de la harpe, lui avait poussé son propre fauteuil et l'y avait fait asseoir. On disait aussi que Mesdames avaient refusé le présent d'un éventail où le peintre avait représenté leurs concerts sans y faire figurer Beaumarchais.

Il n'en fallait pas plus pour déchaîner contre lui toutes les jalousies. Avec la belle insolence de ses manières, il n'était pas homme à désarmer les envieux. Mais il ne laissait pas une attaque sans riposte. Il savait faire taire les courtisans d'un bon mot ou d'un coup d'épée. Au besoin il prêtait de l'argent aux joueurs malheureux. Car il n'était plus pauvre et, chemin faisant, l'homme d'affaires avait tiré le musicien de la gêne.

Ce n'était point son mariage qui l'avait enrichi : la mort soudaine de sa femme l'avait dépouillé de tout. Ce n'était point non plus son premier succès à la cour : il ne recevait rien pour les leçons qu'il donnait aux princesses et plus d'une fois il dut réclamer le prix de la musique et des instruments

qu'on le chargeait d'acheter. Mais, tout en jouant de la harpe pour se rendre favorables les « anges bienfaisants », il n'avait pas négligé certains protecteurs, moins propres sans doute à lui faire honneur, mais mieux en état d'édifier sa fortune. Parmi ces derniers était le mari de Mme de Pompadour, Le Normand, qui s'accommodait joyeusement de sa séparation dans son château d'Étioles ou dans son magnifique hôtel de la rue du Sentier. Beaumarchais était de ses amis et de ses commensaux : lorsqu'on célébrait à Étioles la fête de Saint-Charles, patron de Le Normand, il se chargeait de rimer des couplets et d'improviser des parades grivoises, pastorales et poissardes.

Ce fut probablement à Étioles qu'il rencontra le financier Paris-Duverney, le troisième des quatre frères Paris; et cette rencontre décida de la destinée de Beaumarchais.

II

Duverney était, dit Mme du Hausset, « l'homme de confiance de la marquise de Pompadour en tout ce qui concernait la guerre ». Auprès de la favorite, son crédit était immense. Or Mme de Pompadour et Duverney avaient conçu l'idée de fonder une École militaire, destinée à former de jeunes officiers. Duverney avait fait élever à ses frais l'édifice, qui subsiste encore aujourd'hui sur le Champ de Mars. Mais les défaites de la guerre de Sept Ans avaient diminué l'influence de Mme de Pompadour. Les ministres et le roi lui-même semblaient se désintéresser de l'œuvre de Duverney. Celui-ci en concevait un grand chagrin. Il aurait désiré que Louis XV vînt en personne visiter l'École militaire. Toutes ses tentatives pour décider le roi avaient échoué.

Ce fut alors qu'il s'adressa à Beaumarchais, lui promettant « son cœur, ses secours et son crédit » s'il obtenait la faveur tant convoitée depuis neuf

ans. Le jeune musicien fut trouver Mesdames : il leur exposa quel service elles pouvaient lui rendre, en lui assurant la reconnaissance du financier. Elles consentirent à visiter l'École et exprimèrent à Duverney l'intérêt qu'elles portaient à Beaumarchais. Puis, quelques jours plus tard, elles déterminèrent Louis XV à les imiter.

Duverney tint parole. Jadis il avait enrichi Voltaire en l'intéressant dans les vivres de l'armée : il fit de même la fortune de Beaumarchais. « Il m'initia, écrit celui-ci, dans les affaires de finances où tout le monde sait qu'il était consommé ; je travaillai à ma fortune sous sa direction ; je fis, par ses avis, plusieurs entreprises ; dans quelques-unes il m'aida de ses fonds ou de son crédit, dans toutes de ses conseils. »

Le premier soin de Beaumarchais devenu riche fut de sortir de roture. Il obtint d'abord que son père renonçât au métier d'horloger. « Ne pouvant changer le préjugé, disait-il, il faut bien que je m'y soumette. » Et pour 56 000 livres, prix d'un brevet de secrétaire du roi, il fut noble. Aux ennemis qui, plus tard, lui contestèrent sa noblesse il avait donc le droit de répondre qu'il pouvait *en montrer la quittance*. Puis, comme la charge de clerc d'office n'était pas assez glorieuse, il brigua celle de maître des eaux et forêts qui coûtait 500 000 livres. Paris-Duverney les lui avança. Mais les grands maîtres

refusèrent d'admettre parmi eux un ancien horloger. Beaumarchais eut beau mettre tous ses protecteurs en campagne et répondre aux grands maîtres, dans un mémoire amusant, qu'ils avaient tort d'être si vains de leur extraction, puisque le premier d'entre eux était fils d'un perruquier, le second d'un cardeur de laine, le troisième d'un brocanteur juif, le quatrième d'un boutonnier : il échoua et dut se rejeter sur la charge de *lieutenant général des chasses aux bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre.* En cette qualité, il jugeait tous ceux qui, dans un rayon de quinze lieues autour de Paris, portaient atteinte aux plaisirs du roi. Rimant une épître au chevalier de Conti, il se peignait lui-même, siégeant sur les lis :

> Car tu m'as vu, sur les nobles gradins,
> Séant au Louvre, en ce royal domaine,
> Grave Minos de sa varenne,
> Consacrer d'ennuyeux matins
> A juger les pâles lapins
> Et les maraudeurs de la plaine.

Beaumarchais-Bridoison! Nous avons déjà vu Beaumarchais-Chérubin! Nous allons voir maintenant Beaumarchais-Figaro parcourant les Espagnes.

« De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère! » — L'argent, c'est Duverney qui le fournit : 200 000 francs en billets au porteur. Quant à l'intrigue, elle est à la fois politique, amoureuse, finan-

2

cière et commerciale : nous n'avons pas le dessein d'en débrouiller tous les fils.

Des motifs divers conduisaient Beaumarchais en Espagne : il avait une mission secrète de Duverney pour suivre quelques grandes affaires; il allait tenter le recouvrement de quelques factures impayées, car le père Caron, dans le temps où il était horloger, avait des clients jusqu'à Madrid; enfin il se rendait au secours d'une de ses sœurs trahie par Clavijo.

Il partait avec de belles et honorables recommandations. Il était accrédité auprès de l'ambassadeur de France. Une cliente de son père, la marquise de Fuen-Clara, devait l'introduire dans la société madrilène. Enfin il emportait deux lettres de M. de Jarente, évêque d'Orléans, pour sa « très proche parente » la marquise de la Croix, femme de M. de la Croix, lieutenant général d'artillerie, au service du roi d'Espagne. Cette dernière recommandation ne fut pas pour lui la moins précieuse.

L'aventure de Beaumarchais avec Clavijo est un des épisodes les plus connus de sa vie. Lui-même en a donné le récit dans son quatrième mémoire contre Goëzman et ce récit est un chef-d'œuvre. Il n'y a point dans tout son théâtre de scène plus dramatique et mieux conduite que sa première entrevue avec Clavijo. Lorsque Gœthe tira une tragédie du mémoire, il ne put ici que transcrire le

texte de Beaumarchais, où les moindres jeux de scène sont notés avec une merveilleuse précision.

Deux des sœurs de Beaumarchais étaient fixées à Madrid : l'une mariée à l'architecte Guilbert; l'autre, plus jeune, fiancée à Clavijo, écrivain espagnol. Les bans du mariage étaient déjà publiés quand, tout à coup, Clavijo se déroba. Ce fut alors que Beaumarchais arriva à Madrid. Il se rendit chez le séducteur et lui arracha une déclaration où celui-ci se reconnaissait coupable « d'avoir manqué sans prétexte et sans excuse à une promesse d'honneur ». Puis on se réconcilia et Clavijo jura d'épouser. Mais au dernier moment il disparut de nouveau, accusa Beaumarchais de guet-apens et obtint contre lui un ordre d'expulsion. Dans cette situation critique, Beaumarchais fit face au danger, courut chez les ministres, vit le roi, et Clavijo, disgracié, perdit son emploi. Voilà le scenario du drame conté dix ans plus tard par Beaumarchais. Est-ce un pur roman? On l'a dit. Mais M. de Loménie semble avoir prouvé que le fond de l'aventure n'est point une invention.

Clavijo confondu, Beaumarchais put se donner aux affaires très diverses qui l'avaient appelé à Madrid. Il négocia la concession du commerce de la Louisiane à une compagnie française, rêva de coloniser la Sierra-Morena, intrigua pour être chargé de fournir de nègres les colonies espagnoles et tenta d'organiser une compagnie pour la subsistance de

toutes les troupes d'Espagne. Enfin, il étudia pour le gouvernement les moyens de donner quelque essor à l'industrie et aux manufactures du royaume.

Les affaires, d'ailleurs, ne l'empêchaient pas de mener joyeuse vie dans la société de Madrid : il jouait gros jeu chez les ambassadeurs, courtisait les ambassadrices, portait la cape et le sombrero, rimait des vers de sa façon sur des airs de séguedilles.

Nous tenons là déjà tout notre personnage : homme d'esprit, de plaisir et d'intrigue. Pour achever le portrait, voici maintenant l'apprenti diplomate, le « casse-cou politique ».

« Si, au sortir d'une éducation cultivée et d'une jeunesse laborieuse, mes parents eussent pu me laisser une entière liberté sur le choix d'un état, mon invincible curiosité, mon goût dominant pour l'étude des hommes et des grands intérêts, mon désir insatiable d'apprendre des choses nouvelles et de combiner de nouveaux rapports m'aurait jeté dans la politique. » Ainsi débutait un mémoire qu'à son retour d'Espagne il rédigea pour Choiseul et où il exposa ses vues sur l'état de l'Europe et de l'Espagne.

Il y indiquait aussi les moyens de « donner au conseil de France le plus d'ascendant qu'on pouvait sur celui d'Espagne » : à ce point de vue le prochain mariage du prince des Asturies avec l'infante de Parme, « princesse aux trois quarts française », lui

paraissait un heureux événement; mais cela ne suffisait point; il fallait encore s'assurer les bonnes dispositions du roi d'Espagne. Beaumarchais y avait pourvu : le roi s'ennuyait; « vingt fois ses regards ont cherché dans les personnes qui l'entourent un objet dont les agréments, l'esprit et l'attachement puissent le tirer de la triste vie qu'il mène ». Mais, tout en s'ennuyant, le roi redoutait aussi l'empire d'une favorite. Instruit par un valet de chambre, l'Italien Piny, de l'embarras où était Charles III, Beaumarchais avait découvert l' « objet » et désigné la marquise de la Croix. Celle-ci avait, paraît-il, hésité. Mais le négociateur avait réponse à tout. « Sur l'objection d'une vie scandaleuse avec le roi, qui répugnait entièrement à ses principes et à son goût, je la fixai entièrement en l'assurant que, loin de faire entrer pour quelque chose l'oubli de ses devoirs dans mon plan, je n'avais jeté les yeux sur elle qu'afin d'être plus certain que cela n'arriverait jamais.... »

Pour bien apprécier cette intrigue, il est utile de savoir que, depuis un an, Beaumarchais était l'amant de la marquise de la Croix, et affichait sa liaison dans tous les salons de Madrid.

Le valet de chambre avait ménagé à la dame une entrevue avec le roi, qui, tout de suite, était devenu éperdument amoureux. Beaumarchais avait conseillé à son amie de montrer quelque froideur pour

surexciter la passion de Charles III. Et la comédie s'était achevée par l'inévitable dénouement : le marquis avait reçu une croix de diamants et une commanderie de Saint-Jacques; la marquise avait été présentée à la cour. Et Beaumarchais était reparti pour la France, afin d'attirer l'attention de Choiseul sur les grands résultats de son officieuse diplomatie. Ajoutons qu'il n'avait point seul la gloire du succès. L'évêque d'Orléans, Mgr de Jarente, avait, lui aussi, veillé de loin à l'avancement de sa nièce. Il avait adressé à Louis XV une supplique où il demandait au roi de France de « prier Sa Majesté Catholique d'accorder sa protection, ses bontés et ses grâces à la dame de la Croix, établie en Espagne ». Et la supplique avait été transmise à d'Ossun par le ministère des affaires étrangères. Avec l'honneur d'avoir donné une maîtresse à Charles III, Beaumarchais rapportait encore de son voyage quelques airs de séguedilles et le décor de ses futures comédies. Quant à ses entreprises industrielles, elles n'avaient point réussi. Dans un pays où tout va *poco a poco*, lui-même le remarque, sa *furia francese* n'avait pu qu'amuser et échouer.

De retour à Paris, il se remit, selon ses propres expressions, à « gratter la terre » et à « cultiver le jardin de son avancement ». Mais les spéculations financières et le soin de faire sa cour à quelques hauts protecteurs ne suffisaient pas à l'occuper tout

entier. Ne pouvant se donner à la politique, qu'il aimait « à la folie », il employa ses loisirs à écrire des pièces de théâtre.

Lorsqu'il fit représenter *Eugénie* en 1767, il n'avait encore composé que quelques parades pour les fêtes d'Étioles. Son début à la scène fut donc un drame et un drame très larmoyant. Ce que nous avons déjà conté de sa vie ne semblait point le destiner à faire pleurer ses contemporains; mais Diderot et Sedaine avaient mis le drame à la mode et Beaumarchais donna dans la nouveauté, à l'encontre de son génie.

Pour éveiller la curiosité du public et pour s'assurer de puissants patronages, Beaumarchais fit de nombreuses lectures de son ouvrage — tactique dont on le verra user de nouveau pour le *Barbier*, puis pour le *Mariage de Figaro*. Il sollicita de Mesdames de France l'honneur de leur présenter *Eugénie*, « cet enfant de sa sensibilité », qui, dit-il, ne tend « qu'à épurer le théâtre et à en faire une école de bonnes mœurs ». Il soumit aussi son manuscrit au duc de Nivernais qui le lui renvoya avec d'heureuses remarques dont il profita. Mais, en dépit de toutes les protections, la censure trouva le drame trop hardi et força l'auteur d'en transporter l'action de France en Angleterre.

Eugénie fut d'abord assez mal accueillie. Mais, le lendemain de la première représentation, Beaumar-

chais retoucha et abrégea son œuvre. Sous cette forme nouvelle, la pièce se releva et plut au public. Nous reviendrons ailleurs sur ce premier essai dramatique. Suivons Beaumarchais, dont la destinée allait encore une fois changer de face.

En 1768 il épousa Mme Lévêque, veuve d'un garde général des Menus-Plaisirs : elle était jeune, belle et riche; mais, moins de trois ans après le mariage, elle mourut subitement, laissant un fils, qui succomba lui-même en 1772.

Loin d'exciter la pitié publique, ce malheur ne fit que déchaîner contre Beaumarchais tous ses calomniateurs. Déjà, au moment de la mort de sa première femme, on avait fait courir des bruits d'empoisonnement. La même rumeur s'éleva après le décès de la seconde — accusation absurde, puisqu'une très grande partie de la fortune de la veuve Lévêque consistait en rentes viagères.

Vers la même époque, un nouveau drame : *les Deux Amis ou le Négociant de Lyon*, n'obtint qu'un médiocre succès et Beaumarchais connut les avanies que le public et les gens de lettres prodiguent sans pitié à un auteur tombé.

Enfin, et c'était le plus grave, il encourait la disgrâce du roi. Le jour du Vendredi saint, comme il se rendait à Versailles avec un vieux courtisan, le duc de la Vallière, celui-ci lui confia que, soupant le soir avec le roi et Mme du Barry dans les petits

appartements, il serait heureux d'égayer la fête par quelque propos original. Beaumarchais, qui n'était jamais à court, conseilla au duc de « jeter, tout au travers de la gaieté royale, quelque grande moralité », telle que celle-ci : « Pendant que nous rions ici, n'avez-vous jamais rêvé, Sire, qu'en vertu de l'auguste droit que vous a transmis la couronne, Votre Majesté doit plus de livres de vingt sols qu'il ne s'est écoulé de minutes depuis la mort de Jésus-Christ dont nous tenons l'anniversaire? » Le soir venu, en plein souper, le duc proféra la « grande moralité ». Elle fut froidement accueillie. Pour se disculper, le courtisan avoua qui en était l'auteur. Alors « le roi leva le siège sans parler ». Et, au milieu des épreuves qui bientôt l'assaillirent, Beaumarchais dut plus d'une fois méditer sur le péril de fournir d'esprit et de philosophie les vieux courtisans désireux d'égayer les petits soupers du Vendredi saint.

Paris-Duverney mourut le 17 juillet 1770, laissant sa fortune à son petit-neveu, le comte de la Blache. Trois mois auparavant, il avait réglé tous ses comptes avec Beaumarchais. Dans l'acte sous seing privé qui contenait cette liquidation, Duverney le déclarait quitte de toutes dettes et reconnaissait lui devoir 15 000 livres payables à volonté.

Le comte de la Blache détestait le protégé de son oncle. « Je hais cet homme, disait-il, comme on

aime une maîtresse. » Il savait en effet que Beaumarchais avait tenté de grands efforts pour décider le vieillard à léguer ses biens à un autre de ses parents. Aussi déclara-t-il ne point vouloir reconnaître le règlement de comptes : un procès s'engagea. On nous dispensera d'entrer dans les détails de cette fastidieuse procédure. Beaumarchais gagna sa cause en première instance. Mais le comte de la Blache fit appel.

L'affaire était pendante devant la Grand'Chambre du Parlement; et, rassuré par la sentence des premiers juges, Beaumarchais s'occupait de faire répéter le *Barbier de Séville* au Théâtre-Français, lorsqu'un incident imprévu vint le jeter dans de terribles embarras.

Le duc de Chaulnes, s'étant pris d'amitié pour lui, l'avait introduit chez sa maîtresse, Mlle Menard, une jeune et piquante actrice, qui avait joué, non sans succès, à la Comédie-Italienne. Beaumarchais, naturellement, consola Mlle Menard des mauvais traitements du duc, qui était brutal, irascible et jaloux. Ce dernier, lorsqu'il sut la vérité, s'en prit d'abord à son amie, puis, un beau matin, jura de tuer son rival.

Gudin nous a laissé un récit amusant et naïf de cette extravagante aventure : le duc, fou de colère, court à la recherche de son ennemi, jusque dans la salle du Louvre où Beaumarchais préside l'au-

dience de la capitainerie; l'audience levée, il l'accable d'invectives, le provoque en duel et finit par accepter une invitation à dîner dans sa maison de la rue de Condé; à peine à table, il saute sur son épée et, de nouveau, s'apprête à pourfendre Beaumarchais, qui appelle à l'aide; les valets et le cuisinier veulent assommer le duc, et la rixe continue jusqu'à l'arrivée du commissaire.

Le duc de la Vrillière, ministre de la maison du roi, ordonna aux deux adversaires d'avoir à garder les arrêts chacun dans sa maison, l'affaire ayant causé un grand scandale. Puis, le tribunal des maréchaux fut saisi. Il envoya le duc, au donjon de Vincennes et leva les arrêts de Beaumarchais. Mais cette décision blessa le duc de la Vrillière qui, en vertu d'une lettre de cachet, invita le même Beaumarchais « de passer huit jours dans un appartement assez frais, garni de bonnes jalousies, fermeture excellente, enfin d'une grande sûreté contre les voleurs et point trop chargé d'ornements superflus, au milieu d'un château joliment situé dans Paris, au bord de la Seine, appelé jadis *Forum Episcopi* ». Ces huit jours se prolongèrent, d'ailleurs, de « quelques huitaines ».

La situation était critique. Les calomniateurs, payés par le comte de la Blache, injuriaient le prisonnier réduit à l'impuissance. Le Parlement allait bientôt rendre son arrêt et La Blache intriguait

pour hâter la procédure. Beaumarchais de son côté suppliait qu'on lui laissât du moins la liberté de visiter ses juges; il envoyait mémoire sur mémoire au duc de la Vrillière, lettre sur lettre à M. de Sartine. Mlle Menard, qu'on avait mise au couvent, mais qui n'y était pas restée, intervenait en sa faveur auprès du lieutenant de police. Mais les portes du For-l'Évêque restaient fermées et le Parlement s'apprêtait à juger.

Enfin, ayant adressé une supplique très humble au duc de la Vrillière, et imploré un « généreux pardon », Beaumarchais reçut la permission de sortir dans la journée, sous la garde d'un agent de police, à condition de rentrer chaque soir dans sa prison. Il était trop tard. L'intrigue et l'argent avaient fait leur œuvre. Le 26 avril, sur le rapport du conseiller Goëzman, le Parlement prononçait sa sentence, réformait le jugement de première instance et annulait le règlement de comptes.

C'était pour Beaumarchais, déclaré faussaire, le déshonneur et la ruine. Le comte de la Blache faisait immédiatement saisir ses biens et ses revenus. Et, lorsqu'un mois plus tard il obtint enfin sa liberté, « il était, dit Gudin, l'horreur de tout Paris; chacun, sur la parole de son voisin, le croyait capable des plus grands crimes ».

Un an plus tard, il était l'idole de la foule, un « grand citoyen ». Extraordinaire volte-face du sen-

timent public maîtrisé et entraîné par l'audace, l'esprit et l'éloquence d'un admirable pamphlétaire.

Dès le commencement de sa carrière, Beaumarchais, nous l'avons vu, avait compris que, dans le désarroi de l'État, il n'était plus qu'une puissance : l'opinion. Ce fut à elle qu'il s'adressa. Par un hasard heureux, sa querelle éclatait à point, au milieu d'un grand trouble politique. Ses ennemis étaient presque des ennemis publics et la passion de tous conspirait en faveur de ses intérêts privés. Puis, à ce moment du XVIIIe siècle, le prestige de l'esprit était encore immense, et nulle part l'esprit de Beaumarchais ne fut plus alerte ni plus mordant qu'en ses mémoires contre Goëzman. Sa verve et son ironie devaient être plus fortes contre le Parlement Maupeou que les nobles et graves remontrances d'un Malesherbes.

En elle-même, l'affaire Goëzman, qui vint se greffer sur l'affaire de la Blache, n'était qu'un misérable procès assez ridicule, et le rôle qu'y jouait Beaumarchais était peu glorieux.

Incarcéré au For-l'Évêque, il avait été autorisé à sortir de prison pour visiter ses juges. Celui dont le suffrage importait par-dessus tout au plaideur, était le conseiller chargé du rapport, M. Goëzman, ancien conseiller au conseil souverain d'Alsace, appelé par Maupeou au Parlement de Paris. Or un certain libraire, Lejay, qui vendait les ouvrages de Goëzman, avait fait dire à Beaumarchais que, pour

obtenir une audience du conseiller, il serait indispensable de remettre cent louis à Mme Goëzman. Les cent louis furent proposés et reçus. On en voulut cent autres : une montre fut offerte et acceptée à la place. Enfin on demanda quinze louis pour le secrétaire du magistrat. Le procès jugé, Mme Goëzman renvoya les présents, sauf les derniers quinze louis. Beaumarchais les réclama; le secrétaire déclara ne pas les avoir reçus; Mme Goëzman affirma qu'on ne les lui avait pas donnés. Et Goëzman dénonça le plaideur au Parlement comme coupable d'avoir calomnié la femme d'un juge, après avoir tenté de la corrompre et de corrompre par elle son mari. Puis, pour appuyer sa plainte, il dicta au libraire Lejay un faux témoignage.

Voilà toute l'affaire Goëzman. Mais, dans le public, il s'agit bien du procès des quinze louis! Derrière le conseiller, il y a tout le Parlement Maupeou, solidaire de l'honneur d'un de ses membres. Derrière Beaumarchais, il y a la foule des ennemis du chancelier et de la du Barry, tous ceux que le coup d'État a révoltés ou dépossédés, les parlementaires exilés, les princes du sang et les pairs qui ont refusé de reconnaître la nouvelle magistrature, les bourgeois de Paris qui, par esprit de fronde, clabaudent contre l'autorité. Car on entendait, dit Besenval, « jusque dans les rues crier à l'injustice, à la tyrannie ». Ce sont toutes

ces colères et toutes ces rancunes qui portent Beaumarchais et le poussent en avant.

Dès le premier mémoire, sa tactique se dessine. Avec une rare adresse — tout en protestant de son respect pour les magistrats — il montre que c'est devant le public et pour le public qu'il entend plaider sa cause : « Si ce mémoire, dit-il, n'a pas toute la méthode qui caractérise les ouvrages de nos orateurs du barreau, au moins il réunira le double avantage de ne contenir que des faits véritables et de fixer l'*opinion flottante du public* sur le fond d'une affaire dont le secret de la procédure empêchera qu'il soit jamais bien instruit par une autre voie ». Le secret de la procédure! c'est, avec lui, le secret de la comédie. Car, dès le second mémoire, il ouvre toutes grandes les portes du greffe et fait assister son lecteur à tous les interrogatoires, à toutes les confrontations.

Fouetté par les injures et les calomnies de ses adversaires, fouetté aussi par l'applaudissement de la foule, Beaumarchais a vite abandonné le ton prudent du premier mémoire. Il sent que tous ses coups portent; il les redouble. Au début, le ménage Goëzman était seul en scène. Mais des imprudents sont venus se jeter dans l'affaire pour y servir les intérêts du conseiller. Beaumarchais fonce sur eux. C'est un carnage. Ces ennemis que Beaumarchais eût demandés à la Providence, si leur propre sottise

ne les eût poussés sur son chemin, c'est Bertrand, un agioteur usurier; c'est Arnaud Baculard, un romancier sentimental et larmoyant; c'est enfin Marin, censeur et rédacteur de la *Gazette de France*. Ce dernier, Provençal tempétueux et retors, s'est d'abord entremis pour arranger l'affaire, étant l'ami de tout le monde, comme Sosie, puis il a pris délibérément le parti de Goëzman. A la première attaque, il veut riposter, citer les poètes persans et faire des calembours; il est perdu.

L'opinion avait passé à Beaumarchais. Louis XV s'amusait à lire les fameux mémoires. Mme du Barry faisait jouer dans les petits appartements la scène de la confrontation de Mme Goëzman. Voltaire, qui avait soutenu Maupeou contre les anciens ✓ Parlements, sentait le moment venu de déserter. Il écrivait à d'Argental : « J'ai lu tous les mémoires de Beaumarchais (les trois premiers) et je ne me suis jamais tant amusé. J'ai peur que ce brillant écervelé n'ait au fond raison contre tout le monde. Que de friponneries, ô ciel! Que d'horreurs! Que d'avilissement dans la nation! Quel désagrément pour le Parlement! » Et Bernardin de Saint-Pierre présageait à l'auteur des *Mémoires* « la réputation de Molière ».

Lorsque parut le quatrième mémoire, l'enthousiasme fut encore plus grand dans le public. Six mille exemplaires se vendirent en trois jours. On le

lisait à haute voix dans les cafés. On se l'arrachait au bal de l'Opéra.

Cette fois, Beaumarchais avait gagné la partie. Déjà il avait pris l'offensive. C'était lui qui, dans le passé de Goëzman, avait découvert une galante fredaine, suivie d'un faux, et avait dénoncé le conseiller au Parlement. C'était lui qui portait plainte au procureur général contre le Président de Nicolaï, coupable de l'avoir fait expulser sans droit de la salle des pas perdus. Puis, pour répondre aux insinuations d'un factum anonyme (dont on l'a soupçonné d'être l'ingénieux auteur), il contait son aventure avec Clavijo et attendrissait tous les cœurs sur l'infortune de la pauvre Lisette, laquelle, à la vérité, avait trente-six ans au temps où elle avait été séduite. Mais le public n'y regardait pas de si près.

Beaumarchais triomphait. Ses ennemis étaient à terre. *Ques-a-co Marin?* La cour et la ville répétaient ce dernier trait du portrait du gazetier, dans le quatrième mémoire. Au théâtre et à la foire, Marin n'entendait que des quolibets à son adresse. Dans les promenades il ne rencontrait que des femmes coiffées à la *Quesaco*; et les passants, qu'il croisait dans la rue, fredonnaient à ses oreilles un *Noël* de Julie Beaumarchais, où il était bafoué, en compagnie de Baculard et de Bertrand. Quant à Voltaire, il écrivait alors au marquis de Florian : « J'ai lu le

quatrième mémoire de Beaumarchais, j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux contée et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. Goëzman y est traîné dans la boue, mais Marin y est beaucoup plus enfoncé et je vous dirai bien des choses de ce Marin quand nous nous verrons. » Pauvre Marin! quatre ans auparavant, Voltaire, auquel il rendait de grands services, recommandait à Duclos sa candidature à l'Académie française!

Le 26 février 1774, après une délibération de douze heures, la cour rendit son arrêt : Mme Goëzman était condamnée au blâme et à la restitution des quinze louis; Goëzman était mis *hors de cour* et contraint de vendre sa charge; Beaumarchais était condamné au blâme et on ordonnait que ses mémoires fussent lacérés et brûlés.

La sentence était équitable. Si perfides et si déloyaux qu'eussent été ses adversaires, Beaumarchais n'en avait pas moins bel et bien tenté de corrompre un juge. Mais, dans la mêlée, tout le monde avait oublié le point de départ du procès. Le public fut révolté de l'arrêt de la cour. Les magistrats furent hués à la sortie de l'audience. Tout Paris se fit inscrire chez le « blâmé » du Parlement. Le prince de Conti et le duc de Chartres lui donnèrent des fêtes.

« C'est de l'instant, dit Beaumarchais, qu'ils ont déclaré que je n'étais plus rien, qu'il semble que chacun se soit empressé de me compter pour quelque chose. »

Malheureusement le discrédit où étaient tombés ses ennemis et ses juges n'empêchait point qu'il ne restât frappé d'une condamnation infamante. « Le public, à la vérité, écrivait Voltaire, juge en dernier ressort; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. » En plein triomphe, Beaumarchais dut plus d'une fois se faire cette amère réflexion : il fallait obéir. En face du sentiment populaire, les juges avaient pu renoncer à exécuter leur arrêt et Beaumarchais n'avait pas été « mandé à la Chambre, pour y être à genoux blâmé »; mais il n'en demeurait pas moins condamné à la mort civile.

Les délais du recours en cassation s'écoulaient. Louis XV, à la fois amusé et effrayé du scandale, avait fait enjoindre au terrible plaideur d'observer le silence, et Beaumarchais ne pouvait pas impunément mécontenter le roi. Tout ce qu'il obtint, ce fut la promesse qu'une décision royale le relèverait un jour des délais imposés par la loi et lui permettrait d'arriver à la revision du procès. Pour mériter cette faveur, il offrit ses services au roi, qui les accepta. Telle fut l'origine de ses missions secrètes à l'étranger.

III

« Ce qui multiplie les libelles, écrivait plus tard Beaumarchais, c'est la faiblesse de les craindre. » On les craignait beaucoup à la cour de France ; ils étaient donc innombrables. La grande fabrique était à Londres.

Parmi les aventuriers français à qui l'Angleterre donnait alors l'hospitalité, se trouvait Theveneau de Morande. Cet homme de bien avait dû quitter la France, à la suite de toutes sortes de désordres, d'escroqueries et de scandales. Sa vie à Londres était celle d'un Arétin sans faste. Déjà la publication du *Gazetier cuirassé* l'avait rendu redoutable, quand on apprit à Versailles qu'il se préparait à publier les *Mémoires secrets d'une fille publique*. C'était un pamphlet contre la du Barry. On devait, dit-on, y lire quelques dialogues édifiants entre *Chonchon* et le roi et on devait y voir comment, au saut du lit, *Chonchon* se faisait présenter ses pantoufles par

l'archevêque de Reims. D'ailleurs Theveneau avertissait le chancelier et le duc d'Aiguillon que pour éviter cette regrettable publication il n'en coûterait que 5 000 louis et une pension de 4 000 livres réversible sur la tête du fils de l'auteur. Theveneau songeait à l'avenir des siens.

Tout d'abord on n'avait pas voulu écouter ces justes propositions; on avait envoyé des policiers en Angleterre pour enlever le libelliste; mais l'affaire s'était ébruitée; les journaux s'étaient indignés, et le peuple avait menacé les agents français de les jeter dans la Tamise. Ce fut alors qu'un ami de Beaumarchais, La Borde, valet de chambre du roi et compositeur de musique, suggéra à Louis XV d'employer les talents diplomatiques du « blâmé » et de l'envoyer à Londres.

Ayant pris, pour la première fois, le faux nom de Ronac (anagramme de Caron) sous lequel il devait dans la suite mystérieusement parcourir l'Europe, Beaumarchais se rendit en Angleterre. La négociation réussit à souhait : on obtint même un rabais sur les premiers chiffres fixés par Theveneau. L'édition fut brûlée. Le duc d'Aiguillon aurait désiré savoir quelles personnes avaient fourni au pamphlétaire les éléments de son libelle. Mais le négociateur refusa de se faire délateur, et bien lui en prit de ménager l'honnête Theveneau. Car, en d'autres temps, celui-ci, de « subtil braconnier » transformé en « excellent

garde-chasse », devait lui rendre à Londres d'importants services.

En revenant à Versailles, il y trouva Louis XV mourant, et, quelques jours plus tard, Louis XVI montait sur le trône. « Tout est fondu, écrit-il à l'un de ses amis ; et de sept cent quatre-vingts lieues faites en six semaines pour le service du roi (il avait été deux fois à Londres; mais, tout de même, il exagère un peu les distances), il ne me reste que les jambes enflées et la bourse aplatie. » Le nouveau roi n'avait pas en effet les mêmes raisons que son père pour témoigner une grande reconnaissance à qui venait de sauver l'honneur de la du Barry.

Heureusement pour Beaumarchais, les libellistes étaient intarissables! Tout justement on venait d'apprendre qu'à Londres allait paraître un pamphlet dirigé contre la jeune reine Marie-Antoinette et intitulé : *Avis à la branche espagnole sur ses droits à la couronne de France, à défaut d'héritiers*. Grâce à son ami Sartine, Beaumarchais obtint une nouvelle mission pour négocier la destruction du libelle et repartit pour l'Angleterre, bien décidé à prouver encore une fois « qu'il n'était point aussi digne de blâme qu'il avait plu au Parlement de l'imprimer ».

Aussitôt parvenu à Londres, M. de Ronac, pour se donner du crédit, réclame un ordre écrit de la main du roi. Il ne veut pas que sa commission soit regardée « comme une affaire de police, d'espion-

nage, de sous-ordre en un mot ». Après quelques hésitations, Louis XVI s'exécute et M. de Ronac lui écrit alors : « Un amant porte à son col le portrait de sa maîtresse, un avare y attache ses clefs, un dévot son reliquaire; moi, j'ai fait faire une boîte d'or ovale, grande et plate, en forme de lentille, dans laquelle j'ai enfermé l'ordre de Votre Majesté, que j'ai suspendue avec une chaînette d'or à mon col, comme la chose la plus nécessaire à mon travail et la plus précieuse pour moi ».

L'auteur de l'*Avis* est inconnu. La publication a été confiée à un juif italien, Guillaume Angelucci, qui en Angleterre se fait appeler William Atkinson. C'est avec ce mystérieux personnage que le négociateur de Louis XVI entre en pourparlers : 1 400 livres sterling contre la destruction des deux éditions, car on en prépare une à Londres et une autre à Amsterdam. Le Juif accepte. L'édition anglaise est brûlée. Puis M. de Ronac passe en Hollande, avec Angelucci, pour s'assurer de l'exécution de la seconde partie du marché. Mais, tout à coup, il apprend qu'Angelucci s'est enfui à Nuremberg, emportant un exemplaire soustrait à ses recherches. Il s'élance à sa poursuite et le rejoint enfin, tout près de Nuremberg, à l'entrée d'une forêt. Il saute de sa chaise, atteint le traître qui l'a reconnu et a voulu se jeter dans le bois, lui arrache l'exemplaire du libelle et lui fait grâce de la vie.

Mais, au moment où il veut regagner la route, il est assailli par deux brigands qui lui demandent la bourse ou la vie. Il arme son pistolet : l'amorce rate. Il reçoit en pleine poitrine un coup de couteau, qui, heureusement, s'arrête sur la fameuse boîte ovale où est enfermé l'ordre du roi; mais la lame remonte et lui traverse le menton. Il tombe, puis se relève, saisit le couteau, désarme le brigand et se blesse à la main. L'autre assaillant, qui s'est enfui, revient avec quelques scélérats. Alors le postillon, inquiet de ne plus voir son voyageur, pénètre dans le bois, et les malfaiteurs se dispersent.

A Nuremberg, M. de Ronac fait panser ses blessures. Puis il s'achemine rapidement vers Vienne pour obtenir de Marie-Thérèse l'arrestation d'Angelucci. Mais le mouvement de la chaise de poste augmente la douleur de ses plaies; il gagne donc le Danube et s'embarque. C'est sur le bateau qu'il écrit aux Parisiens pour les mettre au courant des péripéties tragiques de son voyage. « Allez donc, mon ami, recommande-t-il à Roudil, dans tous les domiciles mâles et femelles de ma connaissance, et, après avoir assuré que je suis bien en vie, lisez ce que vous voudrez de ma lettre.... » A Gudin, il adresse une lettre vraiment attendrissante; ses souffrances sont terribles; il est secoué par la toux qui, sans cesse, rouvre ses blessures; mais, stoïque, souriant, il n'en décrit pas moins le

paysage des rives, et, à Linz, il écoute, charmé, des pâtres qui jouent de la clarinette; il philosophe sur le guet-apens de la forêt, s'accuse d'avoir été inutilement cruel pour l'un des brigands; enfin, comme il pressent que ses blessures pourraient bien être mortelles, il recommande à Gudin de consoler tous les siens et d'aller voir « sa petite Doligny ». Nobles sentiments et touchantes pensées. A Vienne, où il arrive avec « l'air défait d'un assassiné », il demande tout de suite une audience secrète à Marie-Thérèse et fait passer sous les yeux de l'impératrice l'ordre de Louis XVI. On l'introduit à Schœnbrunn; il raconte son voyage et les grands dangers qu'il a courus; il supplie qu'on mette la police à la recherche d'Angelucci, et, pour montrer toute la gravité de l'affaire, il donne lecture du libelle dont il a ravi un exemplaire au juif, dans la forêt. Il ne s'en tient pas là, il propose à Marie-Thérèse de faire réimprimer le pamphlet à Vienne, après en avoir fait disparaître tout ce qu'il contient de fâcheux pour l'honneur de Marie-Antoinette : de cette manière, on épargnera à un « roi jeune et jaloux » la lecture de toutes ces calomnies.

Kaunitz, à qui l'impératrice a tout communiqué, trouve la proposition étrange, le récit bizarre et le négociateur suspect. Le lendemain de sa visite à Schœnbrunn, M. de Ronac voit entrer chez lui un officier, l'épée nue, suivi de huit grenadiers, la

baïonnette au fusil; et on lui déclare qu'il est prisonnier d'État. Sa captivité dure trente et un jours.

Pendant ce temps, Kaunitz ordonne une enquête sur le singulier personnage et ses singulières aventures. On en apprend de belles! On apprend que le juif Angelucci pourrait bien n'avoir jamais existé que dans la féconde imagination de Beaumarchais; on apprend que l'histoire des brigands de la forêt est un roman; on apprend que les affreuses blessures qui ont mis en péril la vie du diplomate héroïque ne sont que deux simples éraflures que lui-même s'est faites avec son rasoir, pour donner de la vraisemblance à son conte et du prix à ses services. *Consilio manuque Figaro.*

Et maintenant on peut savourer l'impudente drôlerie des lettres interminables qu'il écrivait à ses amis, en naviguant sur le Danube, dans les affres de la mort! Ce n'est même plus ici Figaro, c'est Scapin « la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé ».

Après toutes ces révélations, Kaunitz alla jusqu'à supposer que M. de Ronac aurait bien pu fabriquer lui-même le libelle dont il avait négocié le rachat. Sans doute, les effrontés mensonges de Beaumarchais, l'impossibilité de retrouver nulle part la trace du juif mystérieux, et bien d'autres circonstances très louches autorisaient le soupçon. Mais aucune

preuve directe et précise n'a jamais confirmé l'hypothèse de Kaunitz.

Instruit par M. de Mercy, ambassadeur de l'impératrice à Paris, M. de Sartine plaida la cause du prisonnier de Vienne. Au fond, il n'avait aucune illusion sur les fourberies de Beaumarchais. Mais celui-ci était son homme, il avait lié partie avec lui. « Il me semble dans cette affaire, écrivit Kaunitz à Mercy, qu'à la morale très relâchée de M. de Sartine se joint encore l'intérêt personnel qu'il peut avoir à éviter les reproches très fondés qu'on serait en droit de lui faire, d'avoir donné au roi pour l'exécution d'une commission si délicate un sujet comme M. de Beaumarchais et que là pourrait bien être la principale raison qui l'engage non seulement à l'excuser, mais à entreprendre même sa défense. » On a été, depuis, jusqu'à conjecturer que M. de Sartine savait mieux que personne d'où sortait le libelle et que M. de Ronac n'avait fait que jouer un rôle dans une comédie de police — conjecture vraisemblable, plus vraisemblable peut-être que celle de Kaunitz, mais simple conjecture.

Du moment que le gouvernement français couvrait son agent, il ne restait plus à Kaunitz qu'à ordonner l'élargissement du prisonnier. Pour lui faire oublier les désagréments de son séjour à Vienne, on voulut même lui donner en présent mille ducats. Il les repoussa avec une belle dignité.

Mais, lorsqu'il fut rentré en France, on lui offrit un diamant et il l'accepta.

De retour à Paris, Beaumarchais obtint que la Comédie-Française reprît les répétitions du *Barbier de Séville*. Il avait composé cette pièce en 1772. C'était d'abord un opéra-comique. Présenté sous cette forme à la Comédie-Italienne, il y avait été refusé, l'acteur Clairval, autrefois apprenti barbier, ne voulant pas jouer le rôle de Figaro. Transformé en comédie, il avait été reçu avec acclamation à la Comédie-Française. Mais les répétitions se trouvèrent brusquement suspendues au moment où l'auteur fut enfermé au For-l'Évêque. L'année suivante, de nouveau on annonça le *Barbier*, et l'affiche de la première représentation était déjà posée à la porte du théâtre, lorsque survint un ordre de police interdisant la pièce : on était alors en pleine affaire Goëzman et le bruit circulait que la comédie contenait de vives attaques contre les magistrats. Ce ne fut que le 23 février 1775 que Figaro parut enfin sur la scène.

Le *Barbier de Séville* tomba à plat. « La pièce, dit La Harpe, a paru un peu farce, les longueurs ont ennuyé, les mauvaises plaisanteries ont dégoûté, les mauvaises mœurs ont révolté. » Beaumarchais fit comme pour *Eugénie*. Le lendemain, il supprima des longueurs, abrégea des tirades, effaça des plaisanteries, resserra l'action de la comédie et sup-

prima un acte qu'il avait ajouté à sa version primitive. A la seconde représentation, cette nouvelle édition plut au public, et le succès fut très grand.

Tout en flattant la vanité de Beaumarchais, les applaudissements du parterre n'avançaient point ses affaires. Après les mésaventures de Vienne, il sentait bien que l'heure n'était pas venue de demander sa réhabilitation. Il se résigna donc à continuer de jouer son rôle d'agent secret, et ce fut en cette qualité qu'il se rendit encore à Londres. Il allait toujours faire la chasse aux libelles. Cette fois cependant il ne se contenta point de cette mission de police : il observa le monde politique, se déclara prêt à envoyer au roi « des tableaux instructifs, très fidèles, fort étendus ou succincts, des hommes et des choses », et commença d'étudier quel parti la France pourrait tirer de la querelle entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique.

A Londres, il rencontra le chevalier d'Éon. Celui-ci écrivait plus tard : « Nous nous vîmes, conduits sans doute par une curiosité naturelle aux animaux extraordinaires de se rencontrer ». Mais à la vérité, ce ne fut point par pure curiosité que d'Éon rechercha Beaumarchais. Cet étrange personnage, autrefois l'un des agents de la diplomatie secrète de Louis XV, était tombé en disgrâce depuis ses scandaleux démêlés avec l'ambassadeur de Guerchy. Il n'en vivait pas moins d'une pension de 12 000 livres

que lui servait le gouvernement français afin de s'assurer sa discrétion. D'Éon, ayant été un des dépositaires du « secret du roi », avait conservé toute la correspondance de Broglie relative à un plan de descente en Angleterre imaginé peu de temps après la paix de 1763. Il savait le prix de ces papiers, et avait déjà plusieurs fois vainement tenté de les vendre aux ministres français. Ce fut pour renouer cette négociation qu'il vint trouver Beaumarchais et mit sous ses yeux la précieuse correspondance.

Beaumarchais, qui n'avait point mission pour traiter avec d'Éon, courut à Versailles prendre les ordres de Vergennes et regagna l'Angleterre, chargé de s'entendre avec le chevalier. L'affaire fut menée rapidement. D'Éon demandait 318 477 livres pour payer ses dettes et voulait que sa pension fût changée en une rente. On lui accorda le second point; quant à ses dettes, on ne fixa pas de chiffres : on devait lui donner « de plus fortes sommes ». Le vague même de cette promesse était une garantie contre toute trahison, — utile garantie, car, au moment de la remise des papiers, le chevalier tenta de mystifier Beaumarchais. Celui-ci ne se laissa pas duper et rapporta à Versailles la correspondance secrète.

La transaction obligeait en outre le chevalier à garder le silence sur toutes ses querelles avec

la famille de Guerchy, et à porter désormais des habits de femme. Pourquoi cette dernière clause? Quel intérêt le gouvernement français pouvait-il bien avoir à cette mascarade? On a là-dessus terriblement écrit. C'est une des questions les plus discutées et, avouons-le, les moins intéressantes de l'histoire du XVIII^e siècle. Vergennes, qui conduisait l'affaire, crut-il que d'Éon était une femme? Beaumarchais lui-même fut-il dupe? Donna-t-il sérieusement dans les manèges amoureux de cet ex-dragon, costumé en demoiselle, « malgré ses cinquante ans, ses jure-dieu, son brûle-gueule et sa perruque »? Le problème n'est pas résolu. Pour les uns, Figaro fut affreusement mystifié : cela serait assez comique. Pour d'autres, ce fut lui le mystificateur; il savait à quoi s'en tenir; mais, comme à Londres, des paris étaient ouverts sur le sexe du chevalier, il avait parié que d'Éon était une femme; en ayant l'air d'être dupe, il jouait donc simplement son jeu : cela serait moins comique, mais plus vraisemblable.

Cette aventure avec d'Éon ne fut du reste qu'un épisode de son séjour à Londres. Dès ce moment, il était tout aux affaires d'Amérique.

On a dit avec raison que de toutes les entreprises de Beaumarchais, celle-là fut la seule « où il mit plus de cœur que d'esprit ». Il y fut soutenu et poussé par deux ministres : le vieux Maurepas qu'il

avait séduit par son esprit, qu'il amusait par ses saillies, et Vergennes qui appréciait l'ardeur de son zèle et la fertilité de ses ressources. Il écrivait un jour à ce dernier : « J'aime à marcher devant vous, comme David allait devant le Seigneur avec un esprit droit et un cœur pur ». Beaumarchais avait la manie de citer les Écritures hors de propos. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en travaillant sous les ordres de Vergennes, il mit dans sa conduite un certain sérieux, qu'on n'est point accoutumé à rencontrer dans le reste de sa vie.

En suivant les séances du Parlement, en écoutant chez lord Rochford et chez Wilkes ce qu'on disait dans les deux camps opposés de la société anglaise, il s'était, dès le mois de septembre 1775, rendu compte de toute la portée de l'insurrection américaine. « Tous les gens sensés, écrivait-il au roi, sont convaincus en Angleterre que les colonies anglaises sont perdues pour la métropole, et c'est aussi mon avis. » Il allait plus loin et il se trompait quand il prédisait que la révolte des colonies entraînerait une révolution à Londres : c'était ne connaître ni l'histoire ni le caractère du peuple anglais.

Après ce premier avertissement, il ne cessa de communiquer, soit au roi, soit au ministre, ses vues et ses observations. Il y a encore quelque verbiage dans ces mémoires; Beaumarchais y cite avec trop de complaisance Solon, Richelieu, Montesquieu,

Scaliger et Grotius. Cependant, à mesure que les événements se précipitent, ses considérations deviennent plus précises et plus pratiques. Il déconseille tout éclat qui mettrait la France aux prises avec l'Angleterre; mais il supplie qu'on fasse parvenir en secret des secours aux *insurgents*.

On écouta ses conseils et on lui permit d'organiser cette sorte d'alliance clandestine. Sans que le gouvernement français fût engagé dans l'affaire, Beaumarchais se chargea de monter, à ses risques et périls, une maison de commerce : il devait ainsi fournir aux Américains des armes et des munitions. Ceux-ci, en échange, devaient lui remettre des marchandises, du tabac et du coton. Mais comme, pour ce trafic, des navires étaient nécessaires, et comme, d'autre part, les cargaisons américaines pouvaient se faire attendre, il lui fallait beaucoup d'argent. Il reçut donc un million de Vergennes et un million du gouvernement espagnol qui marchait d'accord avec la France. Cette double subvention était tenue secrète.

Une compagnie fut ainsi fondée sous le nom de *Rodrigue Hortalez et Cie*. Ses bureaux étaient à Paris, dans l'hôtel de Hollande, rue Vieille-du-Temple. Elle traita avec Silas Deane, agent autorisé des *insurgents* à Paris, et prépara ses premiers envois. Malheureusement il y avait alors à Paris un autre délégué du congrès, Arthur Lee, avec lequel Beau-

marchais avait entamé les premières négociations. Cet Américain, jaloux et défiant, fut blessé d'avoir été relégué au second plan par l'arrivée de Silas Deane. Il s'en vengea en informant le congrès que Deane et Beaumarchais s'entendaient pour le tromper et transformer en une opération commerciale ce qui, dans les intentions du ministère français, devait être un secours gratuit. Cette calomnie fut le point de départ de tous les embarras et de tous les déboires que Beaumarchais éprouva par la suite.

La maison *Rodrigue Hortalez et Cie* fréta trois navires qui, malgré la surveillance de la flotte anglaise, débarquèrent en Amérique de la poudre, des fusils, des canons et quelques officiers français. Mais elle attendit vainement les retours en nature promis par le congrès. Son crédit fut vite épuisé, et elle était sur le point de faire banqueroute quand Beaumarchais obtint de Vergennes une nouvelle subvention d'un million.

Avec une merveilleuse ardeur il réunit une nouvelle flottille de commerce et arma un grand navire, le *Fier Rodrigue*, qui devait emporter cent canons de bronze, des couvertures, des vêtements et des munitions. Ce vaisseau allait quitter Bordeaux, lorsque survint, nouveau contretemps, un ordre du roi interdisant au *Fier Rodrigue* la sortie du port : la guerre n'était pas déclarée à l'Angleterre; on reculait devant cet acte trop flagrant d'hostilité. Alors

Beaumarchais imagina un stratagème de comédie : son navire partirait malgré la défense du roi; le congrès, prévenu secrètement, enverrait deux corsaires qui s'empareraient du *Fier Rodrigue* à la hauteur de Saint-Domingue; le capitaine protesterait; mais, comme nul ne peut s'opposer à la violence, la cargaison serait débarquée en Amérique et l'Angleterre n'aurait rien à dire.

Il fut inutile de recourir à cette ruse ingénieuse. Le 13 mars 1778, la France signifiait à l'Angleterre la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis. Quelques mois après, le *Fier Rodrigue* partait de Bordeaux, armé en guerre, muni de soixante canons et commandé par un officier de la marine royale. A la hauteur de la Grenade il rencontra la flotte du roi, commandée par l'amiral d'Estaing : ce dernier, qui était sur le point de livrer combat à l'amiral Biron, assigna au *Fier Rodrigue* un poste de bataille. Les Anglais furent repoussés. Mais le vaisseau de Beaumarchais avait eu son commandant tué et sa coque criblée de boulets.

Très fier des services rendus par « sa marine », Beaumarchais se vengea de Biron en le chansonnant et continua la lutte avec ses vaisseaux, et aussi avec sa plume. Le cabinet de Londres venait d'adresser à l'Europe un *Mémoire justificatif*, rédigé par Gibbon, où il dénonçait les déloyautés de la France et où il visait clairement les intrigues politico-commer-

ciales de la maison *Rodrigue Hortalez et Cie*. Beaumarchais riposta par des *Observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres* : il énumérait toutes les agressions des flottes anglaises contre le commerce français avant la déclaration de guerre, et il y opposait la longue patience de la France. Trois lignes de ce mémoire faillirent perdre son auteur : celui-ci avait commis la légèreté de parler d'un prétendu article secret du traité de 1763, article qui, selon lui, aurait permis à l'Angleterre de limiter le nombre des vaisseaux de la flotte française. Or pareille disposition n'avait jamais été inscrite dans le traité : c'était une pure légende. Choiseul et les anciens ministres de Louis XV demandèrent qu'on supprimât la brochure comme fausse et calomnieuse. Mais Beaumarchais, grâce à l'appui de Vergennes, échappa au péril; il fut seulement obligé d'effacer les lignes inexactes et put continuer ses opérations.

Elles n'étaient pas très fructueuses. Trompé par les rapports d'Arthur Lee et peut-être aussi, un peu surpris par ce singulier mélange de patriotisme et de mercantilisme qu'on retrouvait toujours dans les écrits et dans les actions de Beaumarchais, le congrès remerciait, mais n'envoyait ni argent, ni tabac, ni coton. Enfin, en octobre 1779, il se décida à faire remettre à *Rodrigue Hortalez et Cie* 2 544 000 livres, en lettres de change tirées à trois ans sur Franklin. C'était juste la moitié de la dette; puis,

l'échéance était lointaine et le recouvrement douteux.

Tous ces atermoiements ne diminuaient pas l'enthousiasme de Beaumarchais pour la cause des *Bostoniens*. Après la défaite du comte de Grasse et l'anéantissement de la flotte française, ce fut lui qui proposa une souscription nationale pour remplacer les vaisseaux perdus. Il s'adressa aux chambres de commerce, se rendit dans tous les ports pour surexciter le patriotisme des armateurs, et lui-même mit son nom en tête de toutes les listes de souscription. Vergennes lui écrivit à ce propos : « Comme ministre, je n'ai pas le droit d'approuver, mais comme citoyen, j'applaudis de tout mon cœur au sentiment énergique que vous communiquez à vos compatriotes.... Quelque succès que puisse avoir votre démarche, elle n'en fait pas moins d'honneur à votre zèle et c'est avec bien de la satisfaction que je vous en fais mon compliment. »

Beaumarchais connut, à ses dépens, l'ingratitude des États. Les lettres de change sur Franklin furent tout ce qu'il reçut jamais d'Amérique. Quatre fois le congrès fit régler ses comptes : en 1781 par Silas Deane, en 1783 par Barclay, en 1787 par Arthur Lee, en 1793 par Hamilton. Mais, les comptes réglés, on n'envoyait rien. On retardait tout paiement sous prétexte que Beaumarchais devait tenir compte aux États-Unis des sommes versées par le gouvernement français à la maison *Rodrigue Hor-*

talez et Cie, ce qui était méconnaître les intentions très claires de Vergennes et le texte même des reçus donnés par Beaumarchais.... Bref, ce ne fut qu'en 1835 que la famille de Beaumarchais reçut 800 000 francs, à titre de transaction, sur une créance qui, en 1793, avait été fixée par le délégué du congrès à 2 280 000 francs !

Tandis que, trafiquant et guerroyant, il travaillait à l'indépendance des États-Unis, Beaumarchais conduisait vingt affaires. Il ne lui suffisait point d'être armateur et négociant, voici maintenant le plaideur et l'auteur dramatique, l'industriel et le financier.

Ayant obtenu sa réhabilitation en 1776, il poursuivit son procès contre le comte de la Blache, fit casser l'arrêt du Parlement de Paris : la cause fut renvoyée devant le Parlement d'Aix. En 1778, il se rendit en Provence. La renommée que lui avaient méritée ses mémoires contre Goëzman, la protection déclarée de Maurepas et de Vergennes, l'importance des affaires politiques auxquelles il était alors mêlé, tout augmentait son assurance et son audace. Ses nouveaux mémoires divertirent Aix et Paris, convainquirent les magistrats, et, à vrai dire, si l'on relit aujourd'hui les pièces du procès, il semble que la cause ne pouvait être perdue. La ville d'Aix, peu favorable d'abord à Beaumarchais, se retourna en sa faveur. Le soir où fut rendu l'arrêt qui condamnait La Blache à 12 000 livres de dom-

mages-intérêts, une foule immense assourdit de ses cris et étouffa de ses embrassements l'heureux plaideur. On alluma des feux de joie, on donna des sérénades, on fit des chansons en patois et les « gens instruits » disaient sous les fenêtres de Beaumarchais :

> Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

Autre affaire à Paris, celle-là sans péril pour son honneur ou sa fortune, mais dans laquelle il dut déployer une singulière énergie : ce fut l'affaire des comédiens. Les juges de cette querelle n'étaient plus des magistrats, mais les gentilshommes de la chambre du roi. Or la comédie était puissante, les comédiens étaient retors, les comédiennes étaient aimables, et les gentilshommes de la chambre du roi étaient des hommes. Comment Beaumarchais put-il faire triompher le droit et le bon sens ?

La situation des auteurs dramatiques était, en ce temps-là, très précaire : ils étaient à la merci des comédiens. En principe, l'auteur devait toucher le neuvième de la recette encaissée par le théâtre. Mais, par toutes sortes de subterfuges, on réduisait sa part : on ne comprenait dans la recette ni les abonnements, ni les loges ; on en déduisait les frais journaliers et le droit des pauvres ; et encore dans le calcul fixait-on cette dernière redevance à un chiffre trois fois plus élevé que celui payé en réalité

par le théâtre. Enfin la Comédie confisquait à son profit toute pièce dont la recette tombait une seule fois au-dessous de 1 200 livres en hiver et de 800 livres en été. La conséquence de toutes ces spoliations était d'écarter de la Comédie-Française les auteurs qui savaient trouver un meilleur traitement à la Comédie-Italienne.

Beaumarchais eut quelque mérite à prendre la défense de ses confrères, car il était riche et le théâtre n'était pour lui qu'un délassement d'amateur.

A la trente-deuxième représentation du *Barbier de Séville*, il réclama le compte de ses droits d'auteur : on le lui remit sans aucune justification. Il refusa cette « cote mal taillée » et exigea un règlement, où seraient indiqués tous les éléments des recettes sur lesquelles sa part était prélevée. Les comédiens, qui ne se souciaient pas d'ouvrir leurs livres, firent la sourde oreille.

Bien que soutenu au début par les ducs de Duras et de Richelieu, gentilshommes de la chambre, il sentit que, seul, il allait perdre la partie et voulut s'assurer le concours des autres auteurs. Le 3 juillet 1777, il les pria donc « d'agréer sa soupe », et *inter pocula* on tint, selon l'expression de Chamfort, « les premiers états généraux de la littérature dramatique ». Quelques auteurs refusèrent de prendre part à la coalition : La Harpe ne voulait se rencontrer ni avec Dorat ni avec Sauvigny; Collé se

trouvait « vieux et dégoûté jusqu'à la nausée de cette chère troupe royale »; Poinsinet de Sivry était détenu pour dettes au For-l'Évêque; Diderot doutait du succès d'une pareille entreprise : « Je crains bien, écrivait-il, qu'il soit plus difficile de venir à bout d'une troupe de comédiens que d'un parlement ». Cependant vingt-trois convives étaient réunis au souper de Beaumarchais; le « bureau dramatique » fut constitué et la guerre commença sous les ordres de l'auteur du *Barbier*.

Elle dura quatre ans. Défections d'écrivains envieux et sournois, intrigues des comédiens habilement dirigés par l'avocat Gerbier, faiblesses et tergiversations des gentilshommes de la chambre, Beaumarchais triompha de tout à force de ténacité et de belle humeur. Le *Compte rendu* où il a conté cette terrible campagne est un joli tableau des mœurs de la cour et de la Comédie.

Un arrêt du Conseil d'État du 9 décembre 1780 trancha provisoirement le différend : les auteurs recevaient un septième de la recette, mais de la recette *réelle* du théâtre; en revanche, les comédiens avaient le droit de s'approprier toute pièce qui tombait au-dessous de 2 300 livres en hiver et 1 800 livres en été.

Cette demi-satisfaction obtenue, la Société des auteurs dramatiques continua de se réunir. Beaumarchais demeura son président. Jusqu'à la fin de

sa vie, il batailla contre les directeurs de théâtre à Paris et en province. Ses pétitions et ses mémoires contribuèrent beaucoup à faire voter par la Constituante le décret du 13 janvier 1791, première reconnaissance de la propriété littéraire dans la loi française. Il est vrai que ce décret fut mal obéi; durant toute la Révolution, des entrepreneurs de spectacles continuèrent à jouer des pièces sans rien vouloir payer aux auteurs. Mais Beaumarchais ne cessa de les poursuivre; et en messidor an V il présentait encore une pétition au Ministre de l'intérieur pour lui dénoncer les directeurs rebelles à la loi.

Beaumarchais rendit d'autres services à la littérature, mais moins désintéressés, en se faisant éditeur. Plus qu'aucun écrivain de son temps, il avait subi l'ascendant de Voltaire. Au temps du procès Goëzman, il n'avait pas été sans apprendre qu'on l'applaudissait à Ferney; plus tard il avait rencontré Voltaire, et, lorsqu'il avait appris sa mort, il aurait, s'il n'avait été loin de Paris, soumis aux ministres le projet d'une cérémonie funèbre et allégorique dont Gudin nous a transmis le plan grandiose. L'occasion se présenta pour lui d'honorer mieux encore la mémoire de Voltaire.

Comme il avait appris que l'impératrice de Russie se proposait de faire exécuter une édition des œuvres complètes de Voltaire, il démontra à

Maurepas qu'il serait honteux de laisser cet honneur à des étrangers et se déclara prêt à tenter l'entreprise si le ministre pouvait lui assurer la protection du roi. Maurepas consentit et Beaumarchais se mit à l'œuvre.

Il acheta à Panckoucke les manuscrits de Voltaire, acquit en Angleterre des caractères d'imprimerie, installa trois papeteries dans les Vosges et loua au margrave de Bade la vieille citadelle de Kehl pour y établir ses ateliers de typographie. Car il était impossible d'éditer les œuvres de Voltaire en France : elles y étaient interdites. Et c'est bien là un des plus étranges paradoxes de cette époque extraordinaire que cette édition, exécutée sous la protection des ministres de Louis XVI, et dont les volumes prohibés vont être régulièrement introduits en France par le directeur général des postes! Telle était d'ailleurs la destinée des livres de Voltaire : sous le règne précédent, Marin, censeur royal et commissionnaire de Ferney, se chargeait lui-même de recevoir et distribuer les ouvrages de son « cher ami », tandis qu'on envoyait les colporteurs aux galères.

Malgré l'appui de Maurepas, et, après la mort de celui-ci, malgré le bon vouloir de Calonne, Beaumarchais éprouva de terribles difficultés. Le margrave de Bade lui demandait de supprimer certains écrits de Voltaire : l'éditeur repoussait cette pré-

tention, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de « cartonner » la correspondance, à la prière de l'impératrice de Russie. Puis son mandataire à Kehl compromettait l'entreprise et il fallait plaider. En France même, le clergé s'agitait. On dénonçait Beaumarchais au Parlement.

Au milieu de tous ces embarras, l'édition, commencée en 1783, fut achevée en 1790. Ce fut une spéculation désastreuse : on avait tiré à 15 000 exemplaires et il y eut à peine 2 000 souscripteurs. On raconte, il est vrai, que Beaumarchais tira quand même un heureux parti de son entreprise, qu'il en dissimula les tristes résultats et que, pour donner le change sur d'autres opérations plus fructueuses, il mit parfois en avant les prétendus bénéfices de sa librairie.

Et ce n'était pas tout! Cet armateur-libraire avait un tel besoin d'agir, d'écrire, d'intervenir, qu'au même moment cent autres objets éveillaient son intérêt et occupaient sa curiosité. Avec Maurepas, il étudiait la fondation d'une caisse d'escompte. Avec Vergennes, il préparait la réorganisation de la ferme générale. Avec Joly de Fleury, il élaborait un projet d'emprunt. Avec les frères Périer, il fondait la Compagnie des Eaux et, en dépit de l'opposition des porteurs d'eau de Paris, faisait construire la pompe à feu de Chaillot. Tout le monde le consultait, les hommes d'État sur les finances et les auteurs sur leurs comédies. Tout le monde s'adres-

sait à lui, les gens de lettres à la recherche d'une place, les actrices en quête d'un engagement, les banquiers menacés de la banqueroute, les inventeurs impatients d'exploiter leurs découvertes et les jeunes filles trompées par leur séducteur. Il plaidait la cause des commerçants calvinistes de la Rochelle. Il demandait, sans succès, à l'archevêque de Paris de permettre le mariage du prince de Nassau avec une Polonaise divorcée. Il faisait proposer au roi, par l'intermédiaire de Maurepas, l'achat d'une « garniture de cheminée, en cristal de roche, garnie, ornée et semée de toutes les pierreries du monde ». Il était le banquier des littérateurs et des grands seigneurs besogneux. Pour rendre service au lieutenant de police, il acceptait de censurer les œuvres de ses confrères! « Je vous l'ai dit et je vous le répète, lui écrivait un jour Cailhava, vous êtes un homme universel. Quand vous faites des drames, ils sont attendrissants; quand vous faites des comédies, elles sont plaisantes. Êtes-vous musicien? vous enchantez; plaideur? vous gagnez tous vos procès; armateur? vous battez les ennemis; vous vous enrichissez; vous discutez vos droits avec les souverains; *Amant? vous êtes toujours le même.* » Cela était vrai comme le reste. Au milieu de ce tourbillon d'affaires, Beaumarchais continuait infatigablement sa vie de plaisir. Et il trouvait encore le temps d'écrire et de faire représenter le *Mariage*

de Figaro! Il avait, on le voit, le droit de signer ses lettres : « Beaumarchais, le plus cruel ennemi de tout ce qu'on nomme le temps perdu ».

Achevée en 1778 et reçue à la Comédie-Française en 1781, la *Folle journée* ne fut jouée qu'en 1784. Durant trois années Beaumarchais lutta contre l'autorité royale et, cette fois encore, il fut victorieux grâce à sa merveilleuse habileté dans l'art de surexciter et de mener l'opinion.

Le premier censeur désigné par le lieutenant de police Lenoir conclut à l'approbation. Mais le manuscrit fut porté à Versailles; le roi et la reine s'en firent donner lecture. Louis XVI déclara : « Cela est détestable; cela ne sera jamais joué ». Beaumarchais connut ce *veto* formel. Mais il connaissait aussi la force de l'esprit public, la faiblesse du roi et la légèreté de la cour. Il ne perdit pas l'espoir de faire jouer le *Mariage de Figaro*.

Quand on sut que la comédie était interdite, naturellement tout le monde voulut la connaître. Pour tirer parti de cette curiosité, Beaumarchais déploya toutes les roueries et tous les manèges d'une coquette; il promettait, refusait, puis accordait aux solliciteurs les plus haut placés la faveur d'une lecture. On se répétait le mot de Figaro, qu'il n'y a que les petits esprits qui craignent les petits écrits, et la vanité de chacun était intéressée à ne pas paraître redouter l'*opuscule* de Beaumarchais. L'au-

teur lisait donc sa pièce, chez lui, à ses amis; il la lisait devant le comte et la comtesse du Nord (le grand-duc de Russie, depuis Paul I^{er}, et la grande-duchesse); il la lisait chez la comtesse de Lamballe; il la lisait chez le maréchal de Richelieu, devant des évêques et des archevêques.

Un moment il crut toucher au but. Le premier gentilhomme de la chambre permit aux acteurs de la Comédie d'apprendre leurs rôles et de donner la pièce dans la salle de spectacle de l'Hôtel des Menus Plaisirs. Les billets avaient été distribués « à une foule de gens de la première classe de la société ». Mais, au dernier moment, le roi signa une lettre de cachet pour défendre la représentation. Les spectateurs, privés de leur plaisir, poussèrent de grands cris de mécontentement. Selon Mme Campan, « les mots d'*oppression* et de *tyrannie* ne furent jamais prononcés, dans les jours qui précédèrent la chute du trône, avec plus de passion et de véhémence ».

Beaumarchais dut donc reprendre ses intrigues auprès des ministres. Le garde des sceaux lui fit alors refuser sa porte. Mais Louis XVI ne put, en l'apprenant, s'empêcher de dire : « Vous verrez que Beaumarchais aura plus de crédit que M. le garde des sceaux ». Le roi avait moins d'énergie que de clairvoyance.

Trois mois plus tard, le comte de Vaudreuil,

recevant dans sa maison de Gennevilliers le comte d'Artois et la duchesse de Polignac, voulut offrir à ses hôtes la comédie de Beaumarchais. Celui-ci, qui était alors en Angleterre, se fit d'abord prier; puis il consentit, mais en exigeant qu'on soumît le *Mariage* à un nouveau censeur, « le sévère historien » Gaillard. Le censeur approuva et le roi donna pour cette représentation une autorisation spéciale.

Après avoir paru à Gennevilliers, Figaro ne pouvait plus être longtemps écarté de la Comédie. Le public réclamait le divertissement qu'on avait permis aux courtisans. Beaumarchais demandait de nouveaux censeurs : on les lui donnait et ils approuvaient toujours. Il soumettait sa pièce à une sorte de tribunal « composé d'académiciens français, de censeurs, de gens de lettres, d'hommes du monde et de personnes de la cour »; et ce tribunal « de décence et de goût » se mettait du parti de l'auteur. Enfin, soit qu'il crût à une chute certaine, soit qu'il jugeât que les suppressions consenties par Beaumarchais rendaient l'œuvre inoffensive, le roi céda.

La première représentation fut donnée le 27 avril 1784. Dès le matin, le théâtre fut assiégé. On vit, au dire de Bachaumont, « les cordons bleus confondus dans la foule et se coudoyant avec les Savoyards; la garde dispersée; les portes enfoncées; les grilles de fer brisées sous les efforts des assaillants ». De grandes dames étaient venues s'enfermer et dîner

dans les loges des comédiennes pour être les premières à pénétrer dans la salle. Des duchesses étaient placées aux balcons entre la Carline et la Duthé. Le succès fut extraordinaire. Et Beaumarchais assista au triomphe de sa comédie, du fond d'une loge, entre deux ecclésiastiques, l'abbé Sabathier et l'abbé de Calonne, qu'il avait mandés pour lui administrer « quelques confortatifs et des secours très spirituels au moment de la crise ».

Il y eut soixante-huit représentations presque consécutives du *Mariage de Figaro*.

Les ennemis de Beaumarchais lui firent payer cher sa victoire. Ils le criblèrent de chansons, d'épigrammes et de calomnies. Beaumarchais riposta. Il voulut faire mieux encore : puisqu'on accusait son œuvre d'immoralité, il déclara dans les journaux qu'il allait en consacrer tout le produit à une œuvre de bienfaisance, en faveur des *pauvres mères nourrices*. Les railleurs ne désarmèrent pas. Beaumarchais écrivit alors sa Préface du *Mariage*, l'un des morceaux les plus étincelants qui soient sortis de sa plume. Mais la cabale était puissante, et, d'ailleurs, quelques esprits clairvoyants avaient compris tout le danger du fol succès de cette *Folle Journée*.

L'archevêque de Paris, dans un mandement de Carême, avait cru pouvoir désigner et flétrir la comédie en vogue. Beaumarchais, selon sa coutume, répondit au mandement par une chanson. Mais l'ar-

chevêque se plaignit, et le chansonnier dut désavouer ses couplets. Ajoutons, du reste, que tout le clergé ne partageait pas la sévérité de l'archevêque. On raconte qu'à la même époque, quarante ecclésiastiques de campagne se trouvaient à dîner chez le curé d'Orangis, près de Paris, et que tous convinrent qu'ils étaient venus voir le *Mariage de Figaro*.

Le plus acharné et le plus à craindre des ennemis coalisés était Suard, un protégé de M. de Miromesnil, le garde des sceaux, qui, selon la prédiction du roi, avait eu moins de crédit que Beaumarchais. Avant la représentation, il avait tâché de faire interdire la pièce; après, il se déchaîna contre elle dans un discours, à l'Académie française, puis il inséra dans son journal des attaques anonymes. Le comte de Provence le poussait et le soutenait. Exaspéré, Beaumarchais finit par adresser une lettre aux rédacteurs du *Journal de Paris*. Il eut le tort d'y glisser cette antithèse malheureuse : « Quand j'ai dû vaincre *lions et tigres* pour faire jouer une comédie, pensez-vous, après son succès, me réduire, ainsi qu'une servante hollandaise, à battre l'osier tous les matins sur l'*insecte vil de la nuit*? »

« L'insecte vil de la nuit », c'était Suard. Mais qui étaient ces *lions* et ces *tigres*? Le roi et la reine, répondirent tout d'une voix les ennemis de Beaumarchais. Le comte de Provence expliqua au bon Louis XVI qu'il y avait là une allusion à sa personne;

et le plus admirable, ce fut que Louis XVI le crut. Sans quitter la table de jeu où il était assis, le roi écrivit au crayon, sur un sept de pique, l'ordre d'arrêter Beaumarchais et de le conduire à Saint-Lazare, prison où l'on enfermait alors les adolescents dépravés. Étonnant coup de force d'un monarque, débonnaire si jamais il en fut, et peut-être plus stupéfait qu'irrité de se voir comparer à un lion !

Le ridicule de ce châtiment humiliant divertit un moment les badauds aux dépens de Beaumarchais. Mais au bout de quatre jours l'opinion, d'abord amusée, fit volte-face et se révolta contre l'arbitraire du pouvoir. On s'empressa alors d'élargir Beaumarchais, qui fit quelques difficultés pour sortir de prison, réclamant des juges. On les lui refusa, mais on lui prodigua les compensations. Le lendemain du jour où il fut libéré, presque tous les ministres assistèrent à la représentation du *Mariage de Figaro*. Louis XVI ordonna qu'on jouât le *Barbier* sur le petit théâtre de Trianon, et la reine fit Rosine. Enfin Calonne remit à Beaumarchais 800 000 livres qui, à la vérité, lui étaient dues, comme indemnité des avaries subies par ses vaisseaux.

L'incident ne devait profiter à personne, ni au roi qui, une fois de plus, venait de donner la mesure de sa docilité à suivre l'opinion, ni à Beaumarchais qui, bon gré mal gré, devait garder le silence sur sa mésaventure : le coup cette fois était parti de trop haut.

IV

Les années heureuses étaient passées pour l'auteur de *Figaro*. Ce fut dès lors le déclin de sa grande popularité et de sa prodigieuse fortune. Le vent qui, naguère, gonflait sa voile, avait brusquement sauté et allait favoriser désormais ses ennemis. Ce fut peu de temps après sa sortie de Saint-Lazare que Beaumarchais sentit, pour la première fois, l'opinion rebelle et connut l'amertume de l'insuccès.

Il avait, avec les frères Périer, organisé la *Compagnie des Eaux de Paris*, et était un des administrateurs de la société. En 1785, les actions avaient rapidement monté. Or plusieurs banquiers, dont Clavières et Panchaud, ayant joué à la baisse, avaient besoin d'enrayer ce mouvement et, pour cela, d'attaquer la compagnie. Mirabeau, qui venait de sortir de prison, se trouva là fort à propos. Perdu de scandales et criblé de dettes, il n'était pas homme à

repousser l'aubaine. C'était d'ailleurs pour lui une bonne occasion de se venger de Beaumarchais, qui lui avait refusé un prêt de douze mille livres. Il publia donc une violente brochure contre l'entreprise des frères Périer. Beaumarchais riposta. Tous deux, bien entendu, protestaient qu'ils étaient animés par le plus pur patriotisme. C'est le langage des gens de finance.

Beaumarchais commit l'imprudence de prendre à partie son adversaire, et, cédant à une tentation, à laquelle, du reste, il ne résistait jamais, celle de faire un calembour, il traita de *mirabelles* les *philippiques* de Mirabeau, *quia mirabilia fecit.* L'agent des baissiers répliqua en diffamant toute la vie de son adversaire, en lui reprochant ses mœurs, ses écrits, l'amitié de Théveneau de Morande, en l'accusant enfin d'avoir outragé « tous les ordres de l'État, toutes les classes de citoyens, toutes les lois, toutes les règles, toutes les bienséances »; et il termina par ce *coup de massue* : « Retirez vos éloges bien gratuits, car, sous aucun rapport, je ne saurais vous les rendre.... Reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner, et laissez-moi finir en vous donnant un conseil vraiment utile : *Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié.* »

A tous ces outrages, Beaumarchais ne répondit rien. Peut-être fut-il déconcerté par l'impétuosité de l'agression. On a dit aussi qu'il céda en cette

circonstance aux exhortations de Calonne, qui avait besoin du banquier Clavières pour un projet d'emprunt. Mais la vraie raison du silence de Beaumarchais fut sans doute qu'ayant passé la cinquantaine, il parvenait à ce tournant de la vie où l'homme le plus actif et le plus batailleur rêve de s'enfermer chez soi. Il était alors très riche. Il songeait à régulariser une union, déjà ancienne de dix ans, avec une jeune femme, belle et spirituelle, Mlle Willermaula, dont il avait une fille : le mariage eut lieu en 1786. Il pensait aussi à se faire élever une maison somptueuse en rapport avec son opulence, et en 1787 il achetait un vaste terrain, près de la porte Saint-Antoine. Enfin il rimait son opéra philosophique de *Tarare* qui fut représenté la même année. « Heureux dans mon ménage, disait-il, heureux par ma charmante fille, heureux par mes anciens amis, je ne demande plus rien aux hommes, ayant rempli tous mes devoirs austères de fils, d'époux, de frère, d'ami, d'homme enfin, de Français et de bon citoyen. »

Mais la destinée de Beaumarchais était de ne jamais connaître le repos. L'affaire Kornman le jeta de nouveau dans la mêlée et l'avocat Bergasse lui fit plus d'une fois regretter d'avoir trop dédaigné les diatribes morales du vertueux Mirabeau.

Beaumarchais était l'ami, et aussi le banquier, du prince de Nassau-Siegen. Cet étrange aventurier,

ce « chevalier errant », né plusieurs siècles trop tard, qui, « dès qu'on tirait le canon quelque part, accourait au bruit », qui, après avoir fait le tour du monde, se battit, au service de l'Espagne, contre les Anglais et, au service de la Russie, contre les Turcs, et qui, malgré tous ses exploits, eut « plus de célébrité que de considération » (*Souvenirs* du duc de Lévis), était vraiment homme à séduire l'auteur de *Figaro*. Celui-ci lui ouvrit donc largement sa caisse. Le « paladin » et le « casse-cou politique » étaient faits pour s'entendre.

Ce fut à un dîner, chez le prince de Nassau, en 1781, que Beaumarchais entendit parler pour la première fois de Mme Kornman. On lui conta l'histoire de cette jeune femme. Mariée depuis l'âge de quinze ans, à un banquier alsacien à qui elle avait apporté une grosse dot, elle était devenue la maîtresse du syndic royal adjoint de la ville de Strasbourg, Daudet de Jossan, petit-fils d'Adrienne Lecouvreur et du maréchal de Saxe. Kornman avait trouvé que cette liaison n'était pas inutile à ses propres affaires, car Daudet de Jossan était l'ami du ministre de la guerre, Montbarey. Ayant tout su, il avait donc tout toléré, pour ne pas dire davantage, jusqu'au jour où, Montbarey ayant perdu sa place, sa jalousie s'était soudain éveillée. Pour la calmer, Mme Kornman n'aurait eu, à la vérité, qu'à sacrifier sa dot, car les affaires du banquier étaient embarrassées.

Mais, mère de deux enfants, enceinte d'un troisième, elle avait refusé de se laisser dépouiller de sa fortune. En vertu d'une lettre de cachet, Kornman l'avait alors fait emprisonner, comme coupable d'adultère.

Émn de tant d'infortune, révolté de tant de scélératesse, Beaumarchais prit feu, se rendit chez les ministres, et obtint, avec la révocation de la lettre de cachet, un ordre du roi enjoignant au lieutenant de police, Lenoir, de conduire la prisonnière dans la maison d'un médecin accoucheur.

Cinq années plus tard, les époux, d'abord réconciliés, puis de nouveau brouillés, plaidaient encore au sujet de la dot, quand Kornman fit la connaissance de Bergasse. Ce dernier était un avocat peu connu, mais affamé de célébrité. D'origine provençale, il était inépuisablement éloquent; il parlait tout droit devant lui, sans se soucier des raisons ni des preuves : « Tout ce qui a l'air d'une discussion, disait-il, me réduit au silence ». De tempérament bilieux, il avait des principes, de l'austérité et un détestable caractère. Avec cela, extravagant comme un illuminé : car il avait découvert une métaphysique, une cosmogonie et une politique au fond du baquet de Mesmer.

Cet insupportable ambitieux comprit tout de suite quel parti on pouvait tirer d'une affaire où se trouvaient mêlés un ancien lieutenant de police et un

personnage à la fois aussi célèbre et aussi décrié que Beaumarchais : il lança donc sous le nom de Kornman, un mémoire véhément contre la dame Kornman, Daudet de Jossan, Beaumarchais, Lenoir et le prince de Nassau-Siegen.

En d'autres temps, Beaumarchais fût vite venu à bout d'un tel adversaire. Mais sa verve d'antan s'était refroidie. Puis, en quelques années, la France avait changé d'humeur. Au moment de la première représentation du *Mariage de Figaro*, « critiquer et rire, disait M^me^ Campan, étaient la disposition de l'esprit français ». Maintenant on critiquait, et toujours plus haut. On riait moins. Bergasse, avec ses indignations tumultueuses et ses sombres prophéties, remuait la foule plus sûrement que Beaumarchais, avec sa gaîté ironique.

Dans ses mémoires, celui-ci avait beau discuter de la façon la plus claire et la plus probante les accusations dont on voulait le charger, le public, ayant vite oublié le fond de l'affaire, n'avait d'oreilles que pour Bergasse. L'avocat, tout en reprochant à ses adversaires d'avoir obtenu la révocation d'une lettre de cachet (c'était tout le procès), attaquait les ministres, flétrissait les abus d'autorité, insultait Lenoir, insultait Daudet et insultait surtout Beaumarchais. « Malheureux ! criait-il, tu sues le crime ! » et la foule battait des mains.

Plus de deux cents libelles contre Beaumarchais

furent répandus dans Paris. Aux abords du palais, la canaille le menaçait et l'injuriait. La nuit, on était venu briser des statues qu'il avait placées à la porte de sa maison, et qu'il attribuait à Germain Pilon; des lettres anonymes lui exprimaient le regret qu'on ne l'eût point trouvé à la place de ses statues. Enfin, on le dénonçait au peuple, comme accapareur de grains. Ils étaient loin, les triomphes du procès Goëzman!

Par arrêt du 2 avril 1789, le Parlement vengea Beaumarchais de Bergasse et de Kornman, en supprimant leurs mémoires comme faux, injurieux et calomnieux. Mais la diffamation n'en laissa pas moins une trace profonde dans l'imagination populaire, et lorsque la Révolution éclata, les manœuvres de la « clique Kornman » exposèrent aux plus grands périls la fortune et la vie de Beaumarchais.

Il partagea les transports de joie et d'espérance que souleva dans toute la France la convocation des États généraux. Mais, quand commença l'agitation révolutionnaire, il se fût volontiers tenu à l'écart, ayant assez des querelles privées ou publiques. Il achevait alors de bâtir et d'orner sa maison du boulevard, juste en face de la Bastille. Dès les premiers troubles, il s'aperçut que son quartier était le moins sûr de Paris, et que sa belle demeure attirait l'attention des patriotes. Le 14 juillet, l'émeute se déchaîna sous les terrasses de son jardin. Et ce

jour-là, il se remémora sans doute le propos tenu par Louis XVI en écoutant la lecture du monologue de Figaro : « C'est détestable; cela ne sera jamais joué; il faudrait détruire la Bastille, pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse ». La pièce avait été jouée. La Bastille était maintenant détruite. Grâce aux émeutiers, l'inconséquence avait disparu. Beaumarchais se serait peut-être passé de voir la logique si bien gouverner les choses humaines.

Quoi qu'il en fût, il demanda qu'on le chargeât de surveiller lui-même la démolition de la forteresse, pour que les *maisons voisines*, parmi lesquelles était la sienne, *ne fussent point endommagées*. Sage précaution. Admirable symbole.

Telle fut sa première intervention dans les affaires publiques, durant la période révolutionnaire. Il ne put s'en tenir là. Ses ennemis le dénonçaient, et des bandes menaçantes tournaient autour de sa maison. Pour tâcher de conjurer le péril, il se fit nommer député de son district, puis membre de la représentation de la commune. Mais son zèle ne put ni arrêter les calomnies des délateurs ni calmer les soupçons de la multitude. Il fut alors forcé d'écrire des mémoires, de distribuer de grandes aumônes, de se faire délivrer des certificats de civisme, de solliciter des perquisitions et d'en faire afficher les procès-verbaux dans les rues.

Ce fut au milieu de ces alarmes, de ces dénonciations et de ces visites domiciliaires qu'il acheva d'écrire la *Mère coupable* et qu'il la fit représenter sur un théâtre nouveau, fondé au Marais. Son drame tomba; l'heure était d'ailleurs peu favorable à la littérature dramatique.

L'avant-veille de la représentation de la *Mère coupable*, Beaumarchais avait été dénoncé à l'Assemblée nationale par l'ex-capucin Chabot, comme accapareur d'armes. Dans ses mémoires sur les *Six Époques*, il a conté tout au long cette terrible affaire qui faillit lui coûter la vie.

Il avait acquis, en Hollande, pour le compte du gouvernement français, 60 000 fusils provenant du désarmement des Pays-Bas. Le marché avait un double but : fournir des armes à nos troupes qui en manquaient et empêcher que ces fusils ne passassent aux mains des ennemis de la Révolution.

Si Beaumarchais s'était lancé dans cette entreprise, il y avait été poussé par la passion du négoce et, peut-être aussi, par le souci de l'utilité publique. Cependant, vieux, fatigué, devenu « sourd comme une urne sépulcrale », il eût peut-être suivi les conseils de son prudent ami Gudin et renoncé à l'achat des fusils hollandais, s'il n'avait redouté de devenir suspect et de passer pour un traître, en refusant l'affaire qui lui était proposée. « Il n'avait que le choix des dangers. »

Mais les ministres se succédaient, et Beaumarchais qui avait, dès le début, déposé un cautionnement de 748 000 francs, ne pouvait obtenir du gouvernement ni l'appui, ni l'argent qui lui étaient indispensables pour retirer de Hollande sa cargaison de fusils. Un jour, le bruit se répandit dans Paris qu'il cachait toutes ces armes chez lui, et Chabot monta à la tribune. Le peuple envahit sa maison, la visita de la cave au grenier et ne trouva rien.

Malgré le résultat de cette perquisition populaire, Beaumarchais fut arrêté et conduit à la prison de l'Abbaye. Le 20 août 1792 (trois jours avant les massacres de septembre), il fut brusquement tiré de sa captivité, grâce à l'intervention de Manuel. C'était une femme, Mme Houret de la Marinière, qui avait décidé le procureur-syndic de la commune de Paris à cet acte de générosité. Elle avait été la maîtresse de Beaumarchais. Elle était alors celle de Manuel. Et tout ne fut pas fini entre elle et Beaumarchais, comme le démontre une correspondance singulièrement passionnée qui se trouve aujourd'hui à Londres parmi les manuscrits du *British Museum* et dont on n'a encore osé publier que des fragments.

Sorti de l'Abbaye, Beaumarchais n'abandonna point son projet. Réfugié à quelques lieues de Paris, il venait chaque soir, à travers les terres labourées, pour sommer le ministre Lebrun de tenir ses engagements et déjouer les intrigues des bureaux

de la guerre qui, maintenant, voulaient accaparer, à leur profit, l'affaire des fusils. Danton riait de l'entêtement de ce vieillard, si insoucieux de sa propre sécurité.

Enfin Beaumarchais obtint un passeport pour la Hollande, avec la promesse qu'on lui enverrait de l'argent. Il passa d'abord par Londres, où il fut obligé d'emprunter une grosse somme à un négociant de ses amis, gagna la Haye, où toutes ses démarches furent contrecarrées par les agents secrets du ministère, puis, s'obstinant à poursuivre de vaines négociations, revint à Londres.

Ce fut là qu'il apprit que Laurent Lecointre venait de le dénoncer, de nouveau, à la Convention. Avec une ténacité vraiment courageuse, il voulut rentrer à Paris et plaider lui-même sa cause devant l'Assemblée. Mais le négociant de Londres — jugeant que c'était trop de perdre à la fois son ami et son argent — tint à mettre son débiteur en sûreté et le fit enfermer pour dettes à la Prison du Banc du Roi. L'infatigable plaideur occupa ses loisirs forcés à écrire une suite de mémoires adressés à la Convention.

Aussitôt qu'il eut désintéressé son prêteur, il partit pour la France, distribua 6 000 exemplaires de sa défense, confondit son dénonciateur et reçut du Comité de Salut public une nouvelle mission en Hollande. Cette fois, sa tâche était encore plus diffi-

cile : l'Angleterre et la Hollande avaient déclaré la guerre à la France, et les fusils étaient en pays ennemi. Sous un faux nom, Beaumarchais parcourut l'Europe, rusant, intriguant, empêchant par des marchés fictifs les Anglais de s'emparer des fusils.

Au cours de ces pérégrinations, il se trouvait à Hambourg, lorsqu'il apprit une terrible nouvelle : son titre de « commissaire de la République » n'avait pas empêché que son nom fût inscrit sur la liste des émigrés; tous ses biens et les arrérages du cautionnement déposé étaient mis sous séquestre; sa famille était emprisonnée.

Le 9 Thermidor sauva de la guillotine la femme, la sœur et la fille de Beaumarchais. Quant à lui, il ne fut rayé de la liste des émigrés qu'en 1795.

Durant ces trois années, il mena à Hambourg l'existence la plus misérable. Il savait les siens persécutés et sans ressources. Il suppliait vainement le gouvernement des États-Unis de reconnaître les services jadis rendus : *Date obolum Belisario !* Et l'affaire des fusils hollandais était à vau-l'eau; un instant, Beaumarchais avait songé à faire passer ces armes en Amérique; mais l'Angleterre avait fini par s'en emparer.

Rentré à Paris, il put enfin goûter quelque repos. Il maria sa fille à un bon jeune homme qui « s'obstinait à la vouloir quand on croyait qu'il n'avait plus rien ». Il eut aussi la joie d'assister à une reprise

heureuse de la *Mère coupable*, et dut paraître sur la scène, parmi ses acteurs, aux applaudissements du parterre.

Jusqu'à son dernier jour il aima, écrivit, chansonna, négocia et inventa. Il prodiguait ses mémoires et ses conseils aux « citoyens législateurs ». Il saluait la jeune gloire de Bonaparte. Il s'occupait de politique et d'aérostation. Il tâchait de remettre de l'ordre dans ses affaires, et courait après les débris de sa fortune. Bien qu'il se déclarât aux trois quarts ruiné par la Révolution, il laissait encore à sa fille 20 000 francs de rente, sans compter les meubles et immeubles, évalués à 659 000 francs.

Il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, le 18 mai 1799. On l'ensevelit dans un bosquet de son jardin. Sur sa tombe, le bon Collin d'Harleville lut un éloge funèbre composé par le fidèle Gudin.

CHAPITRE II

LES DEUX RÉPUTATIONS DE BEAUMARCHAIS



Peu d'hommes, autant que Beaumarchais, furent « ballottés au scrutin de l'opinion publique ». Telles sont ses expressions. De son vivant, il fut diffamé, outragé, déchiré. Aux heures mêmes où il parut populaire, il ne soulevait dans la foule qu'un bruyant engouement, dont l'estime était absente.

Selon l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, « l'empereur avait constamment repoussé Beaumarchais, en dépit de tout son esprit, *lors de son consulat*, à cause de sa mauvaise réputation et de sa grande immoralité ». On a fait remarquer justement que Beaumarchais était mort sous le Directoire. Les souvenirs de Napoléon ou ceux de Las Cases n'étaient donc pas tout à fait exacts. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion exprimée dans le *Mémorial* était partagée par presque tous les contemporains

de Beaumarchais. Là-dessus, le *Mémorial* a raison.

La belle étude de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, a détruit des calomnies et revisé des jugements ; a-t-elle réhabilité le personnage ? Jules Sandeau, recevant Loménie à l'Académie française, disait : « Il manquera toujours à la mémoire de Beaumarchais cette fleur d'estime que ne remplacent ni la renommée ni la gloire, et qui s'appelle tout simplement la considération ». Et les historiens ont continué d'instruire le procès de Beaumarchais. Ils ont fait dans les Archives autrichiennes de fâcheuses découvertes. Un Allemand, M. Bettelheim, a composé une biographie volumineuse, consciencieuse, et d'une sévérité un peu lourde. En France, M. Lintilhac a répondu par une ardente apologie. Et je passe bien d'autres publications de moindre importance. Or, après avoir tout lu et tout pesé, nous demeurons de l'avis de Jules Sandeau.

Défendant la mémoire de Beaumarchais contre ses détracteurs, Fontanes écrivait dans le *Mercure* : « Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a *deux réputations*. Il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui pour savoir quelle est la bonne et la *véritable*. »

Suivons le conseil de Fontanes : interrogeons ceux qui ont vécu dans l'intimité de Beaumarchais ; nous connaîtrons ainsi l'une de ses réputations. Mais, ensuite, examinons l'autre, la mauvaise ; elle est, hélas ! tout aussi justifiée.

I

« On ne pouvait l'aimer médiocrement, dit Gudin, quand on le voyait dans l'intérieur de sa maison. » Ce grand coureur d'aventures fut en effet l'homme de famille le plus tendre et le plus dévoué. Tous les siens témoignent en sa faveur. Son père, le vieil horloger, ne se lassait pas de vanter son amour filial : « Tu me recommandes modestement de t'aimer un peu, lui écrivait-il en 1764, cela n'est pas possible, mon cher ami : un fils comme toi n'est pas fait pour n'être aimé qu'un peu d'un père qui sent et qui pense comme moi.... Honneur de mes cheveux gris, mon fils, mon cher fils, par où ai-je mérité de mon Dieu les grâces dont il me comble dans mon cher fils ?... Père de tes sœurs, ami et bienfaiteur de ton père, si l'Angleterre a son Grandisson, la France à son Beaumarchais.... » Et la dernière lettre, écrite à son fils par le père Caron, âgé de soixante-dix-sept ans, se termine ainsi : « Je

prie le Seigneur tous les jours de ma vie de te bénir, de te récompenser, de te préserver de tout accident; ce seront toujours les vœux de ton bon ami et affectionné père ».

Il fut excellent pour ses sœurs; il les établit et les dota. L'une d'elles, Julie, ne se maria point afin de demeurer auprès de lui. Elle mourut peu d'années avant son frère et, dans son testament, elle disait : « Quant à toi, mon excellent frère, toi de qui je tiens tout et à qui je ne puis rien rendre que des grâces immortelles pour tout le bien que tu m'as fait, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, qu'on survive au tombeau par la plus noble partie de son être, mon âme reconnaissante et attachée ne cessera de t'aimer dans l'infinie durée des siècles. »

Il eut des amis fidèles comme Arnault, La Harpe et bien d'autres : ils vantent la sûreté de son commerce, sa bonté, sa générosité. « Le tableau de ton intérieur — écrivait l'un d'eux, d'Atilly, — celui du bonheur de tes femmes, dont j'ai été témoin, tant d'autres détails sont précieux à mon amitié. »

Le plus bienveillant des témoins de son existence fut l'excellent Gudin de la Brenellerie. Dans toutes les circonstances de sa vie de commerçant et d'homme de lettres, Beaumarchais trouva en cet ami un compagnon dévoué, prudent, raisonnable, un peu à la façon de Sancho Pança. On a été, sur la foi du *Journal* de Collé, jusqu'à prétendre que Gudin

fut le véritable auteur des écrits attribués à Beaumarchais. En émettant cette idée saugrenue, on avait, sans doute, négligé de lire les élucubrations dramatiques ou historiques de cet honnête écrivain : elles sont rassurantes pour la gloire de son ami.

Éditeur des œuvres de Beaumarchais, Gudin défendit son souvenir, le mieux qu'il put. Il avait composé pour son buste le quatrain suivant :

> Bon père, bon mari, bon maître, ami sincère,
> Simple dans le procès, fier dans l'adversité,
> Auteur original, homme à grand caractère,
> Il sut dans tous les temps garder sa liberté.

Mais il ne s'en tint pas à cette épigraphe. Il rédigea une histoire complète de Beaumarchais : ce manuscrit a été publié seulement il y a quelques années. L'exactitude des détails n'en fait pas toujours le mérite. Mais on y sent une telle chaleur d'affection, une telle sincérité d'admiration, qu'il est glorieux pour Beaumarchais d'avoir éveillé cet enthousiasme dans le cœur de Gudin.

Retiré de la mêlée, l'homme d'affaires était d'une bonhomie cordiale et charmante. En voici un trait rapporté par Loménie. Lorsque Beaumarchais fut emprisonné au For-l'Évêque, un petit garçon de six ans et demi, fils d'un de ses amis, lui avait envoyé sa bourse « parce que, dans une prison, on est toujours malheureux », et en même temps il lui avait

promis de « dire tous les soirs et tous les matins un *Ave Maria* à son intention ». — « Mon petit ami Constant, répondit le prisonnier, j'ai reçu avec bien de la reconnaissance votre lettre et la bourse que vous y avez jointe; j'ai fait le juste partage de ce qu'elles contiennent selon les besoins différents des prisonniers mes confrères et de moi, gardant pour votre ami Beaumarchais la meilleure part, je veux dire les prières, les *Ave Maria*, dont, certes, j'ai grand besoin, et distribuant à des pauvres gens qui souffrent tout l'argent que renfermait votre bourse. »

Beaumarchais, qui tenait à passer pour un « brave homme », aimait à mettre le public dans la confidence de ses enfantillages. Il avait une petite chienne : elle portait à son collier une médaille où était gravé le nom de son maître. Quelqu'un ayant inexactement rapporté cette inscription, lui-même releva l'erreur et c'est par lui que nous connaissons le texte : « Je suis Mlle Follette. Beaumarchais m'appartient. Nous demeurons sur le boulevard. »

Allez donc croire aux calomnies des libellistes contre un homme qui manifeste si puérilement sa tendresse pour les animaux! Et, à la vérité, Beaumarchais n'était point un méchant. Il a pu cruellement blesser ceux qui se sont mis en travers de sa route; il ne s'est acharné sur aucun d'eux. Il

n'était l'homme ni des noirs desseins ni des longues rancunes. « Tous les goûts agréables, disait-il, se sont trop multipliés chez moi pour que j'aie eu jamais le temps ni le dessein de faire une méchanceté. » Il disait vrai : il y avait en lui une bonne humeur active qui le poussait toujours en avant, sans lui laisser le loisir d'être jaloux, avare ou malveillant. Il était inépuisablement gai : voyez la joie que respirent ses comédies et l'ennui qui se dégage de ses drames. Dans ses mésaventures, dans ses procès, dans ses affaires même les plus graves, il trouva toujours matière à facéties, à chansons et à calembours. Ses amis, qui voyaient les périls de ce rire incessant, l'exhortaient à prendre sérieusement les choses sérieuses. Mais il n'avait pas assez médité cette remarque de La Bruyère : « Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer ». Il repoussait les conseils. Le pire des dangers, selon lui, était d'ennuyer. Sa gaîté! c'était le grand argument qu'il invoquait toujours contre les diffamateurs.

Il était généreux. Il laissait rarement sans y répondre les demandes de secours dont il était assailli. Dans l'inventaire dressé après sa mort, il resta plus de neuf cent mille francs de créances, pour sommes prêtées à des malheureux qui appartenaient à toutes les classes de la société. Ses aumônes n'étaient pas toujours désintéressées ; et il avait sou-

vent la charité terriblement tapageuse. On a cependant retrouvé dans ses papiers la trace de quelques bonnes actions dont il ne s'était jamais vanté. On a fouillé toute sa vie, on ne l'a jamais accusé d'avoir offensé quelqu'un sans y avoir été provoqué. Il a beaucoup trafiqué, beaucoup spéculé, jamais personne ne lui a reproché sa ruine ou celle des siens.

Il n'avait point de ressentiment. Il est venu au secours de Mme Goëzman dans la misère.

Nous avons conté sa querelle avec Mirabeau. Or, quatre ans plus tard, il reçoit une lettre de son ennemi. Le couvent des *Minimes* de Vincennes, devenu bien national, est à vendre; Mirabeau songe à l'acheter, mais il a appris que Beaumarchais a manifesté la même intention. « Il n'est pas douteux, écrit-il, que si vous désirez ce joli séjour, vous le paierez beaucoup plus cher que moi, parce que vous êtes beaucoup plus en état de le faire, et, cela posé, je trouverais très désobligeant de hausser à votre désavantage le prix d'un objet auquel je ne pourrais plus atteindre. » La réponse de Beaumarchais est spirituelle : « Je vais répondre à votre lettre, monsieur, avec franchise et liberté. Depuis longtemps je cherchais une occasion de me venger de vous; elle m'est offerte par vous-même et je la saisis avec joie. » Oui, il a pensé à acquérir les *Minimes* : de précieux souvenirs d'enfance l'atta-

chent à ce vieux couvent. Mais que Mirabeau lui laisse seulement le *Jugement dernier* de Jean Cousin placé dans la sacristie et il se gardera bien de couvrir les enchères. « Si vous avez besoin de bons renseignements ou même de mon concours pour la facilité de votre acquisition, parlez, je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez, car, si je suis, monsieur, le plus implacable de tous vos ennemis, mes amis disent en riant que je suis le meilleur de tous les méchants hommes. » Mirabeau remercie et promet que, s'il devient propriétaire du clos, le *Jugement dernier* appartiendra à Beaumarchais : « Mon ambition à cet égard s'augmente d'un vœu; c'est de vous y voir venir chercher les vestiges de la sacristie et avouer qu'il n'est point de fautes inexpiables, ni de colères éternelles ». Et, là-dessus, Beaumarchais donne à Mirabeau « l'assurance la plus sincère d'un total oubli du passé ».

La haine chez lui n'était pas vivace. Une seule fois, il se complut à d'inutiles représailles : ce fut contre Bergasse, qu'il mit en scène sous le nom de Bégearss dans la *Mère coupable*. Mais, pour son excuse, il faut se rappeler que Bergasse l'avait, sans raison, couvert d'outrages; à l'heure même où Beaumarchais écrivait et faisait représenter ce drame, on exploitait contre l'auteur les calomnies de l'avocat dans l'Assemblée comme dans la rue.

Parents, amis, ennemis même, témoignent donc

de la bonté de Beaumarchais, de sa *sensibilité.* Pour ne négliger aucun témoin, il faudrait encore consulter les femmes dont il fut aimé. Mais, ici, l'enquête devient délicate parce que, sous le roi Louis XV, la *sensibilité* s'accordait à merveille avec le cynisme des mœurs, et Beaumarchais fut jusqu'aux moelles un homme de ce temps-là.

Un jour, comme ses adversaires insinuaient que son dévouement à Mme Kornman n'était point désintéressé et que tout était suspect d'un homme qui avait tant aimé les femmes, il leur répondit : « Eh ! pourquoi rougirais-je de les avoir aimées? Je les chéris encore. Je les aimai jadis pour moi, pour leur délicieux commerce, je les aime aujourd'hui pour elles, par une juste reconnaissance. Des hommes affreux ont bien troublé ma vie! quelques bons cœurs de femmes en ont fait les délices. Et je serais ingrat au point de refuser dans ma vieillesse mes secours à ce sexe aimé qui rendit ma jeunesse heureuse! »

Beaumarchais ne disait pas toute la vérité. A l'époque même où il écrivait ces lignes, il avait, dit-on, clouée sur son bureau, une pantoufle en or, celle de sa maîtresse; et, au moment de travailler, il la baisait pour trouver l'inspiration. Plus sûrement encore que la légende de la pantoufle en or, les lettres à Mme Houret de la Marinière prouvent que les hommages rendus par Beaumarchais au

« sexe aimé » n'étaient pas inspirés seulement par « une juste reconnaissance ».

Il avait treize ans lorsqu'il fut amoureux pour la première fois, et amoureux il resta jusqu'à sa mort. C'était sa destinée. D'ailleurs la passion n'était pour rien dans ses innombrables aventures. Il aimait par goût de l'intrigue, par allégresse de vivre. Loménie a exhumé la correspondance de Beaumarchais avec une jeune et charmante créole, Pauline de B... : c'est un triste échantillon de rhétorique amoureuse, tour à tour sensuelle et sentencieuse. A vrai dire, dans le sentiment, il est furieusement empêtré. C'est un bon païen, à la façon des rimeurs de couplets. Sa philosophie de vaudevilliste s'exprimait en ces deux vers :

> Toute femme vaut un hommage,
> Bien peu sont dignes d'un regret.

Puis, cet éternel besoin de changement est le fond même de sa nature. La diversité des objets stimule ses sens de même que son esprit. Il court après le plaisir, comme après la fortune, sur toutes les routes ; et il mène ses entreprises, galantes ou financières, avec le même entrain, la même hardiesse, la même gaîté.

Lorsque la rumeur publique accuse Beaumarchais d'avoir empoisonné ses deux premières femmes, Voltaire écrit à d'Argental : « Un homme vif, pas-

sionné, impétueux comme Beaumarchais donne un soufflet à sa femme et même deux soufflets à ses deux femmes; mais il ne les empoisonne pas ». Plus tard, lorsque Beaumarchais publie les œuvres complètes de Voltaire, il ajoute en note, au-dessous de cette lettre : « Je certifie que ce Beaumarchais-là, battu quelquefois par les femmes, comme la plupart de ceux qui les ont bien aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune ».

Et nous le croyons sur parole. Pour se faire aimer il n'avait nul besoin d'en venir à ces expédients. Son esprit, sa belle stature, le charme de son visage et son insolence de parvenu suffisaient à le rendre irrésistible dans les salons des financiers comme dans les coulisses de l'Opéra. « Il fut aimé, assure Gudin, avec passion de ses maîtresses et de ses trois femmes. » Ses maîtresses, nous les avons entrevues : la charmante marquise de la Croix, qu'il jugea digne d'un roi et dont la miniature fut retrouvée ensevelie sous des dossiers de procès et d'affaires, enveloppée dans un papier où on lisait ces mots d'une écriture très fine : « Je vous rends mon portrait »; — la comédienne Ménard, qu'il voulut tirer des griffes du duc de Chaulnes, et dont l'amour lui valut d'aller en prison; — Mme Houret de la Marinière, qui émut si follement sa verte vieillesse et dont l'amour le sauva des massacres révolutionnaires — et combien d'autres, s'il faut en croire les *Mémoires*

secrets! Mais, sur ce sujet-là, contentons-nous de cette remarque de Sainte-Beuve : « Chez Beaumarchais il y aura toujours un cabinet secret où le public n'entrera pas; au fond il a pour dieux Plutus et le *Dieu des Jardins*, ce dernier tenant une très grande place jusqu'au dernier jour ».

Ses trois mariages débutent ainsi que de galantes aventures. On se rappelle comment Mme Francquet s'en fut un jour demander au jeune horloger Caron de « réparer le désordre d'une montre » et ce qui s'ensuivit. Le roman du second mariage est du même genre. Une amie confie à Beaumarchais qu'une aimable femme, veuve depuis peu, Mme Lévêque, l'a remarqué : on l'invite donc à se trouver le lendemain dans une allée écartée des Champs-Élysées appelée, non sans raison, l'allée des Veuves. Le lendemain, il est au rendez-vous, monté sur un cheval superbe qu'il manie avec grâce, croise le carrosse des deux dames, met pied à terre et demande la faveur de monter dans la voiture. On cause; on se plaît. Beaumarchais propose de venir dîner chez lui; on accepte; on visite sa maison; et en le voyant « entouré de vieux domestiques, entre son père et sa sœur », la jeune veuve comprend, au dire de Gudin, « qu'on peut s'honorer d'un tel mari ». Mais avant de rien terminer, elle fait à Beaumarchais le discours suivant : « Monsieur de Beaumarchais, je suis veuve; je n'ignore pas combien la plupart des

hommes sont peu retenus par les serments qu'ils font aux autels. Je sais combien vous chérissez les femmes; mais vous êtes homme d'honneur, promettez-moi — et je vous en croirai — que vous ne me laisserez pas pleurer dans un lit solitaire en proie à tous les soupçons de la jalousie. » Beaumarchais promet. La veuve le croit. Le mariage est conclu; et, comme il ne dure que trois ans, Beaumarchais tient peut-être sa promesse. Et maintenant, voici comment il rencontre sa troisième femme. C'est après le procès Goëzman et après la représentation du *Barbier* : il est alors dans tout l'éclat de sa popularité. Mlle Willermaula envoie un homme de sa connaissance demander à Beaumarchais de lui prêter une harpe. Beaumarchais répond qu'il ne prête rien, mais que si on veut venir chez lui, il serait heureux de se faire entendre. Mlle Willermaula comprend et se rend chez le musicien. « Leurs cœurs, dit Gudin, témoin attendri de l'entrevue, furent unis dès ce moment d'un lien que nulles circonstances ne purent rompre et que l'amour, l'estime, le temps et les lois rendirent indestructible. »

Cette dernière femme était bonne et spirituelle : sa correspondance avec une de ses amies, naguère publiée, contient quelques pages charmantes. Les infidélités de Beaumarchais ne rebutèrent jamais sa tendresse. Les terribles épreuves qu'elle traversa durant la Révolution ne lassèrent jamais son cou-

rage. De tous les témoignages auxquels Fontanes voulait qu'on recourût pour rétablir la « bonne réputation » de Beaumarchais, nul n'est à la fois plus précieux et plus honorable que celui de cette veuve écrivant peu de jours après la mort de son mari : « Notre perte est irréparable. Le compagnon de vingt-cinq ans de ma vie a disparu et ne me laisse que d'inutiles regrets, une solitude affreuse et des souvenirs que rien n'effacera. Il pardonnait de bonne grâce et oubliait volontiers les injures et les mauvais procédés. Il était bon père, ami zélé et utile, défenseur-né de tous les absents qu'on attaquait devant lui. »

II

Chaque fois que Beaumarchais a entendu autour de lui la rumeur de la mésestime publique, il s'est demandé comment, après avoir tant aimé les siens et tant obligé ses amis, il était le plus décrié et le plus calomnié des hommes. Vingt fois dans ses *Mémoires* contre Goëzman, contre Kornman, contre Lecointre, il a fait son examen de conscience et toujours il a conclu par cette interrogation qui n'était pas un simple artifice oratoire : « Comment donc arrive-t-il qu'avec une vie et des intentions toujours honorables, un citoyen se voie aussi violemment déchiré ? qu'un homme gai, sociable hors de chez lui, solide et bienfaisant dans ses foyers, se trouve en butte à mille traits envenimés ? *C'est le problème de ma vie;* je voudrais en vain le résoudre. » Essayons de découvrir la solution qu'il n'a pas trouvée, et pour cause.

Beaumarchais a vécu dans un temps où la diffamation était effrontée contre les particuliers; des libelles clandestins circulaient alors dans toutes les classes de la société; ils agissaient sur l'opinion d'une façon profonde et redoutable. Ce fut ainsi que se répandirent contre Beaumarchais quelques abominables accusations dont l'histoire a, depuis, fait justice. Mais, dès cette époque, les diffamateurs n'étaient pas assez sots pour s'attaquer à des hommes irréprochables : c'était toujours contre des personnages déjà suspects qu'ils exerçaient leur industrie. Nous connaissons cette tactique. On porte contre un homme une accusation mensongère; mais, le jour où l'on est confondu, on s'est d'avance ménagé une ligne de retraite : « Il n'est pas coupable, c'est possible. Cependant c'était si vraisemblable! » Parfois, pour Beaumarchais, on est sorti de la vraisemblance. Mais il était bien de ceux qui appellent la diffamation, non seulement par le tapage qu'ils font dans le monde, mais aussi par ce je ne sais quoi d'impudent et de louche dans la conduite de la vie, qui tout de suite donne crédit aux pires calomnies.

A force de « s'arraisonner », lui-même crut, un jour, avoir découvert le mot de l'énigme. S'il avait subi tant d'injures, c'était qu'à cause de ses aptitudes diverses, il n'avait été d'aucun état, d'aucune profession, d'aucune coterie; il avait donc été partout un

objet de mépris ou de jalousie pour les hommes spéciaux. Musicien, les gens de l'art le détestaient. Inventeur, il n'était pas du corps des mécaniciens. Poète, on le renvoyait à l'horlogerie. Auteur dramatique, on le traitait d'homme d'affaires. Plaideur, les avocats le jalousaient. Financier, on lui objectait ses chansons. Imprimeur, il avait pour ennemis les fabricants et les marchands. Commerçant, il était dénigré par les armateurs. Négociateur, il était méprisé par les bureaux des ministères... Et il s'écriait : « Qu'étais-je donc ? je n'étais rien que moi, et, moi, tel que je suis resté, libre au milieu des fers, serein dans les plus grands dangers, faisant tête à tous les orages, menant les affaires d'une main et la guerre de l'autre, paresseux comme un âne et travaillant toujours, en butte à mille calomnies, mais heureux dans mon intérieur, n'ayant jamais été d'aucune coterie, ni littéraire, ni politique, ni mystique, n'ayant fait de cour à personne, et partout repoussé de tous. »

Le jour où il crut avoir enfin résolu le « problème de sa vie », Beaumarchais, on le voit, n'était pas en veine de modestie. Et il s'avançait un peu, le musicien des petits concerts de Versailles, le protégé de Paris-Duverney, l'agent du vieux Maurepas, quand il affirmait n'avoir jamais fait de cour à personne. Il y a tout de même un peu de vérité dans cet essai d'apologie. Quelque métier qu'il fît, Beau-

marchais était un « amateur » et, comme tel, odieux aux gens du métier. Il a donc connu les inimitiés implacables que toujours excite une intelligence souple, propre à des tâches diverses. Ceux que leurs goûts ou leur médiocrité parquent dans un compartiment de la société font payer cher les joies de la liberté aux esprits nomades et, en toute occasion, les traitent avec la haine qu'on doit aux intrus ou le mépris que méritent les transfuges.

Voilà sans doute bien des attaques expliquées. Mais, tout en confessant ses ennemis, Beaumarchais s'est bien gardé de se confesser soi-même.

On sait jusqu'où l'a entraîné sa manie d'intriguer. On connaît quelques-unes de ses machinations les plus hardies : le déguisement ecclésiastique pour duper les créanciers de Mme Francquet, la tragicomédie des brigands d'Allemagne pour mystifier Louis XVI, Marie-Thérèse et le public, l'invention des faux corsaires pour tromper les Anglais. Il avait la rage de l'artifice. Or, lorsqu'on a surpris un homme en flagrant délit de mensonge et de fourberie, on ne peut s'empêcher de suspecter tous ses dires et tous ses actes, même ceux dont l'apparence est la plus honnête. Les nécessités de la vie ont obligé Beaumarchais à des tâches assez répugnantes, — disons le mot, à des besognes de policier. La manière dont il s'en est acquitté ne

démontre pas avec une suffisante évidence que son caractère fût supérieur à ces bas emplois.

Un de ses amis lui écrivait un jour : « Avec le cœur d'un honnête homme, tu as eu toujours le ton d'un bohème ». Il en avait le ton et il en avait aussi les attitudes et les mœurs. L'effronterie de sa vie épouvantait les gens les moins austères. Il était, comme il l'a cent fois répété, « heureux dans son intérieur ». Mais il l'était sans discrétion, sans tact, sans vergogne. Il faisait au public les honneurs de ses félicités domestiques avec un mauvais goût infatigable; il ouvrait à deux battants les portes de sa maison; il parlait à tout propos de sa vie privée; il racontait aux passants qu'il aimait son père, qu'il aimait ses sœurs, qu'il aimait sa fille, et donnait libéralement le spectacle de ses affections, de ses intimités et de ses faiblesses. Plus d'une fois ce fut la calomnie qui le provoqua à ses épanchements. Mais à voir la joyeuse complaisance avec laquelle il insistait alors sur sa défense, on devine combien il lui plaisait de vivre, d'écrire et d'aimer sur la place publique. Il avait pris comme emblème un tambour avec cette devise : *Silet nisi percussus.* L'emblème était bon, mais la devise ne valait rien : il y avait des jours où le tambour roulait tout seul. Quand, après dix années de liaison, Beaumarchais se résolut à épouser Mlle Willermaula et à légitimer ainsi sa fille Eugénie, rien ne l'obligeait à porter cette action honorable à

la connaissance du public. Il trouva bon pourtant d'écrire une lettre emphatique à sa femme et de faire circuler dans tout Paris les copies de cet étrange billet de faire-part. Il avait la nostalgie du scandale.

Avec l'impudeur d'un bohème, il avait aussi l'insolence d'un parvenu. Là-dessus, ses contemporains sont unanimes et lui-même s'est défendu contre ce reproche sans énergie. Il se reconnaissait de la « fatuité ». Il supportait mal l'ivresse des victoires et, malgré sa rare adresse, poussait trop loin ses avantages. Souvent ses générosités sentaient le parvenu.

Mais sur ce mot de *parvenu*, appliqué à Beaumarchais, quelques éclaircissements sont indispensables.

Il était noble, ayant payé la somme qu'il fallait pour sortir de roture. Son parchemin pouvait, à la rigueur, le protéger contre quelques avanies de courtisans. C'était, du reste, tout ce qu'il en attendait. Il savait bien qu'au temps où il vivait, la noblesse ne conférait plus que de rares avantages dans l'État ou dans la société. Rien dans les coutumes ni dans les costumes ne distinguait plus alors le gentilhomme de l'homme du Tiers. Dans les salons, de simples plébéiens comme Voltaire, d'Alembert ou Chamfort faisaient aussi bonne figure que les gens de cour. L'esprit au XVIII^{e} siècle avait presque les mêmes droits que la naissance. La noblesse n'était donc plus qu'une

sorte de préjugé platonique, d'autant plus choquant, il est vrai, qu'il ne répondait à rien dans la réalité sociale.

Si Beaumarchais n'avait été qu'un littérateur, s'il n'avait été que l'auteur de *Figaro*, il n'eût pas été à proprement parler un *parvenu*. N'ayant point subi les rebuffades de la société, il n'aurait eu besoin, pour s'imposer, ni d'arrogance, ni d'ostentation. Mais il ne fut dramaturge qu'à ses heures de loisir; le théâtre ne fut pour lui qu'un simple divertissement. C'était non par les lettres, mais par l'argent qu'il prétendait se faire une place dans le monde. Or les temps n'étaient pas révolus : à la fin du XVIII[e] siècle, la richesse n'inspirait encore par elle-même ni estime ni considération. Sans doute, depuis le commencement du siècle, par le trafic et la spéculation, le Tiers Etat s'était enrichi; comme il s'était fait le banquier de la royauté et de la noblesse, il les tenait l'une et l'autre à sa merci, et à ce point de vue, la Révolution ne devait être que l'expropriation forcée de débiteurs mis en état de banqueroute. Mais si l'argent était déjà puissant, il avait encore contre lui le préjugé de tous; et de ce préjugé-là Beaumarchais n'a jamais triomphé.

Peu d'hommes à cette époque ont vu d'une façon aussi claire que l'avènement de l'argent était proche. Elevé à l'école d'un des plus remarquables financiers de son temps, Paris-Duverney, Beaumarchais

fit honneur à son maître. Il n'a point réussi dans toutes ses spéculations ; en maintes circonstances, il fut égaré par une imagination trop chimérique. Mais tout, dans le monde et dans la vie, lui apparaissait sous l'aspect d'une affaire, d'une « bonne affaire ». Et à ce tour d'esprit on reconnaît le véritable « homme d'argent ».

Sainte-Beuve a finement observé « à quel point l'argent prend d'importance dans sa manière de prouver et de raisonner » ; et il a relevé dans ses *Mémoires* de la période révolutionnaire toute une série de gageures et de défis à l'anglaise : « Je déclare que je donnerai *mille écus* à celui qui prouvera que j'aie jamais eu chez moi, depuis que j'ai aidé généreusement l'Amérique à recouvrer sa liberté, d'autres fusils que ceux qui m'étaient utiles à la chasse ; autres *mille écus* si l'on prouve la moindre relation de ce genre entre moi et M. de Flesselles... Je déclare que je paierai *mille écus* à qui prouvera que j'ai des souterrains chez moi qui communiquent avec la Bastille... Que je donnerai *deux mille écus* à celui qui prouvera que j'aie eu la moindre liaison avec aucun de ceux qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'aristocrates... Et je déclare, pour finir, que je donnerai *dix mille écus* à celui qui prouvera que j'ai avili la nation française par ma cupidité quand je secourus l'Amérique... » Cette façon de faire sonner ses écus à tout propos est déjà significative.

Mais voici qui, mieux encore, va déceler « l'homme d'argent » : c'est son goût artistique. Il avait fait construire une belle maison qui était une des curiosités de la capitale : les étrangers de passage à Paris venaient, tous, la visiter, et l'on pense bien que le propriétaire n'était pas d'humeur à fermer sa porte. Elle a été démolie en 1818. Mais on en possède la description et l'inventaire. On peut donc connaître l'esthétique de Beaumarchais : c'était l'esthétique de ces fermiers généraux qui ont été, au siècle dernier, les véritables initiateurs du bric-à-brac moderne, esthétique d'enrichi qui entasse dans son logis les objets d'art de tous les temps et de tous les styles. Dans cette maison, pêle-mêle, on voyait des statues antiques, des paysages d'Hubert Robert, des cariatides italiennes, des marqueteries françaises, etc., et dans le jardin des pelouses à l'anglaise, des berceaux, des temples grecs, des ponts chinois ornés de clochettes. Aujourd'hui cette façon d'entendre la décoration est si bien d'accord avec le goût général, que sa paradoxale incohérence ne nous choque presque plus. Mais, au XVIII^e^ siècle, elle n'était pas encore tombée dans le domaine public. Les financiers en conservaient le désastreux privilège. Avec ses bibelots de prix et son luxe disparate, la maison de Beaumarchais trahissait les sentiments et les ambitions de celui qui en avait conçu le plan et dirigé l'ornement.

Il n'avoua jamais — peut-être ne s'avoua-t-il jamais à lui-même — que le désir de s'enrichir avait été le grand mobile de sa vie. Dans une sorte de dialogue des morts, on lui a prêté cette parole : « J'ai toujours eu pour but, durant toute ma vie, de ne rien faire ni rien dire qui ne me conduisît à quelque détermination utile à mes intérêts. » Mais cet aveu, d'ailleurs véridique, est un propos de dialogue des morts. Vivant, Beaumarchais protesta toujours de son zèle pour le bien public : « Ce qui m'anime, en tout, disait-il, c'est l'utilité générale ».

Il est certain que, parfois, son intérêt particulier se trouve d'accord avec l'intérêt général.

Lorsque, durant la guerre avec les Anglais, au lendemain de nos désastres maritimes, il va dans tous les ports de France pour relever le courage et échauffer le patriotisme des armateurs, il s'abandonne à un généreux élan de cœur, — qui d'ailleurs ne nuit en rien aux affaires de la maison *Rodrigue Hortalez et Cie*.

Lorsqu'il défend la cause des auteurs dramatiques et se jette, pour assurer leurs droits, dans le plus terrible des guêpiers, lorsque, à la tête de la société qu'il a fondée, il obtient des assemblées révolutionnaires des lois sur la propriété littéraire, là, comme partout, il obéit à son éternel souci des questions d'argent ; mais en cette affaire il est désintéressé. Lui-même est hors cause lorsqu'il écrit dans un

de ses *Mémoires* : « On dit aux foyers des théâtres qu'il n'est pas noble aux auteurs de plaider pour le vil intérêt, eux qui se piquent de prétendre à la gloire : on a raison, la gloire est attrayante ; mais on oublie que, pour en jouir seulement une année, la nature nous a condamnés à dîner trois cent soixante-cinq fois ; et si le guerrier, le magistrat ne rougissent pas de recueillir le noble salaire dû à leurs services, pourquoi l'amant des Muses, obligé de compter avec son boulanger, négligerait-il de compter avec les comédiens ? » Or Beaumarchais n'est pas obligé de compter avec son boulanger. Il n'est « l'amant des Muses » qu'entre deux affaires. Et que sont les recettes de ses comédies auprès des millions qui passent par les caisses de sa maison de commerce ?

Pareil désintéressement est rare dans la vie de Beaumarchais. Est-il besoin de rappeler son voyage en Espagne, ses missions en Angleterre, ses trafics avec l'Amérique et tant d'autres affaires où la pensée de faire fortune fut, bel et bien, la seule règle de sa conduite ?

Était-il donc de mauvaise foi quand il affirmait n'avoir jamais été inspiré que par l'intérêt public ? Assurément non. Mais il appartenait à la race de ces hommes qui ont pullulé depuis la Révolution et qu'on appelle des « hommes d'affaires ». Pour eux, il ne saurait y avoir de conflit entre l'intérêt public et l'intérêt privé ; car, sincèrement, ils jugent que

le succès de leurs propres affaires profite à tout le monde et qu'ils rendent service à l'État lorsqu'ils s'enrichissent. S'ils sont politiciens, un heureux hasard veut qu'en toute occasion les destinées de la patrie soient liées à la prospérité de leur fortune ; s'ils sont financiers, seuls de mauvais Français peuvent dédaigner les prospectus de leur banque ; s'ils sont entrepreneurs de journaux, dès que le tirage de leurs feuilles s'élève, ils s'écrient qu'il ne faut désespérer ni du bon sens ni de l'avenir de la France. Dans cette conviction généreuse ils puisent, d'ailleurs, la force de mépriser, au besoin, l'honnêteté commune, car on doit au bien public le sacrifice de quelques scrupules. C'est une morale spéciale, une conception particulière de l'intérêt général qui, avant 1789, n'était pas encore très répandue. Beaumarchais fut un précurseur.

On a souvent tenté d'expliquer d'une autre façon le caractère de ce joyeux aventurier : on a découvert, pour son immoralité, des excuses tirées de l'histoire. Après tout, a-t-on dit, Beaumarchais fut victime du temps et des circonstances ; ses faiblesses sont celles de tous les hommes de son époque ; il a subi la contagion de l'exemple ; il a accepté, comme il a pu, les nécessités de l'état social où il a vécu ; ses facultés étaient supérieures à sa condition et s'il a, plus d'une fois, passé par les portes basses, c'est que les autres étaient fer-

mées au fils d'un horloger ; de notre temps, Beaumarchais eût pu donner libre carrière à son génie d'entreprise et satisfaire ses grandes ambitions, tout en demeurant le plus droit et le plus délicat des hommes....

C'est un jeu d'imagination bien scabreux que de transporter un personnage historique dans un milieu différent de celui où il a vécu et de raisonner ensuite sur une telle conjecture. Mais, l'hypothèse admise, nous serions enclins à en tirer des conclusions beaucoup moins favorables à la gloire de Beaumarchais.

L'argent, depuis la Révolution, a vaincu bien des défiances. La richesse donne plus sûrement le pouvoir et la considération ; aussi excite-t-elle davantage la convoitise des ambitieux. Les tentations sont devenues plus fortes. Les mœurs sont aussi peut-être devenues plus faciles. Méditez cette anecdote contée par Mme Lebrun dans ses *Souvenirs* :

« Le comte de Vaudreuil dut se repentir d'avoir accordé sa protection à l'auteur du *Mariage de Figaro*. Peu de temps après cette représentation, Beaumarchais lui fait demander un rendez-vous, qu'il obtient aussitôt, et il arrive à Versailles de si bonne heure que le comte venait à peine de se lever. Il parle alors d'un projet de finance qu'il vient d'imaginer et qui devait lui rapporter des trésors; il finit par proposer à M. de Vaudreuil des

sommes considérables s'il veut se charger de faire réussir l'affaire. Le comte l'écoute avec le plus grand calme, et quand Beaumarchais a tout dit : « Monsieur de Beaumarchais, lui répond-il, vous ne « pouviez venir dans un moment plus favorable, car « j'ai passé une bonne nuit, j'ai bien digéré, jamais « je ne me suis mieux porté qu'aujourd'hui; si vous « m'aviez fait hier une pareille proposition, je vous « aurais fait jeter par la fenêtre ».

En ce siècle-ci, lorsque des spéculateurs s'avisent de proposer des marchés pareils à celui qu'offrait Beaumarchais au comte de Vaudreuil, on a un peu perdu l'habitude de les jeter par la fenêtre ou même de les pousser à la porte. Sans doute, on trouve aujourd'hui beaucoup de braves gens capables d'imiter sinon l'esprit du moins la probité de M. de Vaudreuil; on en trouve plus qu'on ne croit et surtout plus qu'on ne dit. Mais j'imagine, malgré tout, que Beaumarchais n'eût pas été très différent de lui-même dans une société qui, comme la nôtre, est peu disposée à décourager l'impudence de ceux qui aiment l'argent et méprisent l'humanité.

Il n'est point équitable, non plus, de rejeter sur l'universelle corruption les défaillances de Beaumarchais. Certes, la cour de Louis XV n'était pas une école de morale; et quand, avec un rare cynisme, Beaumarchais expose à Choiseul par quelles roueries il a, pour le bien de la France,

procuré une maîtresse au roi d'Espagne, il sait, sans doute, comme tout le monde, quelle basse intrigue de cour a mérité à ce même Choiseul, avec l'amitié de Mme de Pompadour, l'ambassade de Rome, premier échelon de sa fortune : il doit donc juger qu'un pareil ministre sera indulgent aux jeux de l'amour et de la diplomatie. Mais, après la mort de Louis XV, les mœurs publiques se transforment et le gouvernement de Louis XVI est un des plus honnêtes que la France ait connus. Beaumarchais ne paraît pas s'en apercevoir.

Enfin, ce ne sont pas seulement d'indignes libellistes qui l'ont jugé avec sévérité. Nous avons consulté les témoins de sa vie privée, voici maintenant un témoin de sa vie publique. On ne récusera pas son autorité : c'est Malesherbes. Il écrivait à Beaumarchais, le 31 décembre 1790 :

« Je n'ai jamais pu concevoir, monsieur, pourquoi vous m'avez choisi, depuis trois ou quatre ans, pour le plastron de votre mauvaise humeur, et pourquoi vous ne cessez de m'écrire des lettres très étonnantes sur vos affaires qui ne me regardent pas et dont vous savez que je ne veux pas me mêler.

« Il est encore plus singulier qu'aujourd'hui vous veniez me demander froidement de vous recommander aux gens dont vous avez besoin.

« Est-ce que vous voulez que je vous dise en

termes exprès pourquoi je ne veux pas me mêler de vos affaires? Puisque vous m'y forcez, je vais m'expliquer.

« Vous ne pouvez pas douter que je vous connaisse parfaitement depuis quinze ans, car vous n'avez pas oublié les fâcheuses affaires dans lesquelles vous étiez impliqué et dont il a fallu que je prisse connaissance pour chercher de vous en tirer.

« Je venais de passer trois mois avec vous, vous étiez dans le malheur, je vous donnai des soins pour vous rendre service, je ne pouvais me dissimuler le genre de fautes qui vous avait conduit dans la situation où vous étiez. J'évitai de vous dire ce que j'en pensais, je ne voulais pas humilier un homme très malheureux, vous auriez dû me deviner et me savoir gré de ce ménagement. Depuis ce temps-là, vous avez toujours eu recours à moi dans les occasions où vous avez cru avoir besoin de mon témoignage. Je vous ai toujours rendu ce que je vous dois sur vos talents dont j'ai grande opinion.

« Mais je me suis abstenu de parler de vous sur aucun autre article, je ne voulais ni vous desservir, ni tromper ceux à qui je parlais.

« Dans ce moment-ci vous sentez bien que, ceux à qui vous avez affaire n'ayant pas besoin de mon suffrage pour savoir ce qu'on doit penser de vos talents, je ne puis vous donner aucune recommandation.

« Puisque vous m'avez obligé de vous donner ma façon de penser en termes si clairs, vous sentez aussi qu'il ne peut plus y avoir de relations entre vous et moi. Ne vous donnez plus la peine de m'écrire, non seulement je ne vous répondrais pas, mais je ne lirais pas vos lettres. Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Cette lettre est claire. Il ne s'agit plus ici des outrages payés d'un Mirabeau. C'est l'opinion d'un honnête homme que Ségur appelait « l'un des plus populaires des hommes illustres, le plus juste des ministres, le plus intègre des magistrats ». A quelles « fâcheuses affaires » fait-il allusion? Peut-être aux négociations avec d'Éon. Quoi qu'il en soit, quinze ans avant cette lettre, durant les derniers mois de 1775 et les premiers de 1776, Malesherbes était ministre et avait dans son département la police du royaume. Il avait donc pu voir Beaumarchais à l'œuvre et le juger.

En présence d'un pareil témoignage on ne soutiendra plus que les contemporains de Beaumarchais furent tous, par leur propre immoralité, les complices de ses faiblesses.

Beaumarchais mérita donc ses deux réputations : la bonne, comme la mauvaise. Un brave homme, excellent pour les siens, d'humeur joyeuse et de mœurs faciles, mais en même temps amou-

reux du tapage, possédé du démon de l'intrigue et de la spéculation, vaniteux et hardi, riche d'esprit et dépourvu de sens moral; des vertus de chansonnier avec l'inconscience d'un homme d'affaires ; — bref, une nature riche et compliquée de flibustier bon enfant, cordial et retors, voilà tout le personnage.

CHAPITRE III

FIGARO

Beaumarchais a beaucoup écrit, soit par nécessité, pour la défense de ses intérêts, soit par passe-temps, pour le délassement de son esprit. Ses drames sont justement oubliés : on ne s'avise plus de les représenter sur aucun théâtre. Quant aux *Mémoires*, on ne les lit guère ; on en cite parfois quelques pages éclatantes ; mais ils ont subi le sort de toutes les plaidoiries : le procès jugé, surtout lorsqu'il est jugé depuis cent ans, l'intérêt des débats est bien refroidi. Aujourd'hui le plus grand plaisir du lecteur c'est encore d'y chercher et d'y retrouver l'auteur du Figaro. Figaro ! le Figaro du *Barbier* ! le Figaro de la *Folle journée* ! Ne parlons pas de celui de la *Mère coupable*. On ne reconnaît plus dans ce vieil intendant vertueux et sermonneur le drôle spirituel et hardi qui a dupé Bartholo, et joué Almaviva.

Deux comédies, voilà donc pour la postérité le passeport de Beaumarchais.

Cessât-on de les représenter et même de les lire, Figaro n'en restera pas moins dans l'imagination populaire comme un être vivant et réel, parce qu'il est un type en quelque sorte national. Et d'autre part, quels que soient les révolutions politiques et même les bouleversements sociaux, telles reparties, tels « mots » trouvés par Beaumarchais demeurent les formules proverbiales de la protestation des faibles et des petits contre l'inégalité des conditions. Il y a dans l'œuvre de Beaumarchais deux choses éternelles : un type et une satire sociale.

I

En vertu du judicieux adage de Bridoison : « On est toujours le fils de quelqu'un », des critiques ont voulu rechercher les aïeux de Figaro. Celui-ci, a-t-on dit, est le dernier « des valets de comédie », il n'a point laissé de postérité, mais avant lui, quelle lignée! On est remonté jusqu'à la comédie antique, à ces Dave, à ces Geta, à ces Liban qui mettaient gaiement au service des fils de famille leurs talents de filou et de proxénètes. On a suivi la descendance de ces esclaves dans la comédie de Machiavel, de Pierre de Larivey et de Molière. Enfin on a étudié le Crispin de Regnard et celui de Lesage qui, tout comme Figaro, est rival de son maître.

A ce moment, la généalogie de *Figaro* n'est plus seulement un heureux sujet de dissertation littéraire. Nous tenons là des personnages qui ont quelque ressemblance de famille avec le héros de Beaumarchais.

« Que je suis las d'être valet! Ah! Crispin, c'est

ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute. » Ainsi philosophe le Crispin de Lesage; et, au dénouement, M. Orgon, pardonnant au fourbe et à son complice, leur tient ce discours : « Vous avez de l'esprit : mais il en faut faire un meilleur usage; et pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous les deux dans les affaires ». Quelques années plus tard, Usbek rencontrera ces Crispin et ces Labranche, devenus riches, nobles et insolents, et il écrira à Ibben : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs; c'est un séminaire de grands seigneurs, il remplit les vides des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre; et quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espèce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides. »

Au spectacle de pareilles fortunes, le laquais, resté laquais, perdait le goût de sa condition et, en attendant que M. Orgon le mît dans les affaires, dissertait volontiers sur les injustices de la destinée. Tout en continuant de conduire l'intrigue, de complicité avec Lisette, les valets de comédie au XVIII^e^

siècle ne sont jamais à court de réflexions sur les inégalités sociales. Par là, ils sont les précurseurs de Figaro ; et l'on a relevé telle tirade du Trivelin de Marivaux dont Beaumarchais s'est probablement souvenu. Mais quel est donc le personnage du théâtre qui alors s'abstient de philosopher ? Cependant, de tous ces raisonneurs, le seul qui soit toujours vivant et toujours écouté, c'est Figaro.

Pourquoi ? c'est que, au fond, il n'a presque rien de commun avec le personnage du « valet de comédie ». Il en porte le masque traditionnel ; dans le *Barbier*, il en remplit encore l'office : il mène une intrigue galante au profit d'un grand seigneur. Mais cela n'en fait ni un Mascarille, ni un Crispin. Dira-t-on qu'il est Andalou parce qu'il est affublé d'un costume de *majo*, parce qu'il a les cheveux pris dans une résille et porte une guitare en bandoulière ? Rien de plus simple, rien de plus vulgaire que la figure du laquais fourbe, escroc et proxénète qui est le joyeux *deus ex machina* de toutes nos vieilles comédies ; rien de plus nouveau, rien de plus riche en complexités morales que le Figaro de Beaumarchais.

On lui a cherché d'autres ancêtres, hors du théâtre ; on a évoqué le souvenir de Panurge et celui de Gil Blas. Entre eux et Figaro il y a quelques affinités. Figaro est hâbleur, gouailleur et ergoteur comme Panurge ; mais il n'est ni lâche, ni

cynique : il a une morale, sa morale. Quant à Gil Blas, c'est un homme de ressources et d'esprit, mais il est le jouet des événements. « Ses vices, dit Nisard, lui viennent de ses maîtres », et il finit en homme de bien. Figaro, lui, est toujours supérieur aux événements ; il reste imperturbablement le même; quelles que soient les traverses de sa vie aventureuse. Ses vices lui appartiennent en propre. Il a la passion de la liberté. Il est toujours prêt à la riposte et à la révolte, tandis que Gil Blas considère la marche du monde, attentif à exploiter les faiblesses de ses semblables, mais sans étonnement ni courroux. Mercier, qui n'aimait pas Beaumarchais, a dit une grande sottise en écrivant du *Mariage de Figaro* : « Cette comédie est tout entière dans *Gil Blas* ». A Lesage, Beaumarchais n'a emprunté que la fantaisie d'une mascarade espagnole. Figaro est bien à lui, et pour la meilleure des raisons : c'est lui-même.

En retraçant toute l'existence de Beaumarchais et en jugeant sa moralité, nous estimions que cette figure d'homme d'affaires et de lettres était en elle-même assez curieuse pour mériter l'attention. Mais nous avions, aussi, le dessein de découvrir la clef du *Barbier* et la clef du *Mariage*. Car dans ces deux comédies, Beaumarchais a mis tout ce que lui avait appris l'expérience de la vie, comme, dans le personnage de Figaro, il a mis

toute son imagination, tout son esprit et tout son cœur.

« Supposez les fruits du souvenir! » disait Beaumarchais pour défendre les hardiesses qu'on reprochait à sa *Folle journée*. Il disait vrai. Tout est souvenirs dans ses comédies. — Souvenirs d'adolescence! Nous avons vu Beaumarchais à treize ans confiant à ses sœurs l'histoire de sa première passion, et jouant au naturel Chérubin, *Cherubino* d'*amore*, « le page vif, espiègle et brûlant, comme tous les enfants spirituels » ! — Souvenirs de la cour! C'est à Versailles qu'il a appris le métier de courtisan, soit en le pratiquant pour soi-même, soit en déjouant ceux qui le voulaient pratiquer à ses dépens, métier dont Figaro donne le secret en ces trois mots célèbres : « Recevoir, prendre et demander ». — Souvenirs d'Espagne! C'est de Madrid qu'il a rapporté les noms, les costumes de ses personnages, et aussi les airs de *séguedilles* qu'ils chantent. — Souvenirs du Palais de Justice! C'est à l'audience qu'il a, d'après nature, crayonné Bridoison, comme Doublemain, et ses ressentiments de plaideur lui ont inspiré la fameuse tirade sur les excès de parole où s'emportent les avocats et qui « dégradent le plus noble institut ».... On pourrait, de la sorte, presque à chacune des scènes du *Barbier* ou du *Mariage*, surprendre l'écho des colères et des rancunes de Beaumarchais; et c'est bien là ce qui donne à son œuvre l'accent de la vie, l'éloquence de la passion.

Mais revenons à Figaro. Car, des pieds à la tête, Figaro c'est Beaumarchais. Celui-ci prête, sans doute, à son héros, des aventures fictives : lui-même n'était point un enfant trouvé : jamais il ne fut ni banquier de pharaon ni valet d'un Almaviva. Néanmoins, dans le roman de Figaro, il y a encore un peu du roman de Beaumarchais : essais littéraires et financiers, emprisonnements, démêlés avec les « feuillistes, les libraires et les censeurs », etc. Mais c'est surtout l'identité morale des deux personnages qui est frappante. Jamais auteur comique ne s'est livré au public avec un pareil abandon. Beaumarchais n'aimait pas Rousseau; mais s'il est vrai que l'auteur des *Confessions* a inauguré en France la littérature *personnelle*, reconnaissons qu'à ce point de vue du moins, Beaumarchais a été son disciple.

Les contemporains ne s'y étaient pas trompés. Sedaine, bien avant la représentation de la *Folle journée*, avait eu connaissance du manuscrit et il écrivait à son « cher frère en Apollon » : « Votre Figaro m'a fait le plus grand plaisir, et vous vous êtes tellement et si bien rendu maître de ce caractère, qu'on vous croirait un peu Figaro ». *Un peu*, disait Sedaine pour ne pas désobliger son ami qui ne se souciait pas qu'on trouvât la ressemblance trop criante. Mais les ennemis de Beaumarchais avaient moins de scrupule, et à une représentation

du *Mariage*, il tomba du cintre une pluie de petits papiers où était écrite l'épigramme suivante :

. . . .
Mais Figaro!... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur.
Et, pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

Beaumarchais, tout en protestant qu'on faisait trop d'honneur à Figaro, sentait bien que la parenté n'était pas niable. Dans la Préface du *Mariage*, il y pensait sans nul doute quand il défendait son Sosie contre les malveillants : « Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, Figaro m'amuse-t-il au lieu de m'indigner ? C'est que, l'opposé des valets, *il n'est pas*, *et vous le savez*, *le malhonnête homme de la pièce* ; en le voyant forcé, par son état, de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'*il ne ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime et sauver sa propriété*. » Au lieu de *sauver sa propriété*, mettez *faire fortune*, et voilà, du même coup, la justification du personnage et de l'auteur.

La morale de Figaro, c'est celle de Beaumarchais. Elle repose sur une heureuse conciliation de l'intérêt public et de l'intérêt privé : « Le comte : Punir un fripon en se rendant heureux.... — Figaro : *C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur.* » Tous

deux ont le même goût pour la politique et la même façon de la concevoir : « FIGARO : Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage, répandre des espions et pensionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets; voilà toute la politique, ou je meurs! — LE COMTE : Eh! c'est l'intrigue que tu définis! — FIGARO : La politique, l'intrigue, volontiers; mais comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. » Beaumarchais en avait fait beaucoup et à la manière de Figaro. Pour avoir racheté quelques libelles à des Morande, obtenu d'un ancien dragon qu'il s'habillât en femme, et procuré des armes aux « Bostoniens », il s'imaginait assez naïvement connaître le dernier mot de la politique, — comme il connaissait avec *Goddam* le fond de la langue anglaise.

Ayant ainsi donné à son héros ses vues sur la morale et les hommes, Beaumarchais lui prête encore son esprit et son impudence. Vous connaissez l'homme : lisez la scène du *Mariage* où Figaro, pour

mieux nouer son intrigue, avertit tranquillement la comtesse qu'il l'a compromise, en faisant tenir au comte un billet anonyme, tandis qu'il prie Suzanne de se rendre sur la brune au jardin. Comme les deux femmes se récrient : « Écoutez donc, réplique-t-il, les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot. » Et c'est vraiment le mot de Beaumarchais. Il a dû le répéter plus d'une fois aux ministres épouvantés de la hardiesse de ses fourberies.

Nous saisissons maintenant la grande originalité du type du Figaro : ce n'est point une *création littéraire*, comme Panûrge, Tartufe, Turcaret, Gil Blas, Hulot, Homais et tant d'autres personnages fictifs que des écrivains ont composés à force d'observation et vivifiés à force d'art. C'est le portrait du peintre par lui-même. L'artiste pour se représenter a passé un habit de carnaval; mais ce sont ses traits, c'est son regard et son sourire.

Comment un simple portrait a-t-il pu perdre son caractère individuel pour prendre une signification aussi large? Certes, le talent de Beaumarchais n'y a pas été inutile; cet écrivain avait la plus éminente des qualités d'un auteur comique : le don de la vie; Almaviva, Bartholo, Suzanne, Rosine sont des personnages que Beaumarchais a rêvés et où il n'a rien mis de lui-même : ils vivent pourtant; Basile et Bridoison sont d'admirables caricatures. Il ne

pouvait pas traiter Figaro, c'est-à-dire lui-même, moins bien que les enfants de sa fantaisie, et c'est pour lui surtout qu'il a été prodigue de ces traits aigus et de ces mordantes reparties où il excellait. Dans la monnaie de nos conversations et de nos disputes, combien de pièces frappées à l'effigie de Figaro !

Cela pourtant n'eût pas suffi à faire de Figaro l'un des personnages les plus populaires de la littérature française. Avec toute sa science de la vie, avec toutes les ressources de son merveilleux esprit, Beaumarchais eût pu composer de ses souvenirs et de ses indignations un chef-d'œuvre dramatique; mais il n'aurait pas transformé sa propre image en un type immortel, si, dans cette image, tout un peuple n'avait pas reconnu certains traits de sa propre physionomie.

Quand l'étude de Loménie sur Beaumarchais parut dans la *Revue des Deux Mondes*, Carlyle écrivit à Montégut une lettre qui se terminait ainsi : « Beaumarchais était après tout une belle et vaillante espèce d'homme et, dans son genre, un brillant *specimen* du génie français ». Carlyle exagère. D'ailleurs, il ne connaissait le personnage que par le livre de M. de Loménie, et, depuis cette publication, on a mis en lumière certaines pages de la vie de Beaumarchais, dont la lecture eût obligé Carlyle à quelques réserves. Mais il reste vrai que

Beaumarchais et Figaro (c'est tout un) sont singulièrement *représentatifs*.

Figaro a quelques-unes des qualités dont un Français tire vanité le plus volontiers, et il a quelques-uns des défauts qu'un Français se pardonne avec le plus de complaisance. Ajoutons tout de suite, pour être justes, qu'il est dénué de certaines vertus dont un Français peut s'enorgueillir.

Il a d'abord la gaîté, l'imperturbable gaîté, que ne lasse aucun revers, que ne rebute aucune infortune, cet optimisme gaulois qui fait l'étonnement et l'envie du monde. S'il s'empresse de rire, c'est, affirme-t-il, pour ne pas être obligé de pleurer. Il le dit : croyons-le. Mais ses larmes, lorsque par hasard il les laisse couler, sont vite séchées. Sa belle humeur est toujours la plus forte ; elle jaillit de source. Voilà un mélange de courage et de légèreté, qui est le fond même du tempérament français. Puis Figaro a de l'esprit, infiniment d'esprit. Toute idée prend chez lui la forme d'une raillerie. « Il n'est bon bec que de Paris », disait Villon : Figaro est trois et quatre fois Parisien. Or cette sorte de gouaillerie est la forme la plus caractéristique de la plaisanterie française. Il y a du Figaro dans Gavroche, il y en a dans Gaudissart, il y en a dans tous ces bohèmes joyeux et « débrouillards » qui peuplent nos comédies et nos romans. La « blague », c'est encore cet esprit-là, un peu dégénéré. Écoutez,

pourtant, les innombrables diseurs de bons mots qui entretiennent la gaîté de la nation, journalistes, vaudevillistes, camelots, placiers, loustics d'atelier ou de chambrée : et dites si Figaro n'est pas leur patron.

Ce bon compagnon est fertile en expédients; il a le goût de l'intrigue, la passion des ruses ingénieuses. Cela, non plus, n'est pas pour nous déplaire. Nous avons une sorte d'admiration pour les faiseurs de « bons tours ». Tout de suite nous leur découvrons cette excuse qu'il vaut mieux duper que d'être dupe : notre sentiment sur eux n'a pas changé depuis le *Roman du Renart.* Nous détestons le mensonge et l'hypocrisie, mais les fourberies d'un intrigant trouvent en nous des juges trop indulgents. Nous n'en voulons pas à Figaro des moyens qu'il emploie pour enlever Rosine ou défendre Suzanne. Il n'est pas méchant, donc il n'est pas malhonnête : c'est par un tel raisonnement que le public absout volontiers les personnages de théâtre et même les autres. Mauvaise tête et bon cœur, voilà le héros de tous les vaudevilles. Pas de bon mélodrame sans un chenapan cordial. Les historiens ont toujours un sourire en prononçant le nom de Talleyrand. Les badauds ne peuvent se défendre d'une certaine sympathie pour les « aimables canailles ». C'est la morale du cœur; grâce à elle, nous pouvons admirer un homme sans cesser

de le mépriser. Elle est favorable à Figaro. Et c'est ainsi qu'il est devenu une sorte de personnage symbolique.

Après la Révolution les mœurs nouvelles n'étaient pas faites pour rendre moins populaire le type créé par Beaumarchais. Délivré de la tyrannie des puissants, libre de toutes les entraves sociales qui le retenaient, Figaro s'est rapidement poussé dans le monde. On l'a bientôt vu occuper tous les emplois, tous les postes, toutes les fonctions. Il a en route perdu sa lancette, sa guitare et parfois aussi son esprit; mais il n'a gagné ni délicatesse ni scrupules. Il s'est vite enrichi, ayant acheté le domaine d'Aguas Friscas, devenu bien national. Et depuis! quelle fortune! Il a fondé des sociétés, lancé des émissions, machiné des krachs. Sa grande œuvre, c'est le journalisme. On ne lui objecte plus maintenant que « l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires ». Un journal a quatre pages; du titre à la signature du gérant, il y a place pour tout : un barbier intelligent et avisé peut y injurier les ministres, tutoyer le Grand-Turc, raisonner sur l'esthétique et célébrer aussi les mérites de ses pâtes et de ses rasoirs. Les lettres et les affaires font excellent ménage. Figaro est dans son élément. C'est lui qui invente toutes les combinaisons de la réclame et toutes les roueries de la publicité, ce qui ne l'empêche pas de censurer les mœurs, de répriman-

der les gouvernants et de veiller à l'équilibre de l'Europe. Enfin, comme l'amour de la politique se concilie, non moins bien que celui des lettres, avec l'esprit des affaires, voici Figaro à la tribune. N'insistons pas sur ce dernier avatar....

L'œuvre de Beaumarchais est comme un triple miroir où se réfléchissent l'esprit de l'auteur, le tempérament d'un peuple et les mœurs d'un siècle.

II

Alexandre Dumas fils écrivait en 1869 : « Si Beaumarchais, en jetant le *Mariage de Figaro* au nez de son époque, n'a pas aidé au mouvement des idées et des faits extérieurs au théâtre, s'il n'a pas été révolutionnaire-émeutier comme un journaliste ou un tribun, comme Camille Desmoulins ou Mirabeau, je ne sais pas ce que je dis. » Il y a dans ce jugement une part de vérité. Certes le prodigieux succès du *Mariage de Figaro* ne fut pas seulement le symptôme d'un état d'esprit révolutionnaire : la comédie de Beaumarchais a profondément agi sur le sentiment public. Mais un Beaumarchais « révolutionnaire-émeutier » à la façon de Camille Desmoulins, ou même de Mirabeau, quelle légende !

Quand on recherche la portée politique et sociale d'un livre ou d'une comédie, il faut distinguer trois questions diverses, que Dumas semble avoir confon-

dues : Qu'est-ce que l'écrivain a voulu mettre en son œuvre? Comment les contemporains l'ont-ils comprise? Comment l'histoire l'a-t-elle interprétée?

En lisant les *Mémoires* et la correspondance de Beaumarchais, on est surpris de s'apercevoir, comme le dit Loménie, que « ses idées politiques se ressentaient peu de l'effervescence de son esprit ». L'auteur du *Mariage de Figaro* n'avait rien d'un émeutier. Il n'a jamais songé à abattre la maison où le sort l'avait fait naître. Il trouvait un peu étroit et un peu mesquin le logis qu'on y réservait aux fils d'horloger; mais, après tout, il jugeait la demeure habitable.

En 1799, comme il désirait qu'on l'envoyât en Amérique pour y représenter la République et poursuivre le recouvrement de ses créances, il trouvait bon d'adresser à Talleyrand un de ses anciens mémoires en faveur des insurgés américains et il ajoutait : « Offrez-le de ma part au Directoire exécutif : il y reconnaîtra *l'esprit libre et républicain qui m'animait dès ce temps-là*, les vérités que j'y disais à nos incapables ministres, quand tout ce qui existe en France était à genoux devant eux! »

Talleyrand dut sourire à cette lecture. Beaumarchais n'était ni un républicain ni un libéral de la veille.

En 1775 il écrivait au roi de France : « Le malheureux peuple anglais, avec sa frénétique liberté,

peut inspirer une véritable compassion à l'homme qui réfléchit. Jamais il n'a goûté la douceur de vivre paisiblement sous un roi bon et vertueux. Ils nous méprisent et nous traitent d'esclaves, parce que nous obéissons volontairement; mais si le règne d'un prince ou faible ou méchant a fait quelquefois un mal momentané à la France, jamais cette rage licencieuse que les Anglais appellent liberté n'a laissé un instant de bonheur et de vrai repos à ce peuple indomptable. » Voilà pour le libéral.

En 1778, dans un de ses mémoires contre le comte de la Blache, il écrivait : « Non qu'il faille oublier ce qu'on doit dans le monde aux rangs élevés! Il est juste au contraire que l'avantage de la naissance y soit le moins contesté de tous, parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, qualités ou vertus des aïeux de celui qui le reçoit, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut refusé; parce que si, dans une monarchie, on retranchait les rangs intermédiaires entre le peuple et le roi, il y aurait trop loin du monarque au sujet. » Voilà pour le républicain.

Fut-il même un libéral du lendemain? Pas davantage. Dès septembre 1789, nous le voyons fort épouvanté des excès de la Révolution : « O citoyens! s'écrie-t-il, quels fruits de la liberté! Ce sauvageon amer a grand besoin d'être greffé sur *de sages lois réprimantes.* » L'immense succès du *Charles IX* de

Chénier lui paraît un scandale et il engage vivement (9 novembre 1789) les comédiens à en cesser les représentations : « Nous avons plus besoin d'être consolés par le tableau de la vertu de nos ancêtres qu'effrayés par celui de nos vices et de nos crimes ». Et lorsqu'en 1790 l'Opéra reprend *Tarare*, Beaumarchais en modifie le dénouement avec une timidité qui lui mérite les sifflets des patriotes, bien qu'il ait célébré l'institution du divorce et le mariage des prêtres.

Beaumarchais, aventurier et homme d'affaires, est tout le contraire d'un spéculatif. Il se soucie peu de politique et encore moins de métaphysique. Comme le prince de Conti, à son lit de mort, refuse de recevoir l'extrême-onction et que les exhortations de l'archevêque de Paris demeurent inefficaces, Beaumarchais, à force d'éloquence, triomphe des résistances du moribond, ce qui ne l'empêche pas, quelques années plus tard, de chansonner les mandements de l'archevêque. Peu de temps avant sa mort, il publie dans le *Journal de Paris* deux lettres indécentes sur *Voltaire et Jésus-Christ*. Mais on a retrouvé une pétition adressée par lui, en 1791, aux *officiers municipaux* pour qu'on augmentât le nombre des messes dans les églises de son quartier.

Un tel homme n'est révolutionnaire ni par tempérament ni par intérêt. Au fond c'est un conservateur,

anarchiste par boutade, comme beaucoup de conservateurs français.

Il ne veut ni bouleverser la société ni changer la constitution de l'État; non! mais il y a de grands abus dont il a souffert! Il croit la noblesse une excellente institution; mais à Versailles des nobles lui ont trop crûment rappelé l'état de son père, puis un gentilhomme a voulu le dépouiller de son bien! Il respecte la magistrature; mais des juges lui ont fait perdre ses procès! Il ne croit pas que les lettres de cachet soient inutiles et lui-même en sollicite, au besoin; mais, en vertu d'un ordre arbitraire, on l'a incarcéré au For-l'Évêque! Et le voilà qui crible les abus d'épigrammes, s'élève contre les lettres de cachet, se venge des gentilshommes et berne les magistrats. Puis, un jour, il constate avec surprise que ses représailles ont dépassé le but. La Bastille est démolie. Gentilshommes et magistrats sont traqués par les patriotes. Danton crie au parterre : « *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté. » Et le père de Figaro est incarcéré à l'Abbaye.

Beaumarchais n'était pas homme à faire son examen de conscience et à se demander s'il n'avait pas quelque responsabilité dans des excès qu'il détestait. Il s'est toujours contenté de dire : « Ceci n'est pas mon œuvre ». En avait-il le droit? C'est l'éternelle question de la responsabilité morale de

l'écrivain. Mais, à coup sûr, le *Mariage* ne fut pas l'ouvrage d'un révolutionnaire.

Et pourtant, Beaumarchais est, bel et bien, un précurseur de la Révolution française! C'est que l'auteur propose et que le public dispose. Véritable collaborateur, par ses applaudissements et ses rires, le parterre donne aux satires de théâtre un sens et une portée auxquels le satirique n'avait pas toujours pensé. Le succès du *Barbier* avait été grand. Celui de la *Folle journée* fut prodigieux. Tâchons d'en démêler les causes et pénétrons le sentiment de la foule qui acclamait Figaro.

La philosophie avait depuis longtemps déjà envahi la scène. En 1763 on avait joué une tragédie de *Manco-Capac* où le principal rôle était celui d'un sauvage « qui, selon Bachaumont, débite en vers tout ce que nous avons lu épars dans l'*Émile* et le *Contrat social* sur les rois, sur la liberté, sur les droits de l'homme, sur l'inégalité des conditions ». A Paris, et même à Versailles, où la pièce fut représentée devant la cour, on applaudissait avec fureur le sauvage-philosophe. Et ces maximes ne se rencontraient pas seulement dans les tragédies; les parades, les comédies, les opéras, les opéras-comiques en étaient encombrés. Cette philosophie de théâtre était apprêtée, ennuyeuse, glaciale. Mais, malgré tout, elle forçait les bravos du public et flattait la plus chère de ses manies.

Survient Figaro : celui-là n'est plus le raisonneur qui, à chaque moment, interrompt l'action dramatique pour dire son mot sur l'homme, la société et la liberté. Avec Beaumarchais, c'est du choc des caractères que jaillit l'étincelle ; la satire et l'intrigue ne sont plus juxtaposées ; elles se mêlent emportées par un même souffle de verve et de gaîté. Si par aventure la *philosophie* montre encore le bout de l'oreille, c'est, pour parler comme Sedaine, « une philosophie en *Polichinelle* à faire étouffer de rire ». Et voilà une première nouveauté qui transporte le parterre.

Ajoutez au charme de l'esprit et de l'intrigue un autre attrait, « le plus pénétrant de tous pour un monde qui raffole de Parny... C'est l'appel aux sens, l'éveil des sens qui fait toute la verdeur et toute la saveur de la pièce. Le fruit mûrissant, savoureux, suspendu à la branche, n'y tombe pas, mais semble toujours sur le point de tomber ; toutes les mains se tendent pour le cueillir, et la volupté, un peu voilée, mais d'autant plus provocante, pointe, de scène en scène, dans la galanterie du comte, dans le trouble de la comtesse, dans la naïveté de Fanchette, dans les gaillardises de Figaro, dans les libertés de Suzanne, pour s'achever dans la précocité de Chérubin. » (Taine, *Ancien Régime*.)

Enfin, applaudir Beaumarchais c'est fronder le pouvoir. A la première du *Barbier de Séville*, tout

le monde connaît les interminables démêlés de l'auteur avec les censeurs. A la première du *Mariage de Figaro*, tout le monde sait que la pièce est depuis quatre ans interdite et que le roi ne l'a autorisée qu'à son corps défendant. La seule représentation est déjà un triomphe, dont Beaumarchais n'a pas tout l'honneur. La foule a conscience qu'elle-même a plus fait pour l'issue de la bataille que l'auteur avec toutes ses démarches, ses ruses et ses intrigues. Et cette bataille c'est, selon le mot de Monsieur, frère du roi, « contre le gouvernement » qu'elle a été engagée et gagnée. Le parterre, en applaudissant la *Folle journée*, célèbre sa propre victoire. C'est l'avènement d'un pouvoir nouveau qui a peu à peu grandi dans l'État depuis la mort de Louis XIV. C'est vraiment le sacre de l'opinion publique.

Gaîté de l'intrigue et scandale du succès, tout séduit, tout amuse les spectateurs et ils ont vite fait de tirer de la comédie de Beaumarchais la conclusion que l'auteur a seulement entrevue. Ils vont droit au fond même du sujet : l'antithèse de Figaro et d'Almaviva. Beaumarchais a beau protester qu'on se méprend sur son intention et qu'Almaviva « se voit toujours humilié sans être jamais avili », on ne l'écoute pas. Il n'y a pour personne ni doute ni hésitation : une satire de la noblesse de naissance, voilà l'essentiel du *Mariage de Figaro*. C'est ainsi que les bourgeois le comprennent : Figaro vient à point pour

surexciter leur amour blessé; en leur donnant l'occasion d'une première revanche, celle du rire, il les met en goût de représailles. Les nobles l'interprètent de la même façon. « Les grands seigneurs, dit la baronne d'Oberkirch, ont ri à leurs dépens et, ce qui est pis encore, ils ont fait rire les autres. *Ils s'en repentiront plus tard*... Beaumarchais leur a présenté leur propre caricature et ils ont répondu : « C'est cela, nous sommes fort ressemblants ». Étrange aveuglement ! »

Ils s'en repentirent. Ce fut contre eux, et non contre le gouvernement royal, que se fit la Révolution. « Qui le croirait? dit Rivarol. Ce ne sont ni les impôts, ni les lettres de cachet, ni tous les autres abus de l'autorité, ce ne sont point les vexations des intendants et les longueurs ruineuses de la justice qui ont le plus irrité la nation, c'est le préjugé de la noblesse, pour lequel elle a manifesté plus de haine. » Or c'était tout justement ce préjugé qu'en 1784 bafouaient, ruinaient et le rire insultant des plébéiens du parterre et le rire inconsidéré d'une aristocratie en déroute.

Le rôle de l'histoire est toujours de choisir, dans la confusion des événements, certains faits ou certaines œuvres afin de leur donner un aspect symbolique. C'est ce qui est advenu pour le *Mariage de Figaro*. Incertain dans la pensée de l'auteur, déjà plus net dans l'esprit des premiers spectateurs, le

caractère révolutionnaire de cette comédie a frappé plus vivement encore les témoins de la Révolution française. Geoffroy, réactionnaire en politique comme en littérature, écrivait un jour dans le feuilleton des *Débats* : « *Figaro représente le tiers état, le comte Almaviva la noblesse.* Telle est la clef de toutes les balivernes qu'on a si ridiculement exaltées et qu'on eût renvoyées aux tréteaux de la foire, si elles n'eussent caché un sens mystique cher aux penseurs de ce temps-là ». Au temps où écrivait Geoffroy ce sens n'avait plus rien de mystique. Et, depuis, ni les spectateurs ni les gouvernements ne s'y sont jamais trompés. Durant près d'un siècle, jusqu'aux dernières années du second empire, on n'a jamais représenté la *Folle journée* sans coupures.

Que reste-t-il aujourd'hui de la satire de Beaumarchais ?

Les attaques contre la noblesse n'ont plus maintenant qu'un intérêt historique. Le privilège de la naissance persiste dans nos mœurs ; en pleine démocratie, nous en avons chaque jour la preuve ; mais s'il assure encore à certains hommes une prééminence mondaine, il ne peut redevenir le lien d'une caste. Les lois de la Révolution, la création d'une aristocratie nouvelle par Napoléon et surtout l'em-

pire de l'argent ont achevé l'œuvre des philosophes du XVIII[e] siècle.

Toutes les indignations de Figaro en faveur de la liberté de la presse nous laissent aussi terriblement froids. Cette liberté-là, nous la possédons sans réserve. On s'en accommode; on s'y résigne. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que les « sottises imprimées » ont une certaine importance, même « aux lieux où l'on n'en gêne pas le cours ». Il faut bien avouer aussi que « la liberté de blâmer » n'a pas toujours rendu l'éloge beaucoup plus flatteur. Et ces réflexions mélancoliques nous gâtent un peu l'éloquence de Figaro.

Heureusement pour la mémoire de Beaumarchais, malheureusement pour l'humanité, il reste dans la satire des parties qui ne périront pas. Ces comédies, déjà vieilles d'un siècle, sont encore actuelles et le seront probablement toujours.

Bridoison n'a point cessé de faire rire le parterre. La France a chassé ses rois, guillotiné son aristocratie, fait des émeutes, des révolutions, bouleversé ses lois civiles, ses finances, sa constitution : la *forme* est demeurée sacrée. On ne vend plus les charges; comme le souhaitait Bridoison, on les donne : la *forme* des procédures est intangible. Ce bon juge avait de l'expérience, il savait que « tout finit par des chansons ». Les spectateurs de 1789 avaient peut-être la bonhomie de croire à l'effi-

cacité des couplets; ceux de 1897 n'ont plus de ces illusions; seulement les chansons continuent de les divertir.

Ce qui fait, par-dessus tout, l'éternel à-propos de la comédie de Beaumarchais, c'est qu'elle demeure la plus ardente comme la plus vaine des protestations contre l'inégalité des conditions. Tant qu'il y aura des grands et des petits, des riches et des pauvres, des hommes d'esprit dans la bohème et des médiocres au pouvoir, Figaro gardera son prestige. Il n'est donc pas près de le perdre.

Des rêveurs avaient pu croire qu'en abolissant le préjugé de la naissance, ils fondaient l'égalité. Le préjugé de l'argent a eu vite fait de créer des inégalités nouvelles, et la plainte de Figaro est toujours opportune. Si quelque auteur dramatique avait su exprimer les jalousies, les colères et les indignations qu'a déchaînées la tyrannie de l'argent, peut-être aujourd'hui la diatribe de Beaumarchais nous semblerait-elle démodée. Mais peu d'écrivains ont tenté de le faire, aucun n'y a réussi. L'entreprise passait-elle les forces de ceux qui l'ont essayée? ou bien serait-ce une loi du théâtre, qu'on ne peut attaquer sur la scène que des abus ou des préjugés à demi condamnés déjà par les mœurs? Quoi qu'il en soit, l'unique personnage du théâtre français qui reste l'interprète des humiliés, c'est Figaro — interprète peu recommandable, nous l'avons montré

— mais le seul, après tout, qui ait su traduire la plainte de l'orgueil humain meurtri par les lois et la société. Sous le second empire, Giboyer a *figarisé* avec plus d'esprit que d'à-propos contre des hobereaux ridicules et des bourgeois bouffis d'orgueil ; il n'a pas fait oublier son modèle.

CHAPITRE IV

LES MÉMOIRES ET LE THÉATRE DE BEAUMARCHAIS

I

Dans un de ses mémoires contre Goëzman, Beaumarchais allégua l'exemple des *Provinciales* pour se justifier « d'avoir répandu à pleines mains le sel de la gaîté sur les discussions les plus sérieuses ». Imprudemment des commentateurs ont été plus loin : ils ont comparé Beaumarchais à Pascal et mis en parallèle les *Provinciales* et les *Mémoires*. Ils ont joué là un mauvais tour à leur auteur.

Les qualités de Beaumarchais lui appartiennent, il ne doit rien à Pascal. Le rapprochement ne peut donc que mettre en lumière les défauts de ses brillants pamphlets. Opposer les *Mémoires* aux *Provinciales*, c'est nous faire voir en un clin d'œil les raisons qui font la fragilité des premiers et l'éternité

des secondes. Certes, aujourd'hui les disputes des casuistes nous passionnent aussi peu que le procès des quinze louis. Mais dans les querelles des jésuites et des jansénistes il s'agissait, au fond, de la destinée du christianisme et d'un problème moral propre à intéresser l'humanité tout entière. A l'arrière-plan de l'affaire Goëzman nous n'apercevons qu'une émeute de badauds contre un Parlement impopulaire, un simple épisode d'histoire politique.

La comparaison littéraire est plus fâcheuse encore pour Beaumarchais. Les *Provinciales* sont un des chefs-d'œuvre de la langue française. Le style de Pascal, dit Nisard, est, « de tous les grands styles du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, le plus soutenu. Tout y est de choix, et tout y est naturel. Ni la sévérité n'en gêne la liberté, ni la liberté n'y produit le relâchement. Rien n'y est vague, et rien n'y est commun. On ne fait pas de choix dans les œuvres de Pascal... » C'est tout le contraire qu'il faut dire du style de Beaumarchais, nous le verrons tout à l'heure.

« Ces mémoires, disait La Harpe, sont d'un genre et d'un ton qui ne pouvaient avoir de modèle, car il n'y en avait pas d'exemple. » Ce genre et ce ton sont ceux de l'éloquence judiciaire. Beaumarchais, en plaidant sa propre cause, a été un grand avocat, peut-être le plus grand des avocats français. Avant lui, le barreau n'avait rien produit de comparable aux mémoires contre Goëzman ou contre

La Blache. Il a allégé, simplifié, éclairé, animé la vieille plaidoirie. Voltaire écrivait à propos du quatrième mémoire : « Il n'y a point d'histoire mieux contée et *surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie* ». La force et la clarté de la dialectique, voilà les premiers mérites des factums de Beaumarchais.

Il sait, comme personne, les recettes, les habiletés et les roueries du métier de plaideur. Il classe son dossier avec une merveilleuse adresse; il débrouille les faits et donne tout de suite aux juges l'opinion que la cause est simple : ses exposés sont des chefs-d'œuvre. Il sait disposer ses preuves, jeter les plus faibles en avant et ménager les meilleures pour le suprême engagement, lorsque l'ennemi est déjà fatigué et le public amusé par les escarmouches. Il trouve les ironies et les saillies qu'il faut pour relever une mauvaise raison; il donne à la calomnie l'accent des indignations généreuses; il abrite ses attaques et ses insultes contre les particuliers en protestant de son respect pour leur état ou leur fonction. Il coupe de commentaires adroits et d'interjections véhémentes la lecture des documents; par des retours opportuns, il ramène l'attention sur les arguments essentiels; il va de résumé en résumé, poussant toujours sa discussion en avant, et nous communique l'impression qu' « à mesure qu'on avance, le tableau se nettoie ».

Mais cet avocat est en même temps un auteur comique : il anime les personnages et les met en scène. Les portraits d'Arnaud de Baculard, de Marin, de M. Goëzman, de Mme Goëzman, sont demeurés célèbres; la confrontation avec Mme Goëzman est une scène de comédie si parfaite qu'on l'a jouée telle quelle à Versailles sur le théâtre des Petits Appartements; les dialogues ont une vivacité et un naturel admirables; les attitudes sont prises sur le vif; le décor est indiqué en quelques traits justes et pittoresques. Les spectateurs du *Barbier de Séville* purent applaudir sans surprise; tous avaient lu le quatrième mémoire et Beaumarchais y était déjà tout entier.

Le sens du théâtre, et même du théâtral, ne lui fait jamais défaut. Regardez plutôt ce bref tableau de la comparution de l'accusé devant le Parlement, toutes chambres assemblées : « En approchant de la salle de la séance, un grand bruit de voix confuses me frappait sans m'émouvoir; mais j'avoue qu'en y entrant, un mot latin prononcé plusieurs fois à haute voix par le greffier qui me devançait, et le profond silence qui suivit ce mot, m'en imposa excessivement : *Adest*, *adest* : il est présent, voici l'accusé, renfermez vos sentiments sur son compte. *Adest!* me sonnera longtemps à l'oreille. A l'instant je fus conduit à la barre de la cour. *A l'aspect d'une salle qui ressemble à un temple*, *au peu de lumières qui la rendaient auguste et sombre*, *à la majesté*

d'une assemblée de soixante magistrats uniformément vêtus et tous, les yeux fixés sur moi, je fus saisi du plus profond respect et, (faut-il avouer une faiblesse ?) *la seule bougie qui fût sur la table* où s'appuyait M. Doé de Combault, rapporteur, *éclairant le visage d'un conseiller du Parlement* accoté sur la même table, de M. Gin, en un mot (M. Gin était de ses ennemis déclarés), je le crus, par la place où je le voyais, chargé spécialement de m'interroger, et je me sentis le cœur subitement resserré, comme si une goutte de sang figé fût tombée dessus et en eût arrêté le mouvement. »

Dans le style comme dans le caractère de Beaumarchais il y a de l'excellent et du pire, de l'amphigouri et de la naïveté, de l'insolence, de l'incohérence et de l'équivoque.

L'auteur des *Mémoires* n'a point de culture classique et il abonde en citations latines, comme tous les écrivains qui savent peu le latin. Il a dû, lui-même, forger laborieusement son outil à force de travail et de lectures. On l'a regardé comme une sorte d'improvisateur, et la furieuse activité de sa vie l'a souvent condamné à des besognes hâtives. Mais les innombrables ratures de ses brouillons prouvent qu'il ne se contentait pas du premier jet.

Son imagination était abondante. Les *Mémoires* sont remplis de charmantes images et de métaphores heureuses. — « La variété des peines et des

plaisirs, des craintes et des espérances est le vent frais qui met le navire en branle et le fait avancer gaîment dans sa route. » — « Toutes les affaires ont deux faces, comme tous les agioteurs ont deux mains. » — « Marin n'a jamais été pour moi qu'un pont volant jeté légèrement sur le ravin pour atteindre l'ennemi à la rive opposée. » Il possédait l'élan oratoire, une sorte d'allégresse presque lyrique, et souvent ses périodes ont du nombre et de l'ampleur. Enfin il aimait les vieux tours et les vieilles locutions; il prenait à Régnier ses façons de parler franches et vigoureuses; il connaissait bien Rabelais, dérobait à propos son vocabulaire et tenait de lui le secret de ces accumulations de mots consonnants qui blasonnent un personnage d'une manière si comique. On a dit parfois que les romantiques furent les premiers à chercher dans la pratique des écrivains du XVIe siècle un moyen de revivifier la langue classique épuisée, desséchée. Mais, à ce point de vue, ils avaient eu des précurseurs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Beaumarchais fut de ceux-là.

Malheureusement, dans ses écrits comme dans sa vie, il manquait de goût et de discernement; sa nature primesautière était dénuée de sens critique. Il le savait bien. Les lectures qu'il faisait de ses drames et de ses comédies, avaient pour principal objet de surexciter la curiosité publique ; mais il en profi-

tait aussi pour écouter les critiques des auditeurs, et il en tenait compte. Il consultait les comédiens. Il acceptait docilement le jugement du parterre et, entre deux représentations, corrigeait, émondait et remaniait ses pièces. Au moment où il écrivait les mémoires contre Goëzman, un véritable conseil de parents et d'amis le soutenait dans la lutte et lui donnait de précieux avis sur la forme de ses pamphlets. Il dut à tous ces collaborateurs d'heureuses inspirations et d'utiles retouches. Mais le temps pressait. Et, d'ailleurs, les défauts de Beaumarchais étaient de ceux qui ne se corrigent jamais, ils tenaient au fond même de son esprit.

Il avait pour la grammaire et la syntaxe ce grand mépris qu'on passe volontiers aux hommes d'action, s'ils n'ont pas en même temps la prétention d'être des écrivains. Or la langue de Beaumarchais est trop recherchée, trop apprêtée pour avoir le droit d'être incorrecte : elle fourmille d'expressions dont la bizarrerie souligne l'impropriété. Il « sacramente » des mots nouveaux, à la façon de Mercier, auteur de la *Néologie*; mais ces nouveautés, hélas! ne sont pas toujours de belles trouvailles. Aussitôt que la verve languit, la phrase se relâche, traîne, s'enchevêtre.

Relevant dans une lettre de Beaumarchais une tournure assez barbare, Sainte-Beuve écrivait : « Beaumarchais est plein de ces locutions incor-

rectes et de néologismes de tous genres; *on ne les compte pas avec lui* ». Un exégète de Beaumarchais, M. Lintilhac, a voulu les compter. Il a épluché les quatre mémoires de l'affaire Goëzman et a noté toutes les « taches » qu'un puriste y peut découvrir : elles sont nombreuses. Il n'en conclut pas moins que ces « mémoires ont leur place marquée dans tout recueil des chefs-d'œuvre de la prose française ». Au lieu de « prose », disons « éloquence » française. Beaumarchais se fût contenté d'un pareil éloge, lui qui demandait qu'on ne jugeât point « un mémoire au criminel sur les principes d'un discours académique ».

Les autres mémoires ne valent ceux de l'affaire Goëzman ni par le style, ni par la verve. Mais ils ont un mérite presque égal, si on ne considère que l'art du plaidoyer. Dans les mémoires pour la Cour d'Aix, l'ironie est déjà moins alerte et la gaîté plus forcée. Mais l'argumentation est claire, habilement ordonnée. Rien de plus souple, rien de plus vivant et à la fois de plus probant que les pages où le plaideur présente une à une les lettres autrefois échangées entre lui et Paris-Duverney et tire de ces débris de correspondance la preuve de son intimité avec le vieux financier. Dans les mémoires contre Kornman, écrits à la hâte, il semble que le polémiste vieilli ait cette fois perdu ses ressources, son esprit et son audace. Mais le talent de l'avocat n'a point fléchi.

« L'éloquence que j'ambitionne, dit-il, est la désirable clarté. » Elle ne lui fait jamais défaut dans cette cause, la meilleure peut-être et la plus généreuse qu'il ait plaidée.

Quant à ses mémoires à la Convention, on a été pour eux d'une surprenante injustice. La Harpe les trouvait ennuyeux, et ce jugement sommaire a été répété par beaucoup d'autres critiques. Reconnaissons que les négociations relatives à l'achat des fusils hollandais sont, en elles-mêmes, d'un intérêt médiocre, que Beaumarchais se perd dans d'insignifiants détails, que son récit traîne souvent en longueur. Mais, malgré tout, c'est là un beau document d'histoire, la peinture dramatique des vilenies et des incohérences de la bureaucratie révolutionnaire. Même, de temps en temps, le Beaumarchais de jadis se retrouve dans la peinture des hommes et des choses.

Prisonnier à l'Abbaye, il est un matin conduit à sa mairie et introduit dans le bureau de surveillance, présidé par M. Panis. Écoutez et voyez la scène : « On vous a, dit M. Panis, rendu compte de l'examen de vos papiers. Il n'y a là-dessus que des éloges à vous donner ; mais vous avez parlé d'un portefeuille sur l'affaire de ces fusils que vous êtes accusé de retenir méchamment en Hollande, et ce portefeuille-là, ces deux messieurs l'ont déjà vu ; ils ont même dit que nous en serions étonnés (c'étaient

les deux municipaux qui avaient levé les scellés). — Monsieur, je brûle de vous le dire et le voici. » Je prends l'une après l'autre toutes les pièces que l'on vient de lire. Je n'étais pas à la moitié, que M. Panis s'écria : « Messieurs, *c'est pur! c'est pur!* Ne vous « semble-t-il pas ainsi? » Tout le bureau s'écria : « *C'est pur!* Allons, messieurs, c'est bien assez. Il « y a quelque horreur là-dessous. » — On décide donc de donner à Beaumarchais une attestation *honorable de civisme et de pureté.* — « Un M. Berchères, secrétaire, dont les regards bienveillants me consolaient et me touchaient, écrivait cette attestation, lorsqu'un *petit homme aux cheveux noirs, au nez busqué, à la mine effroyable*, vint parler bas au président.... Vous le dirai-je, ô mes lecteurs? C'était le grand, le juste, en un mot le clément Marat. Il sort. M. Panis, *en se frottant la tête avec quelque embarras*, me dit : « J'en suis bien désolé, monsieur, mais je ne puis vous mettre en liberté. Il y a une nouvelle déclaration contre vous.... » Et on ordonne de nouvelles perquisitions.

Le tableau — il y en a beaucoup de semblables dans les *Six Epoques* — est d'une belle touche, sobre et puissante.

II

Entre la comédie et la tragédie classiques, le XVIIIe siècle a créé un genre nouveau : le drame. Ce fut Beaumarchais, dit-on, qui le premier fit usage du mot pour dénommer une de ses pièces. Mais il n'est pas l'inventeur du genre. *Eugénie* est représentée en 1767. Or La Chaussée, l'auteur du *Préjugé à la mode*, de *Mélanide*, de la *Gouvernante* et de tant d'autres « comédies larmoyantes », est mort en 1754. Le *Fils naturel*, suivi des *Entretiens*, de Diderot a paru en 1757. Enfin le *Philosophe sans le savoir* de Sedaine a été joué en 1765. Beaumarchais, bien que le pathétique semble peu son affaire, se jette dans le « genre dramatique sérieux », parce qu'il a le goût aventureux et la passion des nouveautés.

Il a d'ailleurs les dehors et les allures d'un homme sensible. Il n'échappe pas à cette fureur d'attendrissement qui est un des traits de mœurs les plus comi-

ques de son époque. Il est bien d'un temps où des financiers placent dans leurs maisons « l'Autel de la Bienfaisance », et élèvent dans leurs jardins « le Temple de l'Honneur », où, pour le plaisir de montrer la beauté de son âme, tout le monde pleure, sanglote, se pâme, s'évanouit et s'embrasse. Il est, à la façon de ses contemporains, « bon, sensible et vertueux ». Il doit donc partager leur engouement pour un théâtre tout d'effusions et de larmes. Richardson est le maître de toutes les imaginations et c'est lui que Beaumarchais invoque dans l'*Essai* qu'il place en tête de son *Eugénie*.

Une autre raison le rattache encore à l'école de Diderot. Le drame, c'est la protestation littéraire de la bourgeoisie, devenue riche et puissante, contre l'aristocratique tragédie, dont les seuls personnages sont des princes et des seigneurs. M. Jourdain et George Dandin sont las de figurer dans des comédies où toujours on les berne. Beaumarchais, fils d'un horloger, élève de Paris-Duverney, et qui a pâti de l'insolence des grands, n'est pas fâché d'attendrir le parterre sur les vertus et les infortunes des gens de sa classe. Il a écrit les *Deux Amis* « pour honorer, dit-il, les gens du tiers état »; et quand il veut défendre le drame, il répond ironiquement à ses critiques dans la Préface du *Barbier* : « Présenter des hommes d'une condition moyenne, accablés et dans le malheur, fi donc! On ne doit

jamais les montrer que bafoués. Les citoyens ridicules et les rois malheureux, voilà tout le théâtre existant et possible, et je me le tiens pour dit; c'est fait; je ne veux plus quereller avec personne. »

Après Diderot, et en se séparant de lui sur quelques points, il esquisse une poétique du « genre dramatique sérieux ». Les considérations dont il fait précéder *Eugénie* ont l'allure d'une sorte de manifeste.

Il ne veut pas qu'on lui objecte les règles, « épouvantail des esprits ordinaires ». En quel genre a-t-on vu les règles produire les chefs-d'œuvre? Il est temps d' « intéresser un peuple et de faire couler ses larmes sur un événement tel qu'en le supposant véritable et passé sous ses yeux entre des citoyens, il ne manquerait jamais de produire son effet sur lui ». La tragédie est immorale parce qu'elle est dominée par la fatalité. Ses personnages « fastueux », rois et héros, ne sont que des « pièges tendus à notre amour-propre ». L'éclat du rang n'ajoute rien à la pitié que nous inspirent leurs malheurs. « Plus l'homme qui pâtit est d'un état qui se rapproche du mien et plus son malheur a de prise sur mon âme. » Les révolutions d'Athènes et de Rome ne sauraient donc intéresser « le sujet paisible d'un État monarchique du XVIII[e] siècle ». Au contraire, le « Drame touchant puisé dans nos mœurs » l'émeut et l'attendrit. Le spectacle de la vertu persécutée, mais

toujours glorieuse, fait couler les larmes de l'homme sensible, l'engage à des retours sur soi-même et le rend meilleur. Le « genre sérieux » tiendra le milieu entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante. Enfin, pour se rapprocher davantage de la vérité, il devra être écrit en prose. Un style simple, « sans fleurs ni guirlandes », est celui qui lui conviendra. Sa véritable éloquence est celle des situations....

Est-il besoin de s'attarder à toutes ces théories? Il y a longtemps que la cause du drame est gagnée sur la scène française. Aujourd'hui les genres sont si bien confondus que certains auteurs trouvent le mot de *drame* encore trop précis et appellent simplement des *pièces* leurs ouvrages dramatiques. La controverse, depuis longtemps éteinte, n'a donc plus qu'un intérêt historique. D'ailleurs, ce n'est point à propos de Beaumarchais qu'il convient de l'exposer en détail. L'auteur de l'*Essai sur le drame sérieux* n'est qu'un disciple de Diderot : sa poétique ne lui appartient pas. Quant à l'auteur d'*Eugénie*, des *Deux Amis* et de la *Mère coupable*, ses œuvres plaident faiblement en faveur de son système.

Le « sujet » d'*Eugénie* est de ceux qui sont propres à émouvoir un public : c'est l'éternel roman de la fille séduite et abandonnée. D'*Eugénie* à la *Denise* de Dumas fils, il a tenté beaucoup de dramaturges et il est probable que la série n'est pas close.

Le point de départ du drame de Beaumarchais

est d'une terrible invraisemblance. Eugénie, à l'insu de son père, a cru épouser un lord, le comte Clarendon. Mais le mariage a été simulé et c'est un domestique déguisé qui a fait l'office de ministre. Cette donnée admise, les trois premiers actes sont menés avec adresse. Les scènes où Eugénie découvre la ruse dont elle a été victime et apprend que son séducteur va épouser une riche héritière sont ingénieusement exécutées. Il y a de l'émotion dans l'aveu qu'elle fait à son père de ses imprudences et de son malheur. Mais à partir du quatrième acte, le drame se perd dans une inextricable confusion d'incidents, de surprises et de coups de théâtre. Les caractères sont de pure convention. On comprend très mal la volte-face de Clarendon, qui, après avoir machiné le faux mariage et sacrifié Eugénie déjà enceinte, revient brusquement à de meilleurs sentiments et retrouve « le bonheur avec Eugénie, la paix avec soi-même et l'estime des honnêtes gens ». Un des personnages affirme, il est vrai, que « l'âme d'un libertin est inexplicable ». C'est s'en tirer à bon compte !

Beaumarchais craignait qu'on lui reprochât d'avoir écrit ce drame « trop simplement ». Un de ses amis, raconte-t-il, ayant entendu lire la version primitive d'*Eugénie*, l'avait engagé à en émonder le style, et lui avait tenu le propos suivant : « Ayez la vertu d'être moins élégant et vous serez plus vrai »;

et il n'avait pas hésité à suivre ce conseil. Il eût pu pousser sans dommage plus loin la crainte de l'élégance; car il y a encore dans le texte définitif du drame de la déclamation et de la recherche. Néanmoins, si l'on compare *Eugénie* aux productions de Diderot, la supériorité de Beaumarchais est évidente. Son intrigue est invraisemblable et embrouillée, ses caractères sont faiblement dessinés, son style est souvent apprêté; mais, du moins, le dialogue a déjà dans son tour et dans sa marche de la vivacité, du naturel. Les personnages ne s'expriment pas, comme dans le *Fils naturel* ou dans le *Père de famille*, par des interjections incohérentes, que Diderot considérait comme le langage de la passion. Voltaire disait, après avoir causé avec Diderot : « Cet homme n'est pas fait pour le dialogue ». Dès son premier essai dramatique, on pouvait dire tout le contraire de Beaumarchais.

Mêmes qualités dans les *Deux Amis, ou le Négociant de Lyon*. Le dialogue y est plus alerte encore que dans *Eugénie*, et le mouvement scénique est plus franc, plus rapide. Mais toute la pièce repose sur un « postulat » absurde. Un commerçant de Lyon, Aurelly, va être mis en faillite s'il ne reçoit des fonds qui lui sont annoncés de Paris, mais par une mauvaise chance ces fonds sont justement arrêtés. Son ami, Milac, receveur des fermes, apprend la mauvaise nouvelle, et, pour combler le

déficit, fait passer dans la caisse du négociant l'argent de sa propre caisse. Un fermier général en tournée vient réclamer la recette du receveur. Milac, qui a tout caché à Aurelly, accepte de passer pour un voleur, plutôt que de trahir le secret de son dévouement. Ajoutez à cette historiette héroïque et invraisemblable une intrigue amoureuse entre le fils de Milac et une prétendue nièce d'Aurelly, qui est, en réalité, sa fille naturelle et que voudrait épouser le fermier général en tournée, « homme du monde estimable » .... Et vous comprenez pourquoi ce drame, le moins bon que Beaumarchais ait écrit, n'obtint jamais aucun succès. Son auteur — après le *Barbier de Séville* — s'obstinait pourtant à considérer les *Deux Amis* comme « le plus fortement composé » de ses ouvrages.

L'autre Tartufe, ou la Mère coupable, est postérieur au *Barbier* et à la *Folle journée*, dont il est la suite. Il ne devait pas en être la fin : car Beaumarchais méditait, dans sa vieillesse, une quatrième pièce, intitulée : *la Vengeance de Bégearss, ou le Mariage de Léon*. Après avoir lu la *Mère coupable*, on hésite à regretter que les forces lui aient manqué pour faire une tétralogie de la trilogie de Figaro.

En composant la *Mère coupable*, il se flattait d'avoir combiné dans un plan *complexe* l'intrigue et le pathétique, et d'avoir ainsi réalisé ce qu'il appelait un drame intrigué. Par son double titre, il indiquait déjà

les deux éléments qu'il avait voulu fondre en cet ouvrage. *L'autre Tartufe* : sujet de comédie. *La Mère coupable* : sujet de drame. Il est inutile d'ajouter qu'avec Beaumarchais comédie et drame ont un même but, celui de moraliser les spectateurs. C'est pourquoi au-dessous du double titre on lisait : drame moral.

Les ruses abominables de Bégearss contrecarrées par les honnêtes stratagèmes de Figaro, voilà l'intrigue. Un méchant, un « tartufe de mœurs », s'est introduit dans une famille, en a surpris les secrets et prétend les exploiter pour dépouiller ses amis ; seul un intendant plein de vertu et d'adresse a flairé la trahison; et c'est lui qui démasque le scélérat : la joute eût pu être intéressante. Malheureusement les deux adversaires n'ont plus ni la vie, ni l'entrain dont Beaumarchais avait animé les personnages de sa comédie. Figaro est fourbu; il refuse le « vil salaire », lui si preste à ramasser des dots sous les grands marronniers ; il est devenu outrageusement moral : il est ennuyeux! Quant à Bégearss, c'est un gredin d'une infamie vraiment trop uniforme. Il n'a plus rien d'humain. C'est un fantoche, un épouvantail — le prototype de tous les « traîtres » de mélodrame.

Le pathétique vaut mieux que l'intrigue dans la *Mère coupable*. Toutes les circonstances qui préparent l'action sont d'un romanesque invraisemblable ;

les scènes sont souvent amenées par des incidents puérils; c'est un désolant accessoire de théâtre que l'écrin à double fond où sont les secrets de *Madame* Almaviva. (Remarquez que les personnages, en 1792, avaient perdu leurs titres; Beaumarchais les leur restituera sous le Directoire.) Mais la scène du quatrième acte où l'épouse coupable balbutie, les mains jointes, des phrases de prière, sans rien répondre aux menaces de son mari, est tragique et poignante. Elle éclate, avec une beauté inattendue, au milieu de ce drame enfantin : l'accent a une simplicité et une sincérité qui étonnent, parmi tant de galimatias : car jamais Beaumarchais n'a rien écrit qui soit à la fois plus plat et plus confus que la *Mère coupable*. Cette scène est la seule de tout son théâtre « sérieux » qui pourrait encore émouvoir une foule et lui arracher des larmes.

La mode fit le succès passager d'*Eugénie* et de la *Mère coupable*. Puis le nom de Beaumarchais maintint ces deux drames au répertoire de la Comédie-Française pendant la première moitié de ce siècle : on les jouait du reste assez rarement.

Du vivant de Beaumarchais, ils furent représentés sur toutes les scènes de l'Europe. Garrick donna à Londres une adaptation d'*Eugénie*. Gœthe en fit jouer une traduction sur le théâtre de Weimar dont il était directeur. On sait, du reste, quel écho trouvèrent en Allemagne les théories de Diderot et de Mercier

sur la *tragédie bourgeoise. Eugénie* fut aussi traduite en russe et jouée sur un théâtre de Moscou vers 1770. Cette représentation excita de violentes polémiques littéraires. Un auteur dramatique célèbre, Soumarokov, se déchaîna contre le genre nouveau, en invoquant les lois du goût, la protection de l'impératrice et l'autorité de Voltaire.

Aujourd'hui les drames de Beaumarchais sont passés à l'état de « curiosités littéraires ». On en peut dire autant des œuvres dramatiques de La Chaussée, de Diderot, de Mercier. Le *Philosophe sans le savoir* de Sedaine a seul survécu parmi tant de drames oubliés.

Dans *les Époques du théâtre français*, M. Ferdinand Brunetière a montré pourquoi de cette réforme du théâtre il n'est sorti, au XVIII[e] siècle, que des œuvres médiocres. Les réformateurs avaient de l'esprit, de l'éloquence et même, comme Beaumarchais, de l'habileté. Mais ils prétendaient restaurer sur la scène le naturel et la naïveté. Ces qualités-là n'étaient pas précisément les plus éminentes de leur génie ou de leur talent. Ils voulaient fonder un théâtre qui enseignât la vertu. Or « un La Chaussée qui avait débuté par des contes grivois, un Diderot qui, jusqu'à son dernier jour, n'a pas cessé d'écrire des romans plus que licencieux, un Beaumarchais qui eut plus d'une partie d'un aventurier, un Mercier même, l'ami de Restif de la Bretonne, n'avaient

que des titres insuffisants à se poser, comme on dit, en prédicateurs de morale ». Et le succès du bon Sedaine, qui n'était point un grand écrivain, s'explique par une rencontre heureuse : il était naïf, probe et vertueux, sa sensibilité allait sans grimace ni déclamation; il était simplement l'homme de son œuvre. Pour les autres dramaturges du XVIII[e] siècle, leur insuccès se justifie « par le contraste fâcheux de leurs mœurs et de leurs prétentions ».

III

Lorsqu'il s'agit des comédies de Beaumarchais, plus de contrastes fâcheux entre l'homme et l'œuvre. On s'en est déjà aperçu quand, sous le voile de la fable dramatique, nous avons découvert l'auteur lui-même. Mais si cette sorte de convenance morale explique la vie prodigieuse dont est animé le personnage de Figaro, il nous reste à rechercher comment le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* ont été deux grandes nouveautés sur la scène française et comment ils ont, mieux que toutes les théories et tous les manifestes, renouvelé l'art du théâtre.

L'originalité de Beaumarchais est d'avoir restauré la comédie d'intrigue. Lui-même l'a plusieurs fois répété, il a voulu, avant tout, amuser le spectateur par l'*imbroglio* de l'action.

Il est évident qu'il n'y a pas de pièce sans une

intrigue, si ténue soit-elle. Point d'action dramatique sans une péripétie et un dénouement : c'est la loi fondamentale du théâtre. Mais tantôt l'intrigue est un simple expédient pour présenter au public soit le développement d'un caractère, soit un tableau de mœurs; tantôt elle est le principal de l'ouvrage et prétend divertir par ses surprises et ses complexités. Dans ce dernier cas la comédie s'appellera une comédie d'intrigue.

Telle a été la comédie française jusqu'à Molière : elle imitait alors le théâtre italien et le théâtre espagnol qui, lui-même, devait tant à l'Italie. Voltaire a prétendu que le *Menteur* est « une pièce d'intrigue et de caractère ». Mais ce qui fait notre plaisir à la comédie de Corneille c'est moins la vérité — contestable — du caractère de Dorante que l'imprévu des coups de théâtre provoqués par ses éternelles menteries. Molière écrit d'abord de pures comédies d'intrigue : l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux*. Mais, à mesure que grandit son génie, il renonce aux fantaisies de l'*imbroglio*; la peinture des hommes et des mœurs tient une place plus grande sur son théâtre; dans le *Misanthrope*, l'intrigue est réduite au minimum.

L'imitation inconsidérée de Molière a pesé sur tout le théâtre du XVIII^e siècle. Parce que — en quelques-uns de ses chefs-d'œuvre — Molière avait su intéresser par la seule vérité du tableau, parce

qu'il avait parfois méprisé les ressources de l'intrigue, tous les auteurs dramatiques crurent devoir se priver d'un des plus sûrs moyens de divertir le public. Les uns, comme Lesage ou comme Dancourt, furent de remarquables peintres de mœurs. Les autres, comme Gresset ou comme Piron, de charmants versificateurs. Marivaux mit dans ses comédies, avec une certaine sensibilité qu'on dirait empruntée à la tragédie de Racine, une légère et poétique fantaisie qui était, sur notre scène, une précieuse nouveauté. Destouches, avec ses élégances de diplomate en retraite, a fait des comédies « de bonne compagnie ». Mais toutes les œuvres de ces hommes d'esprit ont, maintenant, quelque chose de lointain et de fané. Elles n'excitent plus le rire, si elles l'ont jamais excité. Et faire rire restera toujours le propre de la comédie.

Cependant on riait alors, mais ailleurs qu'à la Comédie-Française. Regnard, il est vrai, avait composé pour elle quelques comédies d'intrigue, comme les *Folies amoureuses* ou le *Légataire universel*. Mais après lui, le genre s'était perdu ou plutôt transformé. Une partie de l'héritage de Molière avait été recueillie par la Comédie-Italienne et les théâtres de la foire. Le public allait se divertir aux parades et aux opéras-comiques. C'était là que l'on conservait les traditions des vieilles tabarinades, et celle de l'*imbroglio* italien.

Le rôle de Beaumarchais a été de réintégrer l'intrigue et la gaîté dans la comédie. « J'ai donc réfléchi, dit-il dans la Préface du *Mariage de Figaro*, que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des Pièces françaises porterait la nation au frivole opéra-comique, et plus loin encore, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté, bannie du Théâtre français, se change en une licence effrénée, où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, et perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, et si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous. » Il eût pu se montrer moins sévère pour « le frivole opéra-comique » et pour la « licence effrénée » des farces populaires : car il avait mis dans le *Barbier de Séville* quelques farces tirées d'une parade que lui-même avait écrite pour les fêtes d'Étioles et qui est parfaitement licencieuse; d'autre part, le même *Barbier* avait été d'abord un « frivole opéra-comique » destiné à la Comédie-Italienne. Mais il a, tout de même, bien vu et bien marqué l'originalité de ses deux comédies : gaîté et habileté de l'intrigue.

C'est un chef-d'œuvre de légèreté, de précision et de clarté que l'intrigue du *Barbier de Séville*. Certes le sujet n'est pas nouveau : on peut retrouver des

situations analogues dans l'*Étourdi*, dans le *Sicilien*, dans les *Folies amoureuses* et dans toute la comédie italienne. Mais ce qui est propre à Beaumarchais, c'est la grâce avec laquelle il enchaîne ces situations, la prestesse avec laquelle il noue, dénoue, puis renoue les fils de l'*imbroglio*, la variété et l'inattendu des coups de théâtre. L'exposition est une des plus brillantes qui soient au théâtre : tout est indiqué ; tout est prévu ; en quelques traits les caractères sont dessinés et l'action n'a plus qu'à courir. On sait de quel train elle va jusqu'au dénouement. Nulle part on n'a tiré du comique des situations, des effets aussi divertissants que dans la scène où Basile survient inopinément, au milieu de la stupeur générale, et regagne la porte, accompagné du célèbre : « Bonsoir, Basile, bonsoir ! » Et avec quel art sont ménagées les surprises du dernier acte ! et avec quelle élégante rapidité tout se termine et se conclut !

Dans le *Barbier* il n'y avait qu'une intrigue. Le *Mariage* est une comédie bien plus touffue. Figaro défend Suzanne contre Almaviva. Mais, en même temps, le comte recherche Fanchette ; Marceline convoite Figaro ; et le page étourdi complique tout par ses baisers à Suzanne et ses romances à la comtesse. L'écheveau est embrouillé. Beaumarchais le dévide avec une dextérité inimitable. Un instant, l'intérêt languit au quatrième acte. Mais le cinquième est vraiment la perfection du genre.

Cette renaissance de la comédie d'intrigue fut — sans parler des audaces de la satire — ce qui frappa surtout les contemporains de Beaumarchais. Ils furent, les uns séduits, les autres irrités par cette grande nouveauté. Le *Mariage* fut considéré comme « une monstruosité littéraire ». C'est ainsi qu'en général on qualifie toute œuvre qui contrarie la routine des modes acceptées.

Selon le *Mercure de France*, « une conception telle que celle de la *Folle journée* annonce de l'esprit, de la gaîté, de la raison, de la philosophie, du talent *et une tête bien organisée* ».

Metra, dans sa *Correspondance littéraire*, dit : « C'est un amphigouri, *un imbroglio, un salmigondis des mieux compliqués* ».

La Harpe, qui était sévère pour la *Folle journée*, écrit dédaigneusement : « Elle n'a d'autre intérêt que celui de la curiosité, mais il suffit dans une pièce à événements, et l'auteur, ayant à fournir une longue carrière, s'est rejeté, pour cette fois, dans tout le tracas des journées *espagnoles*; il a *multiplié les acteurs*, *les épisodes, les incidents, les surprises*, ressources nécessaires de ce genre qui était le sien et qu'il a bien connu ».

Mais l'appréciation la plus intéressante et la plus juste est celle de Grimm : « C'est un *imbroglio* dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, res-

serre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit à un dénouement tout à la fois clair et ingénieux, comique et naturel; mérite qu'il n'est pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant, l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifiants, mais qui préparent sans effort de nouvelles scènes et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par *cette marche tout à fait inconnue sur la scène française* et dont les théâtres espagnols et italiens offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce. »

Grimm, peu familier avec le théâtre français de la première moitié du XVII[e] siècle, se trompait en croyant que personne, avant Beaumarchais, n'avait, à l'imitation des Italiens et des Espagnols, mis l'intérêt dans les complications de l'intrigue. Il ne connaissait sans doute ni les *Folies de Cardenio* ni les *Galanteries du duc d'Ossonne*, ni tant d'autres comédies romanesques, parfois gauchement enchevêtrées, mais qui ont la grâce et l'élégance particulières à l'art du règne de Louis XIII.

Beaumarchais, non plus, ne les connaissait pas. D'autre part il savait peu de chose du théâtre espa-

gnol, et les représentations qu'il avait vues à Madrid ne paraissaient pas l'avoir vivement frappé : les *tonadillas* ou *saynetes*, intermèdes de musique « dont les Espagnols coupent les actes ennuyeux de leurs drames insipides », étaient tout ce qu'il en avait retenu. Quant à la comédie italienne, à Paris même il en avait les modèles sous les yeux : mais les brèves arlequinades de la foire n'avaient pu lui apprendre à machiner une action aussi longue et aussi variée que celle de la *Folle journée*. Il n'eut, à la vérité, qu'un maître : lui-même ; il n'écouta qu'une inspiration, celle de sa fantaisie et de ses goûts. Toute sa vie n'est qu'un tissu d'intrigues. Il conduit ses pièces comme ses affaires.

Un type, une satire sociale et un *imbroglio*, voilà donc les trois éléments de l'œuvre de Beaumarchais. Il a fondu la comédie d'intrigue avec la comédie de mœurs et la comédie de caractère. Il a, pour intéresser le public, réuni et combiné des ressources dramatiques avant lui disséminées ; il en a formé comme un faisceau. Il a prétendu instruire et divertir, amuser la sensualité et prêcher la morale. Il a été, tour à tour, spirituel, bouffon, incisif, et a excité tous les rires par tous les moyens.

Il a poussé encore plus loin : il a voulu mêler les genres, faire rire, en plein drame, faire pleurer en pleine comédie. Il y a, du reste, échoué : les scènes comiques de ses drames sont glaciales, et, dans la

Folle journée, la reconnaissance de Figaro par Marceline est plus ridicule qu'attendrissante. Mais il a du moins indiqué la voie où, avec plus de mesure et de vérité, d'autres dramaturges devaient trouver le succès.

Cette confusion de toutes les formes anciennes de notre théâtre, cet amalgame d'intrigue et de satire, de sérieux et de comique, de burlesque et de pathétique, voilà bien le propre de Beaumarchais. Et, dès lors, on devine combien profonde a été l'influence de l'auteur du *Mariage de Figaro* sur les destinées de la scène française. Sans doute, il n'est pas l'auteur unique de ce grand bouleversement artistique; il faut faire la part des théories de Diderot et de Mercier; il faut surtout tenir compte du changement des mœurs publiques et privées qui, à la fin du XVIIIe siècle, devait inévitablement réagir sur le théâtre. Mais, lorsqu'il s'agit d'art et de littérature, les plus puissants leviers de révolution ne sont ni les poétiques, ni même les mœurs, mais bien les chefs-d'œuvre.

L'intrigue, l'*imbroglio*, remis en honneur dans le *Barbier* et dans la *Folle journée*, a pris une importance capitale dans le théâtre du XIXe siècle. On en est même venu à concevoir des pièces, composées d'une suite de « situations », où évoluent de simples fantoches, qui n'ont rien d'humain, et où l'auteur n'a mis ni fantaisie, ni observation, ni satire : le

seul intérêt qu'excitent ces sortes d'ouvrages est un pur intérêt de curiosité. Scribe, qui avait l'habileté de Beaumarchais sans en avoir l'esprit, a été le chef incontesté de cette école de l'intrigue pour l'intrigue. Ses successeurs, et ils sont nombreux, l'ont surpassé en adresse et en dextérité; ils ont créé une sorte de guignol compliqué, dont tout le comique tient à l'absurdité des coups de théâtre et à l'ahurissement incessant des personnages. Ces fabricants de bouffonneries peuvent, à la rigueur, se mettre sous le patronage de Beaumarchais. Tout le vaudeville moderne est en germe dans le cinquième acte de la *Folle journée*.

D'autres plus ambitieux ont voulu mêler à l'intrigue soit un tableau historique, comme Alexandre Dumas père, soit un tableau de mœurs, comme Émile Augier, soit un enseignement moral comme Alexandre Dumas fils. (Observons, en passant, que Marceline, au troisième acte du *Mariage*, développe une véritable « thèse » féministe; cette scène disparut du texte imprimé; mais Beaumarchais l'a recueillie dans sa Préface.) Enfin le plus authentique des disciples de Beaumarchais, M. Victorien Sardou, après avoir débuté par un assez joli pastiche (*les Premières armes de Figaro*), a mélangé le vaudeville, le mélodrame, la satire et la caricature dans des chefs-d'œuvre d'ingéniosité — prestidigitateur incomparable, sachant, comme aucun, les lois et les

conventions du succès et à qui advint un jour l'heureuse fortune de donner, avec *Rabagas*, l'illusion non seulement du « métier » mais presque de l'esprit de son maître.

Ce mouvement dramatique qui a eu son point de départ dans la *Folle journée*, paraît aujourd'hui toucher à son terme. A force de compliquer leurs œuvres, les auteurs leur ont peu à peu enlevé l'accent de la vérité. Beaumarchais voulait que les caractères réagissent sur les situations, et les situations sur les caractères ; maintenant ce sont les situations qui, presque toujours, dominent et gouvernent les caractères; tout est subordonné aux nécessités de la pièce « bien faite », et ce qu'on appelle une pièce « bien faite », c'est simplement une pièce bien intriguée. L'excès des artifices scéniques a mis le public en défiance et lui a rendu suspectes la réalité des peintures et la justesse des thèses morales. Et voici maintenant que des écrivains tentent une réforme du théâtre qui est tout justement l'inverse de la réforme accomplie il y a un siècle : moins d'incidents, moins de personnages, une action simple et rapide, les mœurs et les caractères réservés à la comédie ou au drame, l'*imbroglio* laissé à la farce, bref la séparation de ce que Beaumarchais avait uni.

Celui-ci, d'ailleurs, n'a pas seulement modifié l'organisme pour ainsi dire intime du théâtre fran-

çais; il a aussi perfectionné la mise en scène et il a donné un tour nouveau au dialogue de la comédie.

En bon disciple de Diderot, il attachait une grande importance à la vérité du décor et du costume. En tête de chacune de ses pièces, il décrivait avec un soin minutieux le vêtement de ses personnages. Avant chacun des actes, il indiquait comment le tableau devait être conçu et il en énumérait tous les accessoires, jusqu'aux cordons de sonnette « dont on fera usage ». Toujours comme Diderot, il croyait que l'intérêt de l'action devait être soutenu par des pantomimes appropriées, des « jeux d'entr'acte ». Cette dernière innovation a échoué. Mais, par son souci constant d'une mise en scène vraie et adroitement réglée, Beaumarchais a donné au théâtre moderne le prestige de l'illusion scénique.

« Si par malheur j'avais un style, écrivait-il dans la Préface de la *Folle journée*, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie; ne connaissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit. Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation.... Ce qu'ils diront, je n'en sais rien, c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me

tromperont pas.... Chacun y parle son langage; eh! que le dieu du naturel les préserve d'en parler un autre! » C'est vrai : chacun parle « son langage » dans la *Folle journée*. Seulement, Figaro parle bel et bien le langage de l'auteur, et en cela, du reste, il obéit encore au « dieu du naturel », puisque Figaro, c'est Beaumarchais. Il doit donc avoir de l'esprit, toujours et partout de l'esprit, de l'esprit dans l'intrigue, et surtout de l'esprit dans les reparties; il ne doit pas ouvrir la bouche sans qu'il en sorte une raillerie, une maxime, une réplique soudaine vive et brève. Il est donc spirituel, sans trêve ni rémission, à propos et hors de propos, quand la situation l'y force et même quand elle l'en dispense. S'il a un bon mot à placer, il conduit et détourne doucement le dialogue jusqu'à ce qu'un partenaire complaisant lui lance le volant et lui donne l'occasion d'un joli coup de raquette.

C'est ce qu'on appelle l'esprit de mot. Beaucoup d'auteurs comiques ont, depuis, voulu s'approprier le procédé de Beaumarchais. Parfois ils ont ainsi donné à leur dialogue une vivacité et un éclat factices.

Mais tout le monde, hélas! n'est pas Figaro. Le joyeux cliquetis de la *Folle journée* est devenu un pénible ferraillement. Sur la scène est né l'agaçant personnage de l' « homme d'esprit ». Le raisonneur du vieux théâtre classique ne se targuait

que de bon sens, celui d'aujourd'hui nous abasourdit de bons mots, il étincelle. Ont-ils assez étincelé, tous les Desgenais de la comédie moderne ! Voilà un dernier legs de Beaumarchais dont nous nous serions volontiers passé.

IV

« On s'inquiète, on s'agite, on invente, on réforme;... je vois dans toutes les classes un désir de valoir, de prévaloir, d'étendre ses idées, ses connaissances, ses jouissances qui ne peut tourner qu'à l'avantage universel; et c'est ainsi que tout s'accroît, prospère et s'améliore. Essayons, s'il se peut, d'améliorer un grand spectacle. »

Ainsi s'exprimait Beaumarchais avant d'exposer sa nouvelle théorie du drame musical dans une lettre *Aux abonnés de l'Opéra qui voudraient aimer l'opéra*, sorte de manifeste qui sert de préface à *Tarare*. Il décrivait fort bien la fièvre qui agitait alors la société contemporaine. Mais surtout il trahissait, avec une certaine ingénuité, le trouble de son esprit aventureux, cet éternel besoin de nouveauté qui lui faisait, avec une égale ardeur, chercher la direction des aérostats et poursuivre la réforme de l'Opéra.

Ses idées sur ce sujet sont à peu près celles de Gluck. « Je cherchai, écrit celui-ci dans la Préface d'*Alceste*, à ramener la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres.... » C'est ce que Beaumarchais traduit en ces termes : « Il y a trop de Musique dans la Musique de théâtre ». Et là-dessus il édifie une théorie complète de l'opéra, classant les arts qui concourent au plaisir du spectateur selon la hiérarchie suivante : « Premièrement, la Pièce ou l'invention du sujet, qui embrasse et comporte la masse de l'intérêt; puis la beauté du Poème ou la manière aisée d'en narrer les événements; puis le charme de la Musique, qui n'est qu'une expression nouvelle ajoutée au charme des vers; enfin l'agrément de la Danse, dont la gaîté, la gentillesse embellit quelques froides situations ».

Selon lui, un poème d'opéra n'est ni une tragédie, ni une comédie, il doit participer de tous les genres; car, s'il est uniformément tragique, le ballet y semblera déplacé. Les sujets imaginaires seront préférables aux sujets historiques. Il ne faut point y abuser du merveilleux : tout l'intérêt résidera dans le drama-

tique des situations. Il serait souhaitable que l'ouvrage fût couronné par une grande idée philosophique, ou même qu'on en fît naître le sujet. Quant à la musique, elle ne remplira qu'un rôle secondaire : le chant devra être simple et privé des beautés qui « allanguissent » l'action. Les chanteurs prononceront avec une grande netteté, et jamais l'orchestre ne couvrira leur voix. Un tel opéra ne pourra donc voir le jour que si, sur les principes comme sur l'exécution, poète et musicien sont absolument d'accord.

Beaumarchais appliqua sa doctrine dans l'opéra de *Tarare*. Il s'entendait à merveille avec Salieri, son collaborateur. « M. Salieri, disait-il, est né poète, et je suis un peu musicien ». De bonne foi, il crut avoir produit un chef-d'œuvre.

A la vérité, il était « un peu musicien ». Autrefois il avait composé quelques morceaux pour les petits concerts de Versailles. Il improvisait des scènes chantées, un peu hautes en couleur, mais « que les jolies femmes soutenaient fort bien — lui-même s'en vantait — dans le demi-jour d'un salon peu éclairé, le soir, après souper ». Il avait écrit un *andante* pour la première scène des *Deux Amis* et des ariettes pour le *Barbier de Séville*, lorsqu'on devait le représenter à la Comédie-Italienne. Il était donc en mesure de suivre et de diriger le travail de Salieri; et l'on a publié les brouillons

de certaines scènes de *Tarare* où il a indiqué l'accent, le mouvement et le rythme qui devaient convenir à chaque vers.

Oui, « un peu musicien », mais pas du tout poète! Et c'est là ce qui rend si lugubre l'opéra de *Tarare*. L'intrigue en est simple, rapide et assez bien conduite, en dépit de quelques invraisemblances puériles et de quelques facéties saugrenues. Il y a des traits assez heureux de barbarie et de sensualité dans le rôle du roi d'Ormus, le despote Atar. Mais l'intérêt est glacé par les allégories métaphysiques du prologue et par les allusions philosophiques ou politiques dont chaque scène est émaillée. Le pire, c'est la versification : elle est pitoyable. Beaumarchais était un chansonnier passable. Son lyrisme est désastreux. Il existe beaucoup de livrets d'opéra moins plats que celui de *Tarare* : c'est tout dire.

De *Tarare*, ce qui a survécu, c'est la partition de Salieri. Le triste poème de Beaumarchais ne peut empêcher que nous ne goûtions encore certaines beautés purement *musicales* : car le plus illustre des disciples de Gluck, l'admirable compositeur des *Danaïdes*, se retrouve tout entier dans quelques pages de *Tarare*.

Vanité des esthétiques! Beaumarchais veut que le musicien soit toujours dominé par le poète, et il écrase la musique de Salieri sous le plus assommant des poèmes. Mozart soutient que, dans un opéra,

la poésie doit être *la fille obéissante* de la musique. Rossini revient à la première partie d'un air après qu'il en a dit la seconde — procédé que Beaumarchais avait qualifié d'*absurde*. Et ce sont Mozart et Rossini qui ont répandu la gloire de Beaumarchais par delà les limites étroites d'une littérature ; ce sont eux qui ont assuré à Figaro cette renommée universelle que, seuls, les chefs-d'œuvre de la musique peuvent donner aux personnages de la fiction.

« Ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. » Telle a été la destinée de Figaro, telle aussi la destinée de Beaumarchais.

« Ambitieux par vanité », — qui le fut davantage que le fils de l'horloger Caron? A la cour, en Espagne, sur toutes les routes de l'Europe, c'est l'ambition qui le mène, et, comme il est léger de scrupules, elle le mène loin, — trop loin. Car, s'il acquiert la fortune, il perd l'estime publique.

« Laborieux par nécessité », il accommode son intelligence souple et diverse à toutes les tâches. Il mène tout de front et se délasse d'un travail par un autre. Il « ferme un tiroir » — ce sont ses propres expressions — pour en ouvrir un second, puis le

ferme pour revenir au premier. Son activité est prodigieuse. Il écrit des drames, des comédies, un opéra, des mémoires judiciaires, politiques, financiers, diplomatiques; et, en même temps, il intrigue, spécule et trafique.

« Paresseux avec délices », — il n'a guère le temps, dans sa vie affairée, de s'abandonner à son penchant; jeune, l'ambition le stimule; vieux, la calomnie et la persécution s'acharnent après lui et le relancent dans la retraite qu'il s'est préparée pour ses derniers jours. Mais il ne ment pas : aux rares moments de répit que lui laisse son orageuse destinée, il s'enferme dans son intérieur, s'y plaît et s'y repose.

« Orateur selon le danger », — il a, lorsque l'opinion publique le porte et le seconde, des accents d'éloquence que nul plaideur de profession n'a jamais trouvés à la barre. Il est un des maîtres du sarcasme et de l'ironie. Sa verve décline avec l'âge. Mais son habileté d'avocat reste toujours incomparable; et le courage qu'il montre en ses derniers mémoires fait oublier la sénilité de la forme.

« Poète par délassement », — poète détestable dans *Tarare*, poète médiocre dans ses drames, mais poète charmant dans deux comédies qui sont comme la fleur de son esprit.

« Musicien par occasion », — sa musique ne lui rapporte pas beaucoup de gloire; elle fait mieux :

elle lui donne la fortune. C'est en jouant de la harpe qu'il plaît aux filles de Louis XV et c'est à leur musicien que Mesdames assurent le patronage de Paris-Duverney.

« Amoureux par folles bouffées », — il a, pour se faire aimer, la fantaisie de son imagination, avec le charme de son visage mobile et de son regard passionné ; et toutes l'ont aimé : maîtresses et épouses.

Il a « tout fait » : de bonnes et de mauvaises actions, de méchants drames et de belles comédies, de la finance et de la police, des procès et des chansons.

Il a « tout vu » : *Chonchon* tutoyant *La France*, Franklin mystifiant l'Europe, Marie-Antoinette jouant Rosine, les patriotes démolissant la Bastille, l'agonie d'une monarchie, les fureurs d'une révolution et Talleyrand ministre.

Il a « tout usé » : sa vie, en ne mesurant jamais l'énergie de l'effort à l'utilité de la tâche ; sa conscience, en s'abaissant à toutes les besognes ; son talent même, en s'aveuglant trop souvent sur ses propres aptitudes ; — tout, sauf son esprit et sa gaîté. Rien ne les put jamais entamer. Et voici qu'un siècle a passé sans en diminuer le joyeux éclat : ils ont un air d'immortalité.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres complètes de Beaumarchais. — Nouvelle édition, augmentée de quatre pièces de théâtre et de documents divers inédits, avec une introduction par M. Édouard Fournier. Paris, Laplace, Sanchez et C^ie, 1876.

Théâtre complet de Beaumarchais. — Réimpression des éditions princeps, avec les variantes des manuscrits originaux, publiées pour la première fois par G. d'Heylli et F. de Marescot. Paris, Académie des Bibliophiles, 4 vol., 1869-1871.

Bibliographie des Œuvres de Beaumarchais. — Par Henri Cordier. Paris, Quantin, 1883.

Vie privée, politique et littéraire de Beaumarchais, suivie d'anecdotes, bons mots, reparties, satires, épigrammes et autres pièces propres à faire connaître le caractère et l'esprit de cet homme célèbre et singulier. Paris, Michel, 1802.

Beaumarchais et son temps. — Par Louis de Loménie. Troisième édition. Paris, Michel Lévy, 2 vol., 1873.

Beaumarchais. — Par Paul Bonnefon. Paris, aux bureaux de l'*Artiste*, 1887.

Beaumarchais et ses œuvres. — Précis de sa vie et histoire de son esprit, d'après des documents inédits, par E. Lintilhac. Paris, Hachette, 1887.

Histoire de Beaumarchais. — Par Gudin de la Brenellerie. Mémoires inédits publiés sur les manuscrits originaux par Maurice Tourneur. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1888.

Beaumarchais, Eine Biographie von Anton Bettelheim. Frankfurt am Mayn, Rütten et Læning, 1886.

Beaumarchais und Sonnenfels. — Von Alfred Ritter von Arneth. Wien, Braumüller, 1868.

Beaumarchais et la Révolution française. — Lettres et documents inédits, par Louis Farges. Paris, *Nouvelle Revue,* 1er décembre 1885.

Nous n'avons donné ici que la nomenclature des principaux ouvrages consacrés soit à la vie, soit à l'œuvre de Beaumarchais. Si nous avions voulu indiquer toutes les sources de notre travail, nous aurions dû faire figurer dans cette bibliographie les mémoires de Ségur, de Levis, de Besenval, de Mme Campan, de Mme du Hausset, de Mme Lebrun, de la baronne d'Oberkirch, etc., et les études littéraires ou historiques de La Harpe, Villemain, Saint-Marc Girardin, Nisard, Sainte-Beuve, Taine et de MM. le duc de Broglie, Brunetière, Cherbuliez, Paul Robiquet, Ricard, Adolphe Jullien, etc.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 146-97.

